

JAMES HADLEY

come  
for



# CHASE

fais-moi confiance





JAMES HADLEY

COMÉ  
DIE



# CHASE

fais-moi confiance



## CARRÉ NOIR

**Sous la direction de Marcel Duhamel**

**NOUVEAUTÉS DU MOIS**

***Collection Super Noire***

**27 – L'OR A LA PELLE**

(JUSTIN SCOTT)

**28 – HAUTES ŒUVRES**

(MICHAEL COLLINS)

**29 – VIOL A LA UNE**

(LILLIAN O'DONNELL)

JAMES HADLEY CHASE

# Fais-moi confiance

TRADUIT DE L'ANGLAIS  
PAR F.-M. WATKINS



GALLIMARD

**Photographie de l'auteur :**

**© Max Feissel.**

**Titre original :**

**YOU FIND HIM – I'LL FIX HIM**

**© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.**

**© Éditions Gallimard, 1956, pour la traduction française.**

## CHAPITRE PREMIER

Par un étouffant après-midi de juillet, je somnolais dans mon bureau, sans offusquer personne et sans avoir grand-chose à faire, quand la sonnerie du téléphone me réveilla en sursaut.

Je pris l'écouteur.

— Oui, Gina ?

— M. Sherwin Chalmers à l'appareil, répondit Gina, toute pantelante.

Du coup, ça m'a coupé le souffle, à moi aussi.

— Chalmers ? Mais, bon sang ! Il n'est tout de même pas ici à Rome ?

— Il appelle de New York.

Je repris ma respiration, mais pas complètement.

— O. K. Passez-le-moi, soupirai-je en me rapprochant de l'appareil, aussi ému qu'une vieille fille qui vient de trouver un homme sous son lit.

Depuis quatre ans que je dirigeais les bureaux de Rome du *New York Western Telegram*, c'était mon premier contact avec Chalmers, propriétaire du journal.

C'était un multimillionnaire, doublé d'un véritable dictateur pour son entourage, et un brillant journaliste. Recevoir un coup de téléphone de Sherwin Chalmers, c'était un peu comme si le président des États-Unis vous invitait à prendre le thé à la Maison-Blanche.

L'écouteur à l'oreille, j'attendis. Il y eut les petits bruits et déclics habituels, puis une voix féminine demanda d'un ton désinvolte :

— C'est monsieur Dawson ?

Je répondis que c'était bien moi.

— Ne quittez pas, M. Chalmers va vous parler.

Je le lui promis, en me demandant ce qu'elle aurait fait si j'avais refusé. Il y eut encore quelques déclics accompagnés de gargouillis et une voix qui résonnait comme un marteau sur l'enclume aboya :

— Dawson ?

— Oui, monsieur Chalmers.

Il y eut une pause. Je me demandai ce que ça allait être, comme



engueulade ; car ça ne pouvait être qu'une engueulade. Si le grand homme me téléphonait, je ne pouvais pas l'imaginer autrement, c'était pour m'exprimer son mécontentement.

Aussi, la suite ne manqua-t-elle pas de me surprendre.

— Ecoutez, Dawson, dit-il, ma fille arrivera demain à Rome par l'avion de onze heures cinquante. Je voudrais que vous alliez la chercher à l'aéroport et que vous la conduisiez à l'hôtel Excelsior. Ma secrétaire lui a retenu une chambre. Pouvez-vous faire ça pour moi ?

Je n'avais jamais entendu dire qu'il avait une fille. Je savais qu'il avait été marié quatre fois, mais je n'étais pas au courant de la fille. Il poursuivit, dans un flux de paroles précipité, comme si le sujet l'ennuyait et qu'il voulait s'en débarrasser le plus vite possible :

— Elle va faire ses études à l'université. Si elle a besoin de quelque chose, je lui ai dit de s'adresser à vous. Mais je ne veux pas que vous lui donniez d'argent. C'est très important. Je lui donne soixante dollars par semaine. C'est bien suffisant pour une jeune fille. Elle a du travail, et si elle s'y applique, comme je veux qu'elle le fasse, elle n'aura guère besoin d'argent. Mais j'aime autant savoir qu'elle aura quelqu'un sous la main, au cas où quelque chose n'irait pas, si elle était malade, ou je ne sais quoi.

— Elle ne connaît donc personne ici ?

L'affaire ne me plaisait qu'à moitié. Comme bonne d'enfants, je ne suis pas champion. Chalmers répondit avec une certaine impatience :

— Je lui ai donné des lettres d'introduction ; d'ailleurs, puisqu'elle sera à l'université, elle fera forcément des connaissances.

— Très bien, monsieur Chalmers. J'irai la chercher et, si elle a besoin de quoi que ce soit, je m'en occuperai.

— C'est parfait.

Il se tut un instant et ajouta, d'un ton distrait :

— Et par chez vous ? Tout va bien ?

Je lui répondis que c'était plutôt calme.

Il y eut encore une longue pause, pendant laquelle je n'entendis que sa respiration bruyante dans l'appareil. Je me représentai, au bout du fil, ce petit bonhomme corpulent, avec son menton à la Mussolini, ses yeux en pointes de pics à glace et sa bouche énorme comme un piège à ours. Il reprit brusquement :

— Hammerstock me parlait de vous, la semaine dernière. Il a l'air de penser qu'il aimerait vous ravoier ici.

Je poussai un long soupir silencieux. Depuis dix mois, je mourais d'envie de m'entendre annoncer ça.

— Eh bien ! vraiment, ça me ferait grand plaisir si ça pouvait s'arranger.

— J'y réfléchirai.

Un déclic m'apprit qu'il avait raccroché. Je reposai l'écouteur, écartai mon fauteuil pour me donner un peu plus d'espace vital et me perdis dans la contemplation du mur d'en face, en songeant que ce serait bien agréable de rentrer chez soi après quatre ans d'Italie. Rome ne me déplaisait pas, mais je savais que tant que je resterais à ce poste, je ne serais pas augmenté et n'aurais aucune chance d'obtenir de l'avancement. Si je voulais me faire une situation, je n'y arriverais qu'à New York.

Après quelques minutes d'intenses réflexions qui n'aboutirent à rien, je passai dans le bureau de Gina.

Gina Valetti, vingt-trois ans, brune, ravissante et gaie, était ma secrétaire et mon factotum depuis que j'étais devenu le correspondant du journal à Rome. J'avais toujours été sidéré de voir qu'une fille aussi belle et aussi bien roulée pouvait être aussi intelligente. Elle cessa de taper à la machine et leva un regard inquisiteur.

Je lui parlai de la fille de Chalmers.

— C'est formidable, hein ? fis-je en m'asseyant sur le bord de son bureau. Dire que voilà une bonne grosse étudiante pleine de vie et de santé à qui je vais avoir à prodiguer mes conseils et mes petits soins ! On m'en fait faire de drôles de trucs au *Western Telegram* !

— Elle est peut-être jolie, répliqua Gina, d'un air froid. Il y a beaucoup d'Américaines charmantes et belles. Vous pourriez tomber amoureux d'elle. Si vous l'épousiez, vous auriez une belle situation.

— Vous ne pensez qu'au mariage ! Vous êtes toutes les mêmes, vous autres Italiennes. Vous n'avez jamais eu l'occasion de voir Chalmers ; mais moi, si. Je vous assure que si c'est la fille de son père, elle ne peut absolument pas être jolie. De toute façon, il ne voudrait pas de moi comme gendre. Pour sa fille, il doit viser plus haut.

Elle laissa couler un long regard entre ses grands cils noirs recourbés, et puis elle haussa les épaules.

— Attendez donc de l'avoir vue, dit-elle.

Pour une fois, Gina s'était trompée, et moi aussi d'ailleurs. Helen Chalmers ne me parut pas spécialement jolie, mais elle n'était ni grosse, ni particulièrement pétulante. Je la trouvai absolument dénuée d'intérêt. Blonde, le nez chaussé de lunettes d'écaille, elle était mal habillée et portait des talons plats. Ses cheveux étaient tirés en arrière. Elle avait l'air aussi ennuyeux que peut l'être une étudiante extrêmement sérieuse.

Je la cueillis à l'aéroport et la conduisis à l'Excelsior. Je lui débitai les politesses d'usage entre inconnus et elle me répondit tout aussi poliment. Le temps de la déposer à son hôtel, je m'embêtais déjà

tellement avec elle que je n'avais qu'une hâte : m'en débarrasser. Je lui dis de me téléphoner au bureau si elle désirait quoi que ce soit, lui donnai le numéro et lui tirai ma révérence. J'étais à peu près certain qu'elle ne me téléphonerait pas. Elle avait un petit air capable et sûr de soi et j'en augurai qu'elle pouvait fort bien se tirer de tous les mauvais pas, sans avoir besoin de mon aide ni de mes conseils.

Gina fit envoyer des fleurs à l'hôtel de ma part. Elle avait aussi préparé un câble pour Chalmers, lui annonçant que sa fille était arrivée à bon port. Je ne pouvais pas faire grand-chose de plus et, comme j'eus deux questions intéressantes à traiter vers cette époque-là, j'oubliai totalement Miss Chalmers.

Une dizaine de jours plus tard, Gina me conseilla de téléphoner à la jeune fille pour savoir comment elle se débrouillait. C'est ce que je fis donc ; mais, à l'hôtel, on m'apprit qu'elle était partie six jours plus tôt, sans laisser d'adresse. Gina me dit que je devrais m'en inquiéter, au cas où Chalmers voudrait avoir des nouvelles.

— Bon, occupez-vous de ça. J'ai du travail.

Gina obtint le renseignement par les services de la police. Miss Chalmers, semblait-il, avait loué un appartement meublé de trois pièces, près de la Via Cavour. Gina trouva le numéro de téléphone, et je l'appelai.

Elle parut surprise, au bout du fil, et je dus lui répéter mon nom deux fois pour lui remémorer mon existence. Il semblait qu'elle m'avait, elle aussi, totalement oublié. Chose curieuse, j'en fus vexé. Elle me dit que tout allait bien, qu'elle se portait très bien, merci. Sa voix, légèrement agacée, révélait clairement qu'elle était furieuse que je me mêle de ses affaires. Sans compter qu'elle avait adopté le ton que les filles de milliardaires emploient pour s'adresser aux employés de leur père, ce qui eut le don de m'exaspérer. Je coupai court à la conversation, lui rappelai que si elle avait quoi que ce soit à me demander, elle ne devait pas se gêner, et je raccrochai.

Gina, qui avait compris à mon expression de quoi il retournait, remarqua avec tact :

— Après tout, c'est la fille d'un milliardaire !

— Vouais. Je le sais. Et maintenant, qu'elle se débrouille toute seule ! Elle m'a pour ainsi dire envoyé balader !

Nous en étions donc restés là. Au cours des quatre semaines qui suivirent, je n'entendis plus parler d'elle. J'avais pas mal de travail au bureau. Je devais partir en vacances dans un mois ou deux ; je tenais à ce que tout fût impeccable quand Jack Maxwell arriverait de New York pour assurer l'intérim.

J'avais l'intention de passer huit jours à Venise, et puis de descendre dans le Midi pour rester trois semaines à Ischia. C'était la

première fois depuis quatre ans que j'allais prendre de longues vacances, et je m'en réjouissais à l'avance. Je comptais voyager seul. J'aime bien un peu de solitude de temps en temps ; j'adore aussi pouvoir modifier au gré de ma fantaisie mes itinéraires et la durée de mes séjours. Quand on voyage à deux, on n'est jamais aussi libre.

Quatre semaines et deux jours après avoir téléphoné à Helen Chalmers, je reçus un coup de fil de Giuseppe Frenzi, un de mes bons copains, qui travaillait à l'*Italia del Popolo*. Il me demandait de l'accompagner à une soirée que donnait le producteur de cinéma Guido Luccino, en l'honneur d'une quelconque vedette qui avait fait un gros boum au Festival de Venise.

J'aime bien les réceptions italiennes. Elles sont amusantes et pleines de charme. On vous y sert toujours de petits plats bien appétissants. Je lui dis que je passerais le prendre vers huit heures.

Luccino avait un grand appartement près de la Porte Minciana. Quand nous sommes arrivés, la chaussée était bondée de Cadillac, de Rolls et de Bugatti qui firent rougir de honte ma Buick 54 quand je parvins à la caser dans le dernier espace libre.

C'était très réussi comme soirée. Je connaissais presque tout le monde. Cinquante pour cent des invités étaient américains. Luccino les abreuvait libéralement de liqueurs fortes. Vers dix heures, après avoir ingurgité quantité de whisky sec, je sortis sur la terrasse pour admirer le clair de lune, et me rafraîchir les idées.

Il y avait là une jeune femme, seule, en robe du soir blanche. Son dos et ses épaules nus luisaient comme de la porcelaine au clair de lune. Les mains posées sur la balustrade, la tête levée, elle contemplait le ciel. Ses cheveux blonds dans la pénombre ressemblaient à du verre filé. Je m'approchai doucement, et me plantai à côté d'elle. Je levai le nez vers la lune, moi aussi.

— Bien agréable, n'est-ce pas, fis-je, après tout le remue-ménage d'à côté...

— Oui.

Elle ne se retourna pas pour me regarder. Je risquai un coup d'œil. Elle était merveilleuse. Elle avait un visage fin et délicat, une bouche d'un rouge vif et brillant. Le clair de lune étincelait dans ses yeux.

— Je croyais connaître tout le monde, à Rome, lui dis-je. Comment se fait-il que je ne vous aie jamais rencontrée ?

Elle tourna la tête et me regarda. Et puis elle sourit.

— Vous devriez vous souvenir de moi, monsieur Dawson, dit-elle. Ai-je donc changé au point que vous ne me reconnaissiez pas ?

Je la dévisageai fixement. Mon cœur, soudain, se mit à battre plus vite. La respiration me manqua. C'était la plus ravissante créature que

j'avais jamais vue à Rome.

— Je ne vous reconnais pas, fis-je.

Elle rit.

— Vous en êtes bien sûr ? Je suis Helen Chalmers.

En apprenant qui elle était, ma première réaction fut de lui avouer ma surprise, de lui dire à quel point elle avait changé, combien je la trouvais belle et des choses comme ça, mais après avoir plongé mon regard dans ses yeux étoilés, il me vint d'autres idées. Je compris que ce serait une erreur de lui débiter des banalités évidentes.

Je passai une demi-heure sur la terrasse avec elle. Cette rencontre inopinée m'avait désarçonné. Je n'oubliais pas une seconde qu'elle était la fille du patron. Elle était circonspecte, elle aussi, mais elle n'était pas ennuyeuse. La conversation se déroulait sur un plan tout à fait impersonnel. Nous avons parlé de la soirée, des invités, de l'orchestre, qui était excellent, et de la beauté de la nuit.

Elle m'attirait, comme un aimant attire une épingle. Je ne pouvais détacher mon regard de son visage. Je n'arrivais pas à me mettre dans la tête que cette ravissante créature était bien la même fille que j'avais attendue à l'aéroport. Cela ne me semblait pas possible.

Brusquement, au beau milieu des propos un peu guindés que nous échangeons, elle demanda :

— Vous avez votre voiture ?

— Oui, bien sur. Elle est dans l'allée.

— Voulez-vous me raccompagner chez moi ?

— Quoi... Maintenant ? (J'étais déçu.) Mais la soirée ne va pas tarder à s'animer. Vous n'avez pas envie de danser ?

Elle me dévisagea. Ses yeux bleus étaient étrangement pénétrants.

— Excusez-moi. Je ne voulais pas vous arracher à vos amis. Ne vous occupez pas de moi. Je peux prendre un taxi.

— Vous ne m'arrachez nullement. Si vous voulez vraiment partir, je serai ravi de vous raccompagner. Mais je pensais que vous vous amusiez ici.

Elle haussa les épaules et sourit.

— Où est votre voiture ?

— Tout au bout de la file. Une Buick noire.

— Alors, je vous retrouverai à la voiture.

Je la laissai filer devant et allumai une cigarette. L'affaire prenait brusquement des allures de complot. Je m'aperçus que mes mains tremblaient. J'attendis encore deux minutes, pour lui laisser de

l'avance, et je rentrai dans l'immense salon bondé, en quête de Luccino. Mais comme je ne le trouvais pas, je me dis que les remerciements pouvaient bien attendre le lendemain matin.

Je sortis donc de l'appartement, descendis l'escalier et suivis la longue allée.

Je la retrouvai assise dans la voiture, et montai à côté d'elle.

— C'est juste après la Via Cavour, dit-elle.

Je roulai dans la Via Vittorio Veneto. A cette heure-là, la circulation, d'ordinaire intense, était très clairsemée et je ne mis qu'une dizaine de minutes pour arriver chez elle. Pendant ce trajet, elle se tut et moi aussi.

Je me rangeai le long du trottoir et sortis de la voiture. Je fis le tour pour lui ouvrir la portière. Elle descendit et jeta un regard, à droite et à gauche, dans la rue déserte.

— Vous montez ? Je suis sûre que nous avons un tas de choses à nous dire.

Je me rappelai de nouveau qu'elle était la fille du patron. Je lui répondis :

— J'aimerais bien, mais je crois qu'il vaut mieux pas. Il se fait tard. Je ne voudrais déranger personne.

— Mais vous ne dérangerez personne...

Elle s'éloigna. Alors j'éteignis les phares et la suivis.

J'explique tout cela en détail, car je ne voudrais pas qu'on puisse se méprendre sur mes premiers rapports avec Helen. Vous ne me croirez peut-être pas, mais si j'avais su qu'il n'y avait personne dans son appartement – ni amie, ni domestique, personne – on n'aurait pas pu m'y traîner pour tout l'or du monde. Mais je l'ignorais. Je pensais qu'il y aurait au moins une bonne.

Malgré tout, j'étais quand même inquiet d'aller chez elle à cette heure de la nuit. Je ne faisais que me demander ce que penserait Sherwin Chalmers si on venait lui raconter qu'on m'avait vu entrer chez sa fille à onze heures du soir.

Mon avenir, et tout ce que cela représentait pour moi, se trouvait entre les mains de Chalmers. Un mot de lui, et je serais foutu à la porte du journalisme, pour de bon.

Il pouvait être aussi dangereux pour moi de batifoler avec sa fille qu'avec un serpent à sonnettes.

En y réfléchissant un peu plus tard, je pus me rendre compte qu'Helen non plus ne tenait pas à s'exposer inutilement. Elle m'avait empêché de l'accompagner en sortant de chez Luccino, et m'avait fait stopper la voiture à deux cents mètres de chez elle ; de cette façon, si un de mes amis reconnaissait ma voiture, il ne pourrait pas faire de

rapprochement.

Nous sommes donc montés par un ascenseur automatique, sans rencontrer âme qui vive dans le hall, et nous avons pénétré dans l'appartement sans être vus.

Quand elle eut refermé la porte et m'eut conduit dans un grand salon aux lampes tamisées, pièce agréable, pleine de fleurs, j'eus soudain l'impression que nous étions seuls dans l'appartement.

Elle jeta son manteau sur une chaise et s'approcha d'un luxueux petit bar.

— Whisky ou gin ?

— Vous n'êtes pas seule ici, n'est-ce pas ?

Elle se retourna et me regarda. Dans la clarté discrète des lampes, elle était sensationnelle.

— Mais, si... Qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ?

Je sentis soudain que j'avais le dedans des mains tout moite.

— Je ne peux pas rester. Vous devriez le comprendre.

Elle continuait à me dévisager, les sourcils levés.

— Ainsi, mon père vous fait si peur que ça ?

— Ce n'est pas que j'aie peur de votre père, répliquai-je, furieux de voir qu'elle avait mis le doigt sur ce qui me tracassait. Mais je ne puis rester seul, ici, avec vous ; vous devez bien le comprendre...

— Oh ! ne soyez pas ridicule, fit-elle d'un air agacé. Vous ne pouvez pas vous conduire comme une grande personne ? Sous prétexte qu'un homme et une femme se trouvent seuls dans une maison, il faudrait fatalement, selon vous, qu'ils se livrent à toutes sortes de débordements !

— Là n'est pas la question. Mais que vont penser les gens ?

— Quelles gens ?

Là, elle me tenait. Je savais que personne ne nous avait vus entrer.

— On pourrait me voir partir. Et puis, c'est pour le principe...

Elle éclata brusquement de rire.

— Oh ! Pour l'amour de Dieu ! Cessez de jouer les puritains et venez donc vous asseoir.

J'aurais mieux fait d'attraper mon chapeau et de filer. Si je l'avais fait, je me serais évité pas mal d'ennuis, et je suis modeste ! Mais j'ai un petit côté audacieux et aventureux qui étouffe de temps en temps la voix de la raison ; c'est précisément ce qui s'est passé à ce moment-là.

Je me suis donc assis et j'ai pris le verre plein de whisky américain et de glace pilée qu'elle me tendait et je l'ai regardée se préparer un gin-tonic.

Ça faisait quatre ans à l'époque que je traînais mes guêtres à Rome, et je n'avais pas précisément mené une vie de moine. Les Italiennes sont belles et aguichantes. J'ai passé de bons moments avec elles, mais ce soir-là, tout en contemplant Helen en toilette blanche, je me disais que ce moment-là pouvait valoir tous les autres. C'était quelque chose de tout à fait spécial ; ça me coupait le souffle et j'en avais le vertige.

Elle s'approcha de la cheminée et s'y accouda en me décochant un demi-sourire.

Comme je savais que ce jeu était dangereux, et que je n'aurais pas besoin qu'on me pousse beaucoup pour me précipiter dans les pires ennuis, j'essayai de lui faire la conversation.

— Et comment vont vos études à l'université ?

— Oh ! ça, c'était une blague, fit-elle négligemment. Il fallait bien que je raconte une histoire à mon père, sinon il ne m'aurait jamais laissée venir ici toute seule.

— Si je comprends bien, vous n'allez pas à l'université ?

— Bien sûr que non !

— Mais il risque de s'en apercevoir ?

— Pourquoi ? Il est trop occupé pour se soucier de moi, répliqua-t-elle, avec une légère amertume dans la voix. Il ne s'intéresse qu'à lui-même et à sa nouvelle femme. Je les gênais ; alors je lui ai dit que je voulais étudier l'architecture à l'université de Rome. Comme Rome se trouve à des milliers de kilomètres de New York, et qu'une fois ici, je ne pourrais plus entrer brusquement dans une pièce au moment où il essaie de persuader une petite intrigante qu'il est plus jeune qu'il n'en a l'air, ma foi, il a été trop heureux de m'expédier ici.

— Alors, les lunettes d'écaille, les talons plats et les cheveux tirés, ça faisait aussi partie du canular ?

Je me rendais compte qu'en me révélant tout cela, elle faisait de moi son complice. Si jamais Chalmers découvrait le pot aux roses, sa vindicte pouvait s'abattre aussi bien sur moi que sur sa fille.

— Naturellement. Quand je suis à la maison, je m'habille toujours comme ça. Papa est convaincu que je suis une petite étudiante binoclarde et rangée des voitures. S'il m'avait vue comme je suis maintenant, il aurait chargé une vieille dame respectable de me chaperonner.

— Vous êtes un peu cynique, non ?

— Pourquoi pas ? (Elle s'approcha de moi et se laissa tomber dans un fauteuil profond.) Ma mère est morte quand j'avais dix ans. Mon père a eu trois autres femmes : les deux premières n'avaient que deux ans de plus que ce que j'ai maintenant, et l'autre était plus jeune. On



m'accueillait comme un chien dans un jeu de quilles. J'aime mieux me débrouiller toute seule. C'est bien plus rigolo.

En la regardant, je la croyais sans peine. Elle rigolait peut-être même un peu trop pour son bien.

— Vous n'êtes qu'une enfant, et ce n'est pas ainsi qu'il vous faudrait vivre.

Elle se mit à rire.

— J'ai vingt-quatre ans, je ne suis plus un bébé, et c'est comme ça que je veux vivre.

— Pourquoi me racontez-vous tout ça ? Qu'est-ce qui m'empêche d'expédier un câble affolé à votre père pour lui raconter ce qui se passe ?

Elle fit un geste de dénégation.

— Vous ne feriez pas ça. J'ai parlé de vous à Giuseppe Frenzi. Il m'a donné d'excellents renseignements sur vous. Je ne vous aurais pas dit de monter si je n'avais pas été sûre de vous.

— Pourquoi, exactement, m'avez-vous fait venir ici ?

Elle me regarda fixement et, à voir son air, j'en restai brusquement baba. Il n'y avait pas à s'y tromper. Elle m'invitait clairement à lui faire du gringue.

— Vous me plaisez, dit-elle. On se fatigue vite des Italiens. Ils sont si exaltés, si fougueux ! J'ai demandé à Giuseppe de vous amener à cette soirée, et nous voilà.

N'allez pas croire que je n'étais pas tenté. Je savais que je n'avais qu'à me lever et à la prendre dans mes bras. Elle ne se défendrait pas. Mais tout cela était un peu trop simple, trop cynique. Son attitude me choquait. Je pensais aussi à mon boulot. Ma place me tenait plus à cœur qu'un flirt plus ou moins appuyé avec cette fille. Je me levai.

— Je vois. Eh bien ! il se fait tard. J'ai encore du travail qui m'attend avant de me mettre au lit. Je vais me sauver.

Elle me dévisagea en pinçant les lèvres.

— Mais vous ne pouvez pas partir, déjà. Vous venez d'arriver.

— Je regrette. Il faut que je m'en aille.

— Vous voulez dire que vous ne tenez pas à rester ?

— Il ne s'agit pas de ce que j'ai envie de faire, mais de ce que je vais faire.

Elle leva les bras et se passa les mains dans les cheveux. Ce geste est sans doute le plus provocant qu'une femme puisse faire. Si elle est assez bien balancée, il n'y a rien de plus révélateur. Surtout quand, par-dessus le marché, elle vous jette un regard comme celui qu'elle me lança. J'ai bien failli tomber dans le panneau, mais je me suis retenu à

temps.

— J'ai envie que vous restiez.

De la tête, je fis un signe de refus.

— Il faut vraiment que je m'en aille.

Elle me contempla longuement, d'un regard impénétrable. Puis elle haussa les épaules, laissa ses bras retomber et se leva.

— Bon, très bien, si c'est ça que vous voulez.

Elle se dirigea vers la porte, l'ouvrit et passa dans l'entrée. Je la suivis et pris mon chapeau que j'avais laissé sur une chaise dans le hall. Elle ouvrit la porte d'entrée, jeta un coup d'œil sur le palier et s'effaça pour me laisser passer. Je n'avais pas envie de partir. Je dus faire un effort pour gagner le palier.

— Vous consentirez peut-être à dîner un soir avec moi, ou aller au cinéma ?

— Cela me ferait plaisir, dit-elle poliment. Bonsoir.

Avec un sourire condescendant, elle me ferma la porte au nez.

Bien entendu, les choses n'en restèrent pas là. C'est pourtant ce que j'aurais voulu, mais les rapports entre un garçon comme moi et une fille comme Helen finissent fatalement par se compliquer, tôt ou tard.

J'avais essayé de l'oublier, mais ce fut impossible.

Je revoyais toujours la façon dont elle m'avait regardé, quand je l'avais quittée, et j'en étais troublé. Je savais que j'allais au-devant de toutes sortes d'ennuis, mais elle avait un charme tellement enjôleur que les ennuis me paraissaient illusoires. Dans mes moments de lucidité, je me répétais qu'elle ne pouvait être pour moi qu'une source d'empoisonnements, mais dès que cette clairvoyance m'abandonnait, je me disais : « Après tout, qu'est-ce que ça peut bien fiche ? »

Pendant les cinq ou six jours qui suivirent, je pensai constamment à elle. Je n'avais pas révélé à Gina que j'avais rencontré Helen à la soirée, mais Gina est douée d'une espèce de sixième sens qui lui permet de deviner un peu ce qui se passe dans ma tête ; je la surpris plusieurs fois en train de me regarder d'un air à la fois curieux et perplexe.

A la fin du sixième jour, j'étais plus ou moins harponné. Cette ravissante blonde occupait tellement mes pensées que je n'arrivais plus à travailler sérieusement. Je me disais qu'il fallait jeter un peu de lest et, en rentrant chez moi, je lui téléphonai.

Pas de réponse. J'appelai trois fois au cours de la soirée. A la quatrième tentative, vers deux heures du matin, j'entendis quelqu'un

décrocher et dire :

— Allô ?

— Ed Dawson à l'appareil.

— Qui ça ?

Je souris tout seul devant l'appareil. La ficelle était un peu trop grosse. J'en ai déduit que je l'intéressais autant qu'elle m'intéressait.

— Laissez-moi ranimer votre mémoire défaillante. Je suis le correspondant à Rome du *Western Telegram*.

Alors, elle se mit à rire.

— Salut, Ed !

C'était mieux.

— Je m'ennuie, tout seul. Est-ce qu'on pourrait se voir demain soir ? Si vous n'avez rien de mieux à faire, je pensais que nous aurions pu dîner chez Alfredo.

— Ne quittez pas, voulez-vous ? Il faut que je consulte mon carnet.

J'attendis. Je savais qu'on me faisait marcher, mais ça m'était égal. Au bout de deux minutes, elle revint au bout du fil.

— Je ne peux pas demain, je suis prise.

J'aurais mieux fait de répondre que c'était dommage et de me dépêcher de raccrocher ; mais j'étais déjà trop engagé.

— Alors, quand seriez-vous libre ?

— Eh bien ! vendredi, si vous voulez.

C'était trois jours plus tard.

— Entendu. Va pour vendredi.

— J'aimerais autant ne pas aller chez Alfredo. Vous ne connaissez pas un coin plus tranquille ?

Du coup, ça m'a réveillé. Si j'avais oublié le danger que nous courions à nous montrer ensemble, elle, en revanche, l'avait toujours présent à l'esprit.

— Vouais, c'est juste. Que diriez-vous du petit bistrot en face de la fontaine de Trêves ?

— J'aimerais mieux. Oui, ce serait charmant.

— Je vous retrouverai là-bas. A quelle heure ?

— Huit heures et demie.

— D'accord. Au revoir et à bientôt !

Jusqu'au vendredi, la vie me parut dépourvue de tout intérêt. Je voyais bien que Gina était inquiète à mon sujet. Pour la première fois en quatre ans, je me montrai très brusque à son égard. Je n'arrivais pas à fixer ma pensée, ni à m'enthousiasmer pour le travail en cours. Je ne pensais qu'à Helen.

Nous avons donc dîné dans le petit bistrot. Ce n'était pas mauvais, mais je suis incapable de me souvenir de ce que nous avons mangé. J'avais des difficultés d'élocution. Je n'avais qu'une envie : la contempler. Elle était froide, lointaine, et provocante tout à la fois. Si elle m'avait invité chez elle, j'y serais allé en courant et en envoyant Sherwin Chalmers au diable. Mais elle s'en garda bien. Elle voulut prendre un taxi pour rentrer. Quand je proposai de l'accompagner, elle m'envoya carrément balader. Je restai debout devant le restaurant, à regarder le taxi se faufiler par la rue étroite, jusqu'au moment où je le perdis de vue. Puis je rentrai à pied, l'esprit bouillonnant. Cette rencontre n'avait rien arrangé. Au contraire, tout avait empiré.

Trois jours plus tard, je la rappelai au téléphone et lui demandai de venir au cinéma.

— Je suis très occupée, dit-elle. Je ne crois pas que ce soit possible.

— J'espérais que vous pourriez vous arranger. Je pars en vacances dans quinze jours. Pendant un mois, je ne vous verrai plus.

— Vous partez un mois ?

Elle avait parlé d'une voix plus aiguë, comme si la nouvelle l'avait intéressée.

— Oui. Je vais d'abord à Venise et puis à Ischia. Je compte y rester trois semaines.

— Avec qui partez-vous ?

— Tout seul. Mais là n'est pas la question Et ce cinéma ?

— Eh bien ! peut-être. Je ne sais pas. Je vous passerai un coup de fil. Il faut que je vous quitte maintenant. On sonne à la porte.

Et elle raccrocha. Pendant cinq jours, j'attendis son coup de téléphone. Enfin, juste au moment où j'allais l'appeler, elle téléphona chez moi.

— Je voulais vous faire signe, dit-elle immédiatement, mais je n'ai pas eu une minute. Qu'est-ce que vous faites en ce moment ?

Il était minuit vingt. Je m'apprêtais à me coucher.

— Vous voulez dire en ce moment, tout de suite ?

— Oui.

— Eh bien ! j'allais me coucher.

— Vous voulez venir me voir ? Mais ne laissez pas votre voiture devant ma porte.

Je n'hésitai pas une seconde.

— Entendu. J'arrive.

Je pénétrai dans son immeuble comme un rat d'hôtel, en prenant mille précautions pour ne pas me faire voir. La porte d'entrée de son

appartement était entrouverte, et je n'eus qu'à bondir de l'ascenseur dans son antichambre.

Je trouvai Helen dans le salon, en train de trier une pile de microsillons. Elle était vêtue d'un déshabillé de soie blanche et ses cheveux dénoués lui tombaient sur les épaules. Elle était belle, et le savait. Elle me sourit.

— Alors, vous avez trouvé le chemin ? fit-elle en abandonnant ses disques.

— Ça n'a pas été bien difficile, répondis-je en fermant la porte. Vous savez que nous ne devrions pas faire ça. Nous pourrions avoir de sérieux ennuis.

Elle haussa les épaules.

— Personne ne vous oblige à rester.

Je m'approchai d'elle.

— Je n'en ai pas l'intention. Pourquoi m'avez-vous fait venir ?

— Pour l'amour du ciel, Ed ! s'exclama-t-elle d'un ton excédé. Vous ne pouvez donc pas rester tranquille une minute ?

Maintenant que j'étais seul avec elle, ma raison reprenait le dessus. Ce n'était plus du tout comme lorsque je rêvais d'un tête-à-tête avec elle. Étant donné que je risquais de perdre mon emploi si j'étais découvert, le fait de me trouver bel et bien seul avec elle ne présentait plus le même attrait que lorsque je me bornais à l'imaginer. Je regrettais d'être venu.

— Je ne peux pas être tranquille. Songez ! Il faut que je pense à mon boulot. Si jamais votre père apprenait que j'ai un peu trop tourné autour de vous, je serais fichu. C'est vrai, je vous assure. Il s'arrangerait pour que je ne puisse plus jamais entrer dans aucun journal.

— Parce que vous tournez autour de moi ? murmura-t-elle d'un air étonné, en ouvrant de grands yeux.

— Vous savez bien ce que je veux dire.

— Il ne le saura pas. Pourquoi l'apprendrait-il ?

— Il pourrait l'apprendre. Si on me voyait entrer ou sortir d'ici, il pourrait le savoir.

— Alors, il faut veiller à ce qu'on ne vous voie pas. Ça ne doit pas être bien compliqué.

— C'est que je tiens beaucoup à mon boulot, Helen. C'est toute ma vie.

— Vous n'êtes pas ce qu'on pourrait appeler romanesque, n'est-ce pas ? fit-elle en riant. Mes amis italiens ne pensent pas à leur situation, eux ; ils pensent à moi.

— Il ne s'agit pas de vos amis italiens.

— Oh ! Ed, je vous en prie. Asseyez-vous et ne vous faites pas du mauvais sang comme ça. Maintenant que vous êtes chez moi, pourquoi vous mettre dans un tel état ?

Je me suis donc assis, en me disant que j'étais complètement cinglé d'être venu. Elle se dirigea vers le petit bar.

— Scotch ou whisky américain ?

— Scotch, si vous voulez.

Je l'observais, en me demandant pourquoi, au juste, elle m'avait fait venir ainsi au beau milieu de la nuit. Elle n'essayait pas de m'aguicher.

— Ah ! Ed, pendant que j'y pense, voulez-vous jeter un coup d'œil sur cette caméra ? Je l'ai achetée hier, et le ressort n'a pas l'air de fonctionner. Vous y connaissez quelque chose ?

Elle me montrait un luxueux étui de cuir qui pendait au dossier d'une chaise. Je m'approchai, ouvris l'étui et en sortis un 16 mm Paillard Bolex à triple objectif.

— Hé ! là ; ça c'est du tonnerre ! Mais qu'est-ce que vous pouvez bien faire avec un truc comme ça, Helen ? Ça doit coûter les yeux de la tête !

Elle se mit à rire.

— Oui, c'est assez cher, mais j'ai toujours eu envie de faire des films. Vous ne trouvez pas qu'une fille a bien le droit d'avoir sa petite marotte ? Je veux garder un souvenir vivant de mon séjour à Rome pour quand je serai vieille, dit-elle en laissant tomber deux glaçons dans les verres.

Je tournai et retournai la caméra. Il me vint brusquement à l'idée qu'elle vivait sur un tout autre pied que ce que pouvait lui permettre la petite rente de son père. Il m'avait dit qu'il lui donnait soixante dollars par semaine et avait affirmé qu'il ne tenait pas à ce qu'elle en ait davantage. Mais je connaissais le prix des locations à Rome ; l'appartement où elle habitait devait bien coûter plus de quarante dollars par semaine. Je jetai un coup d'œil sur le petit bar, remarquablement fourni en alcools divers. Comment s'arrangeait-elle pour vivre ainsi ? Et puis, il y avait encore cette caméra de prix qu'elle venait de s'acheter...

— Vous avez fait un héritage ?

Elle battit des yeux, parut légèrement embarrassée, mais se reprit vite.

— Non, mais j'aimerais bien. Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Cela ne me regarde pas, mais tout ça doit vous revenir très cher, non ?

D'un geste, je désignai la pièce. Elle haussa les épaules.

— Oui, assez cher. Mon père me donne largement de quoi vivre. Il tient à ce que je ne manque de rien.

En parlant, elle ne me regardait pas. Même si je n'avais pas su exactement quelle somme son père lui donnait, le mensonge était flagrant. J'étais perplexe, mais je me rendais compte que ça ne me regardait pas, aussi je changeai de conversation.

— Qu'est-ce qui ne va pas, avec cette caméra, alors ?

— C'est le machin qui sert à déclencher...

Ses doigts me caressèrent la main quand elle me le montra. Je lui expliquai :

— Il est bloqué au cran de sûreté ! Vous voyez, c'est ce truc-là. On appuie dessus et ça se déclenche. Il y a un cran de sûreté pour empêcher que la bobine se mette à tourner toute seule.

— Oh ! mon Dieu ! Et moi qui ai failli le rapporter au magasin cet après-midi. Je crois que je ferais mieux de lire le mode d'emploi ! Je n'ai jamais été très calée en mécanique. Regardez tous les films que j'ai achetés, ajouta-t-elle en me prenant la caméra des mains et en me montrant dix boîtes de pellicule de 16 mm sur le bureau.

— Vous n'allez tout de même pas employer tout ça à Rome ? Vous en avez assez pour cinématographier l'Italie tout entière !

Elle me glissa un coup d'œil étrange qui me parut un peu sournois.

— Je garde la plupart pour Sorrente.

— Sorrente ? (J'étais stupéfait.) Ainsi, vous allez à Sorrente ?

Elle sourit.

— Vous n'êtes pas le seul à prendre des vacances. Vous connaissez Sorrente ?

— Non. Je ne suis jamais descendu si loin dans le Midi.

— Je viens de louer une villa aux abords de Sorrente. C'est ravissant, et très, très isolé. Il y a deux ou trois jours, je suis allée à Naples en avion, et j'ai tout préparé. J'ai même trouvé une femme d'un village voisin pour faire le ménage.

Brusquement j'eus l'impression qu'elle ne me racontait pas tout cela sans raison. Je la regardai fixement.

— Ça m'a l'air intéressant. Quand partez-vous ?

— Quand vous partirez pour Ischia. (Elle posa sa caméra sur la table et vint s'asseoir à côté de moi sur le divan.) Et je fais comme vous... j'y vais seule.

Elle me regarda. L'invite que je pouvais lire dans ses yeux me fit battre le cœur. Elle se pencha sur moi ; ses lèvres rouges et sensuelles s'entrouvrirent et, avant que je puisse savoir ce que je faisais, je l'avais

prise dans mes bras et l'embrassais avec fougue.

L'étreinte dura bien vingt secondes ; j'étais si bien lancé qu'elle aurait pu se prolonger beaucoup plus si je n'avais senti ses mains sur ma poitrine, qui me repoussaient. Cette résistance tenace me ramena sur terre. Je lâchai Helen et me redressai. Haletant comme un vieux qui vient de monter un étage en courant, j'essuyai le rouge à lèvres que j'avais sur la bouche en disant :

— C'est de la folie !

— De la folie, ici, à Rome, reprit-elle en souriant, mais pas à Sorrente.

— Écoutez... commençai-je.

Mais elle leva la main pour m'interrompre.

— Je sais ce que vous pouvez penser de moi. Je ne suis plus une enfant. Et j'éprouve les mêmes sentiments à votre égard. Venez avec moi à Sorrente. Tout est prêt. Je sais que vous avez peur de mon père, et que vous craignez de perdre votre situation, mais je vous jure que vous ne risquez rien. J'ai loué la villa au nom de M. et M<sup>me</sup> Douglas Sherrard. Vous serez M. Sherrard, industriel américain en vacances. Personne ne vous connaît là-bas. Vous n'avez pas envie de passer un mois en ma compagnie ? Rien que nous deux ?

— Mais c'est impossible, m'écriai-je, tout en sachant pertinemment que rien ne s'y opposait et que j'en mourais d'envie. Nous ne pouvons pas nous précipiter dans une pareille aventure !

— Chéri, ne soyez pas si timoré. Nous ne nous précipitons dans rien du tout. J'ai tout préparé avec le plus grand soin. Je vais me rendre à la villa en voiture. Vous viendrez le lendemain, par le train. C'est un endroit ravissant. La maison est bâtie sur une colline, face à la mer, il n'y a pas d'autre villa à moins de cinq cents mètres. (Elle se releva d'un bond pour aller chercher une carte qu'elle étala sur la table.) Je vais vous montrer où elle se trouve exactement. Regardez, c'est sur la carte. Ça s'appelle Bella Vista, c'est pas gentil ? De la terrasse, on peut voir Capri et toute la baie. Il y a un jardin, des orangers, des citronniers et de la vigne. C'est tout ce qu'il y a de plus isolé. Vous adorerez cet endroit.

— Je n'en doute pas, Helen. Je vous avoue que tout cela me tente beaucoup. Sinon, je ne serais pas normal, mais au bout d'un mois, qu'allons-nous devenir ?

Elle se mit à rire.

— Si vous voulez dire par là que vous avez peur que je vous oblige à m'épouser, c'est inutile. Je n'ai pas encore envie de me marier ; pas de sitôt ! Mais je tiens à me payer cette fantaisie. Je ne sais même pas si je vous aime, Ed ; mais ce que je sais, c'est que je veux passer un



mois avec vous.

— C'est impossible, Helen, ce n'est pas bien...

Elle me caressa la joue du bout des doigts.

— Veux-tu être un amour et t'en aller maintenant ? (Elle me donna une petite tape et s'écarta.) Je viens à peine de revenir de Naples et je suis abominablement fatiguée. Nous n'avons plus rien à nous dire. Je vous promets que vous ne risquez rien. Maintenant, la question est de savoir si vous avez envie ou non de passer un mois avec moi. Je vous jure que ça ne vous engage à rien. Pensez-y. Maintenant, nous ne nous reverrons plus jusqu'au 29. Je serai à la gare de Sorrente pour vous attendre au train de Naples, à trois heures trente. Si vous n'êtes pas dans le train, je comprendrai.

Elle traversa le hall et entrouvrit la porte d'entrée. Je la suivis.

— Écoutez, Helen. Attendez une minute...

— Ed, je vous en prie. N'en parlons plus. Vous serez dans ce train, ou vous n'y serez pas. Ce n'est pas plus compliqué que ça. Bonsoir, chéri.

Ses lèvres effleurèrent les miennes. Je la regardai, et elle plongea ses yeux dans les miens.

Au moment où je mis le pied dans le couloir, je savais que je prendrais ce train.

## CHAPITRE II

J'avais cinq jours devant moi avant de partir pour Sorrente. Pendant ce temps, j'eus fort à faire, mais j'avais du mal à m'appliquer sérieusement à mon boulot.

J'étais dans l'état d'esprit d'un collégien attendant son premier rendez-vous. J'étais furieux. Je me croyais assez blasé pour accepter d'un cœur léger la combinaison échafaudée par Helen, mais je me trompais. L'idée de passer un mois avec cette fille affriolante me tournait la tête. Dans mes moments de lucidité – il y en avait quelques-uns – je me disais que c'était une folie ; mais la certitude qu'Helen était une fille bien organisée me rassurait. Elle avait affirmé que je ne risquerais rien, et je la croyais. Je me répétais que je serais bête de ne pas profiter de l'occasion qu'Helen m'offrait.

Deux jours avant mon départ, Jack Maxwell arriva à Rome pour s'occuper du bureau en mon absence.

J'avais travaillé avec lui à New York, en 1949. C'était un bon journaliste, mais en dehors de l'information pure et simple, il n'était pas très doué. Je ne l'aimais pas beaucoup. Il était trop joli garçon, trop pommadé, trop bien habillé, trop bien sous tous les rapports.

J'avais l'impression que je ne lui plaisais pas davantage, mais ça ne m'a pas empêché de bien l'accueillir. Après avoir passé une heure ou deux dans le bureau à causer avec lui des tâches qui l'attendaient, je proposai de dîner ensemble.

— Parfait, dit-il. Allons voir ce que cette antique cité peut nous offrir. Je te préviens, Ed, je veux voir tout ce qu'il y a de mieux.

Je l'emmenai chez Alfredo, l'un des meilleurs restaurants de Rome, où je lui fis déguster la *porchetta*, cochon de lait, désossé, farci et rôti à la broche. Un plat du tonnerre.

Après avoir mangé et liquidé notre troisième bouteille de vin, Maxwell se laissa aller et devint tout à fait cordial.

— T'as de la veine, Ed, dit-il en prenant la cigarette que je lui offrais. Tu ne le sais peut-être pas, mais t'es le chouchou du patron. Hammerstock trouve que ce que tu envoies, c'est formidable. Et je vais te dire quelque chose de confidentiel ; mais, alors, motus, hein ? Il est question que je te remplace ici définitivement, et que tu t'en ailles à New York diriger le service de politique étrangère.

— Je ne le crois pas, dis-je, le regard fixe. Tu te fous de ma gueule.

— Parole d'honneur ! On plaisante pas avec un truc comme ça.

J'essayai de dissimuler ma joie, mais je ne crois pas avoir réussi. C'était le summum de mon ambition : le service de politique étrangère, à la rédaction new-yorkaise du journal. Non seulement je serais beaucoup mieux payé, mais c'était aussi le boulot le plus peinard qu'on pût trouver au *Western Telegram*.

— Ce sera officiel d'ici quelques jours, me dit Maxwell. Le vieux a déjà donné son accord. Tas un sacré pot !

J'en convins.

— Ça t'embêtera de quitter Rome ?

— Je m'y ferai, répondis-je avec un large sourire. Un boulot pareil, ça vaut le dérangement !

Maxwell haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Moi, je n'en voudrais pas. C'est trop dur, de travailler si près du vieux, j'en serais malade. (Il s'enfonça encore plus profondément au creux de son fauteuil.) Il n'avait vraiment rien de sale, ce petit cochon-là ! Moi, je crois que je vais bien me plaire à Rome.

— Y a pas une seule ville au monde qui lui arrive à la cheville.

Il prit une cigarette, craqua une allumette et m'envoya la fumée dans le nez.

— Au fait, comment va Helen ?

La question me fit sursauter.

— Qui ?

— Helen Chalmers. T'es sa bonne d'enfants ou sa nurse ou quelque chose comme ça, non ?

« Attention, me dis-je. Virage dangereux. » Maxwell avait un flair tout particulier pour le scandale. Si jamais il avait le moindre soupçon d'une intrigue entre Helen et moi, il se démènerait pour arriver à savoir exactement de quoi il retournait.

— J'ai fait la nurse pendant un jour et pas plus, dis-je d'un ton détaché. Depuis, je l'ai à peine aperçue. Le vieux m'avait demandé de l'attendre à l'aéroport et de la conduire à son hôtel. Je crois qu'elle est inscrite à l'université.

Il leva brusquement les sourcils.

— Elle est... Quoi ?

— Inscrite à l'université. Elle suit des cours d'architecture ici.

— Helen ? (Il tendit le cou vers moi, en me regardant fixement, et finit par éclater de rire.) Ça, alors, c'est la meilleure blague que j'aie jamais entendue. Helen qui suit des cours d'architecture !

Il se renversa au fond de son fauteuil, secoué par un rire de plus en plus sonore. Des gens se retournèrent. Il avait vraiment l'air d'avoir entendu la meilleure blague du siècle. Moi, je ne la trouvais pas drôle du tout. J'ai dû me retenir pour ne pas me redresser et lui envoyer mon poing au beau milieu de sa jolie gueugueule. Quand il eut fini de rire, il vit mon regard. Il s'aperçut peut-être que je ne trouvais pas cela drôle, car il fit un effort pour se reprendre et agita la main pour s'excuser. Il tira un mouchoir de sa poche et se tamponna les yeux.

— Excuse-moi, Ed. Si tu connaissais Helen comme je la connais...

Et il repartit à rire de plus belle.

— Écoute, ça ne peut pas être si drôle que ça, dis-je d'un ton sec. Raconte...

— Mais si, c'est vraiment drôle ! C'est pas possible qu'elle soit arrivée à te faire marcher aussi ! De toute l'équipe du *Western Telegram*, le seul qui ne soit pas au courant, c'est son vieux. C'est pas possible que tu n'aies pas encore compris la coupure !

— Je ne te suis pas. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Alors, tu ne l'as certainement pas beaucoup fréquentée. J'avais dans l'idée que tu aurais pu lui plaire. Elle a un faible pour le type costaud, brutal et viril. Ne va pas me raconter qu'elle s'est amenée à Rome en talons plats, lunettes d'écaille et cheveux tirés ?

— Je ne comprends toujours pas, Jack. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Cette histoire ? On dirait que tu as plus de veine que je ne pensais ; ou moins de veine, ça dépend. A la boîte, tous les gars sont au courant. Elle est célèbre. Quand on a su qu'elle se rendait à Rome et que le vieux te la confiait, on a tous pensé qu'un jour ou l'autre, tu serais fait. Elle se jette sur tout ce qui porte un pantalon. Alors, tu voudrais me faire croire qu'elle n'a pas essayé de te faire du plat ?

La honte m'embrasa et me glaça tour à tour. D'une voix détachée, je répondis :

— Pour une nouvelle, ça c'est une nouvelle...

— Oui, mon vieux, reprit-il, cette fille est un danger permanent pour le sexe masculin. D'accord, elle a tout ce qu'il faut, je veux bien. Elle n'est pas mal, bien balancée, avec des yeux aguicheurs et un châssis à ranimer un mort, mais faut voir les emmerdements qu'elle peut causer à un gars !... Si Chalmers n'était pas le grand manitou de la presse, il serait question d'elle toutes les semaines, avec de gros titres, dans tous les canards de New York. Si on n'en dit pas de mal, c'est parce qu'aucun canard ne veut se mettre le vieux à dos. Elle s'est fourrée dans les pastisses les plus invraisemblables. Si elle a foutu le camp de New York, et qu'elle a appliqué ici, c'est parce qu'elle s'est

trouvée mêlée à l'assassinat de Menotti.

Sans broncher, je le regardai, l'air hébété. Menotti avait été un célèbre gangster new-yorkais, immensément riche. C'était un ex-tueur, extrêmement redoutable et influent. Il avait été en cheville avec le consortium de la prostitution et des syndicats fantoches. Pas très recommandable, comme relation...

— Quel rapport pouvait-elle avoir avec Menotti ?

— On raconte qu'elle était sa poule. Elle sortait tout le temps avec lui. Mon petit doigt m'a dit que c'est chez elle qu'il s'est fait descendre.

Près de deux mois auparavant, Menotti avait été, en effet, assassiné dans le petit appartement qu'il avait loué pour sa maîtresse. La femme qu'il était venu voir avait disparu, et la police avait été incapable de la retrouver. Le tueur s'était éclipsé, lui aussi. On supposait que Menotti avait été tué sur l'ordre de Frank Setti, chef de gang rival qui avait été expulsé pour trafic de drogue, et devait se trouver présentement en Italie.

— Quel petit doigt ? demandai-je.

— C'est Andrews. Tu sais qu'il est toujours à l'affût des moindres ragots. En général, il sait de quoi il parle. Cette fois-ci, il se trompe peut-être. Tout ce que je sais, c'est qu'elle sortait souvent avec Menotti. Elle est partie pour Rome aussitôt après le meurtre de Menotti. Le concierge de l'immeuble où Menotti a été étranglé a donné un signalement assez détaillé de la femme en question ; or ce signalement va comme un gant à Helen Chalmers. Nous avons réussi à acheter le silence du concierge avant que la police l'interroge, ce qui fait que ça ne s'est pas trop su.

— Je vois...

— Enfin, si tu n'as rien de croustillant à me raconter sur son séjour à Rome, c'est qu'elle a dû avoir une sacrée trouille, et qu'elle se tient peinarde. A vrai dire, je suis déçu. Franchement, quand j'ai appris que j'allais te relever, j'ai pensé que je pourrais tenter ma chance. Elle vaut le coup. Comme on t'avait dit de t'en occuper, je me disais que, depuis le temps, vous deviez avoir dépassé le stade des amis d'enfance.

— Tu crois que je serais assez noix pour aller faire du gringue à la fille du patron ? m'écriai-je.

— Pourquoi pas ? Elle vaut bien le dérangement ; et quand c'est elle qui prend l'initiative des opérations, elle sait toujours s'arranger pour que le vieux n'en sache rien. Elle cavale avec des gars depuis l'âge de seize ans, et Chalmers ne s'est jamais douté de rien. Si tu ne l'as pas vue sans ses lunettes et cette abominable coiffure, autant dire que tu ne la connais pas. Elle est sensationnelle, et de plus, il paraît qu'elle adore ça... Si jamais elle me jette le gant, je te jure que je me

laisserai faire...

Je parvins, je ne sais trop comment, à détourner la conversation et à la ramener sur le plan professionnel. Une heure plus tard, je le reconduisis à son hôtel. Il me dit qu'il serait au bureau le lendemain matin pour bien mettre au point les détails qui pouvaient rester en suspens, et me remercia pour la bonne soirée.

— T'as vraiment de la veine, Ed, me dit-il en me quittant. La rubrique de politique étrangère, c'est à peu près la meilleure place de tout le journal. Il y a des types qui n'hésiteraient pas à se faire couper un bras pour l'obtenir. Moi, tu vois, non. C'est trop de boulot. Mais pour toi... (Il s'interrompt pour m'adresser un sourire narquois.) Un type capable de laisser une souris comme Helen Chalmers lui filer entre les pattes... Merde alors ! Il n'y a qu'un poste à ta hauteur : c'est la rubrique étrangère.

Il trouva sa plaisanterie excellente et me donna quelques bonnes tapes sur l'épaule avant de gagner en riant l'ascenseur.

Moi, je ne trouvais pas la blague si drôle que ça. Je pris ma vieille Buick et me faufilai dans le flot pressé des voitures pour rentrer chez moi. Tout en conduisant, je réfléchissais. Ce que Maxwell m'avait appris sur Helen m'avait bouleversé. Pas une seconde, je ne doutai de la véracité de ses dires. Je savais qu'Andrews ne parlait qu'à bon escient. Ainsi, elle avait été en cheville avec Menotti ! Soudain, je me mis à me demander avec qui elle pouvait bien l'être à Rome. Si, à New York, elle avait pris goût aux truands, elle pouvait fort bien continuer dans la capitale italienne.

N'était-ce point là l'explication de la vie fastueuse qu'elle menait ? Ne se faisait-elle pas entretenir ?

Le temps de me déshabiller et de me mettre au lit, j'en étais venu à me demander si j'allais bien prendre le train de Sorrente. Avais-je réellement envie de m'acoquiner avec une fille de cet acabit ? Si vraiment je devais prendre la direction du service étranger (et j'étais sûr que Maxwell ne m'en aurait pas parlé si ce n'était pas chose faite), je serais fou de me lancer dans une aventure susceptible de me faire perdre ma situation. Comme l'avait dit Maxwell, c'était la meilleure place du journal. Je savais que si Chalmers apprenait que j'étais l'amant de sa fille, ce serait réglé comme du papier à musique : non seulement je perdrais la place en question, mais c'en serait fait de moi comme journaliste.

— Non, dis-je à haute voix en éteignant. Elle ira à Sorrente toute seule. Moi, je n'y vais pas. Elle n'a qu'à dénicher une autre poire. Moi, je vais à Ischia.

Mais deux jours plus tard, je me retrouvai dans le train omnibus de Naples à Sorrente. Je me disais encore que c'était une folie, mais tout

ce que je pouvais me raconter ne changeait rien. J'étais lancé. Et le train n'allait pas assez vite à mon gré !

Avant de prendre le train de Naples, j'étais passé au bureau vers dix heures pour jeter un dernier coup d'œil, et voir si je n'avais pas de courrier personnel. Maxwell était sorti, mais Gina était là, occupée à classer des câbles.

— Rien pour moi ? demandai-je en m'asseyant sur son bureau.

— Pas de lettres personnelles. M. Maxwell peut s'occuper de tout ceci, dit-elle en feuilletant les câbles d'une main aux ongles soigneusement faits. Est-ce que vous ne devriez pas être en route ? Je croyais que vous comptiez partir de bonne heure ?

— J'ai tout mon temps.

Le train de Naples ne partait qu'à midi. J'avais dit à Gina que j'allais à Venise et j'avais eu du mal à l'empêcher de me retenir une couchette dans l'express Rome-Venise. A ce moment, le téléphone sonna et Gina décrocha. Je me penchai en avant et me mis à parcourir distraitemment les câbles.

— Qui est à l'appareil ? demanda Gina. Madame... comment ? Voulez-vous ne pas quitter ? Je ne sais pas s'il est là. (Elle me regarda en fronçant le sourcil, l'air perplexe.) Une M<sup>me</sup> Sherrard vous demande.

J'allais répondre que je n'avais jamais entendu parler de cette dame-là et que je ne tenais pas à répondre, quand le nom me frappa. M<sup>me</sup> Douglas Sherrard ! C'était le nom qu'Helen avait donné, m'avait-elle dit, lorsqu'elle avait loué la villa de Sorrente. Mais c'était impossible que ce soit Helen au bout du fil ! Elle ne pouvait pas être aussi imprudente !

Tout en tâchant de dissimuler mon inquiétude, je tendis la main et pris l'écouteur des mains de Gina. Je me détournai à moitié pour l'empêcher de voir la tête que je faisais et répondis prudemment :

— Allô ? Qui est à l'appareil ?

— Salut ! Ed. (C'était bien Helen.) Je sais que je ne devrais pas t'appeler au bureau, mais j'ai d'abord essayé l'appartement et ça ne répondait pas.

J'aurais bien voulu lui dire qu'elle était folle de me téléphoner au bureau ; j'avais une envie folle de raccrocher, mais je savais que Gina se demanderait ce qui se passait.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je sèchement.

— Est-ce qu'on peut t'entendre ?

— Oui.

Pour tout arranger, la porte du bureau s'ouvrit sur ces entrefaites pour livrer passage à Jack Maxwell. En me voyant, il s'exclama :

— Bon sang ! Tu es toujours là ? Je te croyais en route pour Venise !

Je lui fis signe de se taire et répondis au téléphone :

— Vous avez besoin de quelque chose ?

— Oui, s'il te plaît. Veux-tu aller me chercher un filtre Wratten numéro 8 pour ma caméra ? J'en aurai besoin et je ne peux pas en trouver à Sorrente.

— Entendu. C'est d'accord.

— Merci, chéri. J'ai tellement hâte que tu arrives. Le paysage est absolument splendide...

Elle avait beau parler tout bas, j'avais peur que sa voix claire et nette ne parvienne jusqu'à Maxwell qui tendait l'oreille visiblement. Je l'interrompis d'un brusque : « Je m'en occupe. Au revoir ! »

Je raccrochai. Maxwell me lança un regard interrogateur. Tout en feuilletant les câbles, il observa :

— Tu traites toutes les dames qui te téléphonent de cette façon-là ? Tu m'as paru un peu sec, non ?

J'essayai de dissimuler mon énervement, mais je sentais le regard étonné de Gina, et quand je m'éloignai du bureau, je vis que Maxwell aussi me regardait d'un drôle d'air. J'allumai une cigarette pour cacher mon trouble.

— J'étais passé pour voir si je n'avais pas de courrier. Je vais me sauver à présent.

— Il faut apprendre à te détendre, mon vieux, dit Maxwell. Si tu n'étais pas un journaliste aussi sérieux et bien élevé, ton expression bizarre me donnerait à penser que tu vas faire une bêtise. Est-ce vrai ?

— Ah ! écrase, veux-tu ! répliquai-je sans parvenir à réprimer ma mauvaise humeur.

— Hé ! là ! Tu m'as l'air de mauvais poil ce matin. Je blaguais, c'est tout !

Comme je ne répondais pas, il poursuivit :

— Tu prends ta voiture ?

— Non. Je voyage par le train.

— Tu ne t'en vas pas tout seul ? reprit-il d'un air sournois. J'espère que tu as une belle blonde au programme, pour te distraire les jours de pluie.

— Je voyage seul, assurai-je, en essayant d'avoir l'air plus calme que je ne l'étais.

— Je te crois, tiens ! Moi, je sais ce que je ferais si j'avais un mois



de vacances !

— Nous n'avons peut-être pas les mêmes goûts, répliquai-je en me tournant vers Gina. Faites attention à ce gars-là ! Ne le laissez pas faire de bêtises, et ne travaillez pas trop. Au revoir, alors. Au 29.

— Amusez-vous bien, Ed, me recommanda-t-elle d'une voix égale et sans sourire, ce qui m'inquiéta. (Quelque chose avait dû la troubler.) Ne vous en faites pas pour nous. Tout ira bien.

— J'en suis certain... Au revoir, ajoutai-je à l'adresse de Maxwell, et bonne chasse !

— Bonne chasse à toi aussi, vieux frère ! répondit-il en me serrant la main.

Je les quittai, descendis par l'ascenseur, et après avoir hélé un taxi, je me fis conduire à la Via Barberini. Là, je trouvai le filtre qu'Helen m'avait réclamé. Je pris un autre taxi pour rentrer chez moi, bouclai ma valise, m'assurai que tout était bien en ordre, et frétai encore un taxi pour aller à la gare.

Je regrettais de ne pas avoir emmené ma Buick, mais Helen possédait une voiture et il était inutile d'en avoir deux à Sorrente. Le trajet en chemin de fer de Rome à Naples ne me disait cependant rien du tout. Après avoir réglé la course, je repoussai le porteur qui voulait s'emparer de ma valise et me hâtai dans l'immense gare.

Je pris un billet pour Naples, m'assurai que le train n'était pas encore en gare, et me dirigeai vers le kiosque à journaux où j'achetai une poignée de revues et de magazines. Tout en allant et venant, j'avais l'œil aux aguets, pour essayer de repérer les visages de connaissance.

Je me rendais compte, avec effroi, que je connaissais bien trop de gens à Rome. A chaque instant, un ami pouvait surgir. Je n'avais pas envie que Maxwell apprenne qu'au lieu de prendre l'express de onze heures pour Venise, on m'avait vu monter dans celui de midi à destination de Naples.

Comme j'avais dix minutes d'avance, j'allai m'asseoir sur un banc, dans un coin éloigné, en me dissimulant derrière un journal déployé. Ces dix minutes me furent pénibles. Quand je me décidai enfin à regagner le quai, je n'avais pas encore rencontré le moindre visage de connaissance. Je trouvai une place assise, avec un peu de mal, et me cachai de nouveau derrière mon journal. Ce n'est que lorsque le train se mit en marche et s'éloigna de la gare, que je commençai enfin à souffler.

Jusque-là, tout avait bien marché. Désormais, je pouvais considérer que mes vacances avaient débuté sans accroc. Et cependant, j'étais encore mal à l'aise. Je regrettai le coup de téléphone d'Helen. J'aurais préféré que Gina n'entende pas parler de M<sup>me</sup>

Douglas Sherrard. J'aurais aimé avoir eu assez de volonté pour ne pas me laisser embobiner par cette affriolante petite blonde. Maintenant que je connaissais un peu son passé, je savais qu'elle n'était pas du tout mon genre. Une fille qui s'était compromise avec un Menotti, ça ne pouvait pas être mon type. Je me dis que je m'étais laissé entraîner par mes sens. Je n'étais qu'un idiot, un imbécile lubrique de m'être ainsi toqué de cette fille.

Tous ces beaux raisonnements ne servirent à rien.

Je ne voulais qu'une chose au monde, je le savais bien : c'était passer un mois avec elle. En d'autres termes, Helen m'avait joliment harponné.

Le train omnibus entra en gare de Sorrente avec vingt minutes de retard. Il était bondé, et je mis quelques minutes avant de pouvoir passer le portillon et pénétrer dans la cour où une rangée de taxis et de fiacres attendaient les clients. Debout sous le soleil brûlant, je cherchai Helen des yeux, mais je ne la vis nulle part. Je posai ma valise, repoussai un mendiant trop entreprenant qui voulait me conduire à un taxi, et allumai une cigarette.

J'étais étonné de ne pas trouver Helen, mais je me dis que le train avait du retard et qu'elle était peut-être allée faire des achats pour passer le temps. Je m'adossai donc au mur de la gare et me mis à l'attendre.

La foule s'écoula lentement. Certaines personnes retrouvaient des amis, d'autres partaient à pied, d'autres prenaient des taxis ou des fiacres et bientôt il ne resta plus que moi. Au bout d'un quart d'heure, Helen n'avait toujours pas donné signe de vie et je me mis à m'impatisser.

Elle était peut-être installée dans un café, sur la piazza. Je saisis ma valise et la portai à la consigne. Délesté de mon fardeau, j'allai faire un tour dans la rue qui menait en ville.

Je me promenai, l'œil aux aguets, sans parvenir à trouver Helen. J'allai jeter un coup d'œil au parc de stationnement, mais ne vis pas une voiture susceptible d'être celle d'Helen. J'entrai alors dans un café, m'installai à la terrasse et commandai un espresso.

De là, je pouvais voir la gare, et les voitures qui arrivaient sur la piazza.

Il était presque quatre heures et demie. Je bus mon espresso, fumai trois cigarettes, puis, las d'attendre, demandai au garçon où était le téléphone. J'eus du mal à obtenir le numéro de la villa, mais finalement la téléphoniste le trouva ; après une nouvelle attente, on m'annonça que le numéro ne répondait pas.

C'était un lapin.

Il était encore possible qu'Helen ait laissé passer l'heure, et qu'elle vienne juste de quitter la villa pour venir à la gare. M'armant de patience, je commandai encore un espresso et me remis à attendre, mais à cinq heures dix, mon énervement se doubla d'une certaine inquiétude.

Que lui était-il arrivé ? Je savais qu'elle avait emménagé dans la villa. Alors pourquoi n'était-elle pas venue à ma rencontre, comme prévu ?

D'après la carte qu'elle m'avait montrée, je savais à peu près où se trouvait la villa. Ce devait être dans la montagne, à six ou sept kilomètres au-dessus de Sorrente. Au lieu de rester à l'attendre, au café, mieux valait prendre une initiative ; j'aurais l'esprit plus tranquille. Je résolus donc de monter à la villa à pied ; j'aurais peut-être des chances de la rencontrer si elle descendait en voiture. Il n'y avait qu'une seule route ; je ne pouvais donc pas la manquer. Je n'avais qu'à suivre la route, et tôt ou tard nous finirions bien par tomber l'un sur l'autre.

Sans me hâter, j'entrepris donc la longue marche qui devait m'amener à la villa. Au début, je dus me frayer un passage parmi la foule des touristes qui stationnaient devant les vitrines, attendaient des cars et encombraient le paysage, mais dès que je fus hors de la ville, sur la route en lacets qui mène à Amalfi, je n'eus plus affaire qu'à des voitures.

Au bout de trois kilomètres, j'arrivai à l'embranchement du chemin qui grimpe dans la montagne. Il était alors six heures vingt, et toujours pas la moindre trace d'Helen.

J'allongeai le pas et entrepris cette longue et sinueuse escalade. Après avoir fait encore plus d'un kilomètre, sans rencontrer Helen, je me trouvais en nage et de plus en plus inquiet.

J'aperçus alors la villa, perchée au sommet d'un piton dominant la baie de Sorrente, une bonne demi-heure avant d'y arriver. Elle était magnifique et aussi sensationnelle que l'avait dit Helen, mais pour l'instant je n'étais pas d'humeur à admirer le paysage. Je n'avais qu'un souci : retrouver Helen.

Elle avait eu raison d'annoncer que la maison était isolée. C'était même bien peu dire. La villa s'élevait au milieu d'une vaste propriété et l'on n'apercevait pas la moindre autre maison aux alentours.

Je poussai le portail de fer forgé et suivis la grande allée bordée, de chaque côté, par des dahlias géants hauts de deux mètres, dont les fleurs grosses comme des choux revêtaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

L'allée débouchait sur une terrasse cimentée où j'aperçus la

Lincoln décapotable d'Helen. Enfin, au moins je ne l'avais pas ratée sur la route, pensai-je en voyant la voiture. Je gravis le perron de la villa. La porte d'entrée était entrouverte et je la poussai.

— Helen ? Vous êtes là ?

Le silence qui m'accueillit me fit un effet des plus décourageants. Je traversai un grand hall dallé de marbre.

— Helen !

Lentement, je parcourus toutes les pièces : tout d'abord un grand salon, complété par une salle à manger installée dans un renfoncement, une cuisine et une immense terrasse dominant la mer. Au premier, il y avait trois chambres et deux salles de bains. Cette villa, moderne et luxueusement meublée, était bien un séjour de vacances idéal. Si Helen avait été là pour m'accueillir, j'aurais été transporté de joie. Mais en l'occurrence, je pris à peine le temps de m'assurer qu'elle n'était pas dans la maison, avant de partir à sa recherche dans le jardin.

Mes appels réitérés demeurèrent sans réponse ; je finis par être complètement à cran. C'est alors qu'au bout d'une allée, je découvris une petite barrière entrouverte. Elle donnait sur un étroit sentier qui menait au sommet du piton surplombant la villa. Qui sait ? Elle était peut-être allée faire un tour par là. Je me dis que je n'allais pas rester là, à me tourner les pouces, en attendant qu'elle se manifeste. Ce sentier me semblait être la seule autre sortie de la propriété. Je savais que je n'avais pas raté Helen en venant de Sorrente. Elle pouvait fort bien être allée se promener dans le sentier, avoir oublié l'heure, ou subi un contretemps quelconque.

Je me hâtai de nouveau vers la maison pour lui laisser un mot, au cas bien improbable où elle eût été retenue à Sorrente. Je ne tenais pas à la voir se précipiter de nouveau en ville si elle ne me trouvait pas à son retour à la villa.

Il y avait du papier à lettres à en-tête dans un des tiroirs du bureau et je griffonnai un mot que je laissai sur la table du salon, puis je quittai la villa et traversai rapidement le jardin pour sortir par la petite barrière.

J'avais fait quelques centaines de mètres dans le sentier et je commençais à me dire qu'Helen n'était certainement pas venue par là quand je découvris, à mes pieds, une grande villa blanche, construite à flanc de coteau. Jamais je n'avais vu une maison nichée dans un coin aussi inaccessible. Du haut de la falaise, un escalier plongeait vers la villa. En fait, la seule voie d'accès pratique, c'était de passer par la mer. Cette villa ne m'intéressait pas et je ne m'arrêtai même pas. Mais je continuai pourtant à la regarder tout en escaladant les lacets du sentier. Je découvris alors une vaste terrasse avec une table, des

chaises longues et un grand parasol rouge. Tout en bas, au pied d'un escalier, j'aperçus un embarcadère. Deux puissants canots automobiles y étaient amarrés. Tout en marchant, je me demandais quel pouvait bien être le milliardaire qui possédait cette propriété. Je n'avais pas fait trois cents mètres que la villa me sortit entièrement de l'esprit car, en plein sentier, gisait l'étui de la caméra d'Helen.

Je le reconnus immédiatement et m'arrêtai net, le cœur battant.

Je le contemplai fixement, puis je m'avançai et me baissai pour le ramasser. Il n'y avait pas le moindre doute. C'était bien le modèle de son étui en peau de porc tout neuf ; sans compter que les initiales d'Helen étaient bel et bien gravées en lettres d'or sur le dessus de l'étui. Je le saisis. Il était vide.

Je le gardai à la main et courus un peu plus loin. Au bout de cinquante mètres, le sentier virait brusquement à angle droit et s'enfonçait dans les terres, au cœur d'un bois touffu qui couvrait tout le haut de la colline. Mais l'amorce du virage amenait le sentier à longer dangereusement la falaise. Je m'arrêtai là et jetai un coup d'œil, au pied du rocher abrupt, sur la mer qui battait les récifs à une soixantaine de mètres au-dessous.

Je retins brusquement mon souffle. Je venais d'apercevoir quelque chose de blanc, à demi submergé, qui gisait comme une poupée cassée sur les rocs. Alors, le cœur battant à tout rompre, la gorge sèche, je restai là, cloué au sol par l'horrible spectacle...

Je venais de distinguer la longue chevelure blonde qui flottait doucement dans le courant. La grande jupe de la toilette blanche se gonflait chaque fois que le flux venait tournoyer autour du corps disloqué.

Inutile de me creuser la tête. Je savais que ce cadavre de femme était celui d'Helen.

### CHAPITRE III

Elle était certainement morte. Impossible qu'elle ait survécu à une chute pareille. Impossible qu'elle puisse rester ainsi, la tête sous l'eau, sans être morte... Et pourtant je ne pouvais pas en croire mes yeux.

— Helen ! (Ma voix se brisa en l'appelant.) Helen !

Seul, l'écho de ma propre voix me répondit. C'était comme le cri d'un fantôme. J'en eus soudain la tremblote.

« Mais non, elle ne peut pas être morte, me dis-je soudain. Il faut que je m'en assure. Je ne peux pas l'abandonner ainsi. Qui sait si elle n'est pas en train de se noyer, pendant que je reste là, à la regarder ? »

Je me jetai à plat ventre et allongeai la tête et les épaules au-dessus du vide. La hauteur me donna le vertige. Tomber de là où j'étais, ce devait être effroyable.

Fiévreusement, je parcourus du regard toute la paroi crayeuse pour chercher un moyen de descendre, mais il n'y en avait aucun. Autant essayer de se laisser glisser le long d'un mur gigantesque. La seule façon de parvenir au pied de la falaise, ce serait de s'y faire descendre au bout d'une corde.

Mon cœur battait à grands coups ; une sueur froide me dégouлина sur les joues quand je m'avançai encore de quelques centimètres malgré le danger.

Dans cette position, je la voyais plus nettement. J'apercevais sa tête et sa figure, complètement submergées sous le clapotis de la mer. Soudain, un rayon de soleil couchant illumina la surface de l'eau. Je m'aperçus alors que ses cheveux blonds baignaient dans une auréole de sang.

Elle était bien morte.

Je regagnai péniblement le sentier et m'assis sur les talons. Je frissonnai, pris soudain de nausées. Je me demandai depuis combien de temps elle gisait là-bas. Elle était peut-être morte depuis des heures.

Il me fallait trouver du secours. A la villa, il devait y avoir un téléphone. Je pourrais appeler la police. Si je me dépêchais, les flics pourraient peut-être aller la chercher avant qu'il ne fasse trop nuit.

Je me redressai, reculai de deux pas chancelants et mal assurés, et

m'arrêtai net.

La police !

Je me rendis compte brusquement des conséquences, pour moi, d'une enquête policière. On aurait vite fait de découvrir qu'Helen et moi projections de passer un mois ensemble dans la villa. La nouvelle ne mettrait guère plus de temps à parvenir aux oreilles de Chalmers. Dès que j'aurais appelé la police, toute cette sordide aventure éclaterait au grand jour.

Comme j'hésitais, je vis une barque de pêche pénétrer lentement dans la petite crique à mes pieds. Je m'aperçus instantanément que ma silhouette se découpait avec netteté sur le ciel. Bien que l'équipage fût trop éloigné pour discerner mes traits, une panique soudaine me précipita à quatre pattes. Ça y était. J'étais dans un sacré pétrin. Je le savais bien, dans le fond, que j'allais m'attirer des ennuis en m'entichant d'Helen. J'étais maintenant dans la mélasse jusqu'au cou.

Tout en me blottissant de mon mieux, j'imaginai la tête que ferait Sherwin Chalmers, quand il apprendrait que sa fille et moi avions organisé un petit séjour dans une villa de Sorrente et que sa fille était tombée de la falaise. Il serait absolument persuadé que j'étais son amant. Il irait même s'imaginer que j'en avais assez d'elle et que, pour m'en débarrasser, je l'avais poussée du haut de la falaise.

J'en fus tout bouleversé.

Sans compter que la police pouvait fort bien faire le même raisonnement. Autant que je sache, personne ne l'avait vue tomber. Je ne pouvais prouver à quelle heure exactement j'étais arrivé ici. J'étais sorti d'un train bondé, parmi une centaine de voyageurs. J'avais laissé mes valises à la consigne, mais l'employé voyait de nouveaux visages à toute heure du jour, et il y avait peu de chances qu'il me reconnaisse. Aucun autre témoin en perspective. Je ne pouvais pas me souvenir d'avoir rencontré quelqu'un au cours de ma longue marche de Sorrente à la villa. En tout cas, personne ne pourrait venir jurer de l'heure à laquelle j'étais arrivé au sommet de la falaise.

Naturellement, l'heure du décès pouvait avoir une grosse importance. Si elle était tombée dans l'heure qui avait suivi mon arrivée, et si la police me soupçonnait d'avoir fait basculer Helen par-dessus la falaise, je me trouverais vraiment dans de sales draps.

A force de ruminer, j'en étais arrivé à être absolument à bout de nerfs. Je n'avais plus qu'une pensée : me tirer de là aussi vite que possible, sans être vu. Comme je me retournais pour reprendre le sentier, je butai contre l'étui à caméra d'Helen que j'avais lâché quand j'avais aperçu le cadavre.

Je le ramassai, hésitai, fis le geste de le lancer de la falaise, mais je m'arrêtai à temps. Je ne pouvais plus me permettre la moindre fausse

manœuvre, désormais. Or, mes empreintes se trouvaient sur l'étui.

Je pris mon mouchoir et l'essuyai soigneusement.

Je le repassai trois ou quatre fois sur le cuir pour être certain de ne pas laisser la moindre trace. Puis je le lançai du haut de la falaise.

Sur ce, je fis demi-tour et dégringolai à toute allure le sentier.

Il commençait à faire sombre. Le soleil, telle une énorme boule incandescente, baignait le ciel et la mer d'une lueur rouge. Dans une demi-heure, il allait faire nuit.

Je continuai mon chemin, jetant à peine un regard à la villa solitaire que j'avais aperçue en montant ; je remarquai pourtant que trois ou quatre fenêtres étaient éclairées.

Mon désarroi s'atténua quelque peu au cours de cette descente précipitée. J'en avais gros sur le cœur d'abandonner Helen, mais elle était certainement morte, et je me dis qu'il fallait bien que je pense un peu à moi.

Une fois arrivé à la barrière du jardin, j'étais parvenu à me ressaisir, et mon esprit s'était remis à fonctionner. Raisonnablement, j'aurais dû avertir la police. Mais il y avait la question de mon avancement. Or, je tenais à tout prix à obtenir la rubrique de la politique étrangère au journal. Je savais que si Chalmers apprenait la vérité, il ne me la donnerait jamais. Ce serait de la folie de gâcher tout mon avenir en allant raconter la vérité à la police. J'aurais tout à y perdre. En revanche, si je la bouclais, avec un peu de chance, je parviendrais à m'en tirer.

Ce n'était pas comme s'il y avait eu vraiment quelque chose entre nous. Je n'étais même pas amoureux de cette fille. Je m'étais laissé entraîner par une impulsion stupide, irréfléchie. Elle était plus à blâmer que moi. Elle m'avait encouragé. Elle avait tout arrangé. D'ailleurs, d'après Maxwell, c'était une vamp accomplie. Elle avait la réputation de ne causer que des ennuis. Je serais ridicule de ne pas essayer de m'en tirer.

Une fois débarrassé de tous ces scrupules, je me sentis rasséréné.

« Bon, me dis-je, il faut que je m'arrange pour que personne ne sache jamais que je suis venu ici. Il faut que je me fabrique un alibi. »

Après avoir franchi la petite barrière du jardin, je m'arrêtai pour consulter ma montre. Il était huit heures et demie. Maxwell et Gina me croyaient à Venise en ce moment. Je n'avais aucune chance d'arriver à Venise ce soir. La seule façon pour moi de me trouver un alibi était de regagner Rome. Avec un peu de veine, je pourrais y arriver vers trois heures du matin. J'irais au bureau de bonne heure et raconterais que j'avais changé d'idée. Au lieu de partir pour Venise, j'étais resté à Rome pour finir un chapitre du roman que j'avais



commencé.

C'était un alibi miteux, mais je ne trouvais rien de plus plausible. La police aurait pu facilement établir que je n'étais pas allé à Venise ; mais elle serait dans l'impossibilité de prouver que je n'avais pas passé la journée dans mon petit appartement de garçon. Il était pourvu d'un escalier privé et personne ne me voyait jamais entrer ou sortir.

Si seulement j'étais venu avec ma voiture ! Ce n'aurait pas été bien difficile de regagner Rome, si j'avais eu l'auto. Je n'osais pas m'emparer de la Lincoln décapotable que je pouvais déjà apercevoir, à un détour de l'allée. La paysanne qu'Helen avait embauchée pour faire le ménage avait dû la voir arriver en voiture. Si la Lincoln disparaissait, la police en déduirait aussitôt que la mort d'Helen n'était pas accidentelle.

Il me faudrait donc aller à pied jusqu'à Sorrente, et, là, tenter de prendre un train pour Naples. Je n'avais aucune idée de l'heure du dernier train de Naples, mais il était plus que probable que le train serait parti quand j'aurais fait les sept ou huit kilomètres qui me séparaient de la petite ville. Je savais qu'à Naples il y avait un train pour Rome à onze heures quinze, mais encore me fallait-il gagner Naples. Je pensai de nouveau à la décapotable. Je repoussai de nouveau la tentation. Inutile de compliquer encore une situation qui l'était déjà suffisamment.

En contournant la voiture pour m'engager dans la grande allée, je jetai derrière moi un regard machinal sur la villa silencieuse et sombre. Brusquement, je sursautai.

Étais-je le jouet d'une hallucination ? Une lueur fugitive venait d'éclairer le salon.

Le cœur battant, j'allai aussitôt me tapir sans bruit derrière la grosse voiture.

J'observai longuement les fenêtres du salon, et de nouveau j'aperçus une lueur blanchâtre qui s'éteignit immédiatement. J'attendis, haletant, sans cesser de guetter, l'œil au ras du capot. La lumière réapparut. Cette fois, elle brilla plus longtemps.

Quelqu'un se trouvait dans le salon, avec une lampe de poche. Qui était-ce ? Certainement pas la bonne. Elle n'aurait pas besoin de se faufiler dans l'ombre. Elle aurait allumé l'électricité.

J'avais les nerfs à vif. Courbé en deux, je quittai l'abri de la voiture, traversai la terrasse et m'éloignai de la villa. Dès que j'eus atteint le couvert rassurant d'un gros buisson d'hortensias, j'examinai de nouveau la maison. La lueur se déplaçait dans le salon, comme si on cherchait quelque chose.

J'aurais bien voulu savoir qui c'était. Je fus tenté, un instant, de me glisser dans la villa pour y surprendre l'inconnu. Ce devait être

sans doute quelque cambrioleur. Mais je me rappelai que je ne devais pas me faire voir. Personne ne devait savoir que j'étais venu à la villa. C'était exaspérant de voir cette lumière se promener dans la pièce sans pouvoir personnellement intervenir.

Au bout de cinq à dix minutes, la lumière s'éteignit. J'attendis encore, puis je vis la haute silhouette d'un homme sortir par la grande porte. Il s'arrêta un instant sur le perron. Il faisait trop nuit pour que je puisse apercevoir ses traits.

Il descendit les marches sans faire de bruit, se dirigea vers la voiture et en examina l'intérieur à la lueur de sa torche électrique. Il me tournait le dos. Je pus voir qu'il portait un feutre noir aux bords baissés. Il était taillé en armoire à glace et je me félicitai de ne pas être allé le surprendre dans la villa. Il avait l'air assez costaud pour pouvoir se défendre sans avoir besoin de personne.

La lumière s'éteignit et l'homme s'éloigna. Je me baissai encore plus près du sol, derrière mon buisson. Je pensais qu'il allait venir dans ma direction pour s'engager dans l'allée. Mais il traversa la pelouse d'un pas souple et, avant qu'il eût disparu dans l'ombre, je le vis prendre la direction de la petite barrière donnant sur le sentier.

Perplexe et mal à l'aise, je gardais les yeux tournés de ce côté-là, quand je me rendis compte que le temps passait et qu'il me fallait regagner Rome. J'abandonnai ma cachette, dévalai la grande allée et, franchissant le portail de fer forgé, m'engageai sur la route.

Tout le long du chemin, cet inconnu me tracassa. Était-ce un vulgaire cambrioleur ? Avait-il un rapport quelconque avec Helen ? Impossible de me faire une opinion. Dans cette mystérieuse conjoncture, ma seule consolation, c'était d'avoir réussi à ne pas me faire repérer.

J'avais marché, puis couru de nouveau, et j'étais presque épuisé en pénétrant dans la gare. Le dernier train pour Naples était passé dix minutes plus tôt.

J'avais un peu plus d'une heure devant moi pour me rendre à Naples. Je repris ma valise à la consigne, en prenant soin de garder la tête baissée pour que l'employé ne puisse me voir trop nettement. Puis je traversai la cour obscure pour sauter dans l'unique taxi qui s'y trouvait. Le chauffeur somnolait. Il ne se réveilla que lorsque je fus installé. Je lui dis :

— Double course et cinq mille lires de pourboire si vous m'amenez à la gare de Naples avant onze heures quinze.

Il ne se retourna même pas pour me regarder. Il se redressa, enfonça le pouce sur le démarreur, passa sa vitesse et vira dans la cour sur deux roues.

A onze heures cinq, nous arrivions en gare de Naples. Le chauffeur

ralentit dans un crissement de freins, fit un arrêt chasse-neige du plus bel effet et se retourna vers moi avec un large sourire.

J'avais tiré mon chapeau sur mes yeux ; l'intérieur de la voiture n'était pas éclairé. Je savais qu'il ne me reconnaîtrait pas. Ravi de sa performance, il s'écria :

— Qu'est-ce que vous dites de ça, patron ?

— Formidable ! Bravo, et merci ! lui criai-je précipitamment en lui fourrant une liasse de billets de mille lires crasseux dans la main.

J'empoignai alors ma valise et bondis sur le trottoir. Je pris mon billet et courus sur le quai où le train attendait. Quatre minutes plus tard, seul dans un compartiment de troisième classe nauséabond, je regardais les lumières de Naples disparaître dans le lointain.

J'étais en route pour Rome.

Quand elle me vit, debout dans l'encadrement de la porte, Gina ouvrit des yeux immenses.

— Ed ! Ah ! ça alors !

— Bonjour !

Je refermai la porte et vins m'asseoir sur le bord de mon bureau. J'étais soulagé de me retrouver en terrain familier. Ce bureau net et bien en ordre me donnait une sensation de sécurité.

J'avais passé six heures abominables, dans mon appartement, à me ronger les sangs. C'était horrible de me retrouver seul, avec la mort d'Helen qui ne cessait de me hanter.

Gina s'écria d'un ton brusque :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

J'aurais bien aimé pouvoir lui dire à quel point ça allait mal pour moi. Je répondis :

— Mais rien ! Tout va bien. Je n'ai pas pu trouver de chambre à Venise. J'ai téléphoné à une agence de voyages et on m'a dit que j'avais peu de chances de trouver quoi que ce soit sans avoir retenu à l'avance ; alors j'ai décidé de laisser tomber Venise. Et puis, je me suis dit que je ferais bien d'en profiter pour travailler un peu à mon roman. J'ai été tellement emporté par ma brillante inspiration que je n'ai pas cessé d'écrire jusqu'à trois heures du matin.

— Mais vous êtes pourtant en vacances ! observa Gina. (Il y avait une expression curieuse et inquiète dans son regard qui me laissait comprendre qu'elle ne me croyait qu'à moitié.) Et si vous n'allez pas à Venise, où irez-vous ?

— Ne me bousculez pas !

J'avais du mal à répondre sur le ton de la plaisanterie, et je me dis que j'avais eu tort de venir voir Gina si tôt après la mort d'Helen. J'ai déjà signalé que Gina est douée d'une sorte de sixième sens et devine

presque ce qui se passe dans ma tête. Je pouvais lire dans ses grands yeux bleus, levés vers moi, qu'elle appréhendait une sale tuile. J'ajoutai :

— Je me suis dit que je prendrais peut-être la voiture pour faire un saut à Monaco. Vous devez avoir mon passeport dans un coin, non ? Je n'arrive pas à le trouver chez moi.

A cet instant, la porte s'ouvrit et Maxwell entra. Il s'arrêta sur le seuil et me regarda d'un drôle d'air. Une lueur méchante s'alluma dans ses yeux.

— Tiens... salut ! fit-il en avançant dans la pièce. Tu ne peux pas t'arracher à cette boîte, ou bien tu te figures que je ne pourrai pas m'en sortir tout seul ?

Je n'étais pas d'humeur à supporter ses sarcasmes.

— Tu ne serais pas là si je pensais que tu ne fais pas l'affaire, répliquai-je sèchement. Je viens chercher mon passeport. J'ai essayé de retenir une chambre à Venise, mais les hôtels sont bondés.

Il s'amadoua un peu, mais je voyais bien que ma présence l'énervait.

— T'en as mis du temps à t'en apercevoir, pas vrai ? T'aurais besoin de t'organiser. Qu'est-ce que t'as donc foutu hier toute la journée, bon Dieu ?

— J'ai travaillé à mon roman, dis-je avec un sourire, tout en allumant une cigarette.

Sa figure se durcit de nouveau.

— Allons donc ! Tu ne vas tout de même pas me raconter que tu écris un roman !

— Mais si. Tous les journalistes sont censés couvrir un chef-d'œuvre. J'espère faire fortune avec. Tu devrais essayer. Je n'ai pas peur de la concurrence.

— J'ai autre chose à faire de mes loisirs, répliqua-t-il d'un ton sec. Bon ! eh bien ! j'ai du boulot. Tu as ton passeport ?

— Ce qui veut dire gentiment que je te gêne et que je devrais avoir l'amabilité de foutre le camp...

— J'ai du courrier à dicter.

Gina était ailée fouiller dans un classeur et revenait avec mon passeport. Maxwell se dirigea vers son bureau en jetant :

— Dans cinq minutes, Miss Valetti. Salut, Ed.

— Salut.

Quand il eut disparu dans l'autre bureau, après avoir refermé la porte, le regard de Gina rencontra le mien. Je lui clignai de l'œil.

— Je vais filer. Je vous passerai un coup de fil quand j'aurai

trouvé un hôtel.

— Très bien, Ed.

— Je ne partirai pas avant deux ou trois jours. Jusqu'à jeudi matin, je suis chez moi. S'il y a quelque chose qui ne va pas, vous savez où me joindre.

Elle me jeta un regard perçant.

— Mais vous êtes en vacances ! M. Maxwell est bien capable de s'occuper de tout ce qui se présentera !

Je me forçai à sourire.

— Je le sais bien, mais néanmoins, si vous aviez besoin de moi, je serai chez moi. A bientôt !

Je la laissai, l'œil perplexe, et regagnai ma voiture. Je ne savais pas si j'avais bien fait de donner cette indication à Gina, mais, tôt ou tard, la nouvelle de la mort d'Helen leur parviendrait. Une fois qu'elle aurait découvert son identité, la police se mettrait fatalement en rapport avec le bureau, et je tenais à être au courant de l'enquête, dès le début.

Je rentrai chez moi. Je n'avais pas la moindre envie de travailler à mon roman.

Je passai le temps à ruminer et à transpirer, assis dans mon salon dominant le Forum. Quand le téléphone sonna, vers quatre heures, je dus faire un gros effort pour m'arracher du fauteuil et aller répondre.

— Allô ? dis-je d'une voix enrouée qui me fit l'effet d'un coassement de grenouille.

— C'est toi, Ed ?

Je reconnus la voix de Maxwell.

— Bien entendu, c'est moi. Qui veux-tu que ce soit ?

— Veux-tu venir tout de suite ? (Il avait l'air tout à fait bouleversé.) Nom de Dieu ! Il m'en arrive une bien bonne ! La police vient de téléphoner. Il paraît qu'on a trouvé Helen Chalmers... Elle est morte !

— Morte ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Amène-toi, veux-tu ? Les flics vont arriver d'un moment à l'autre, et je veux que tu sois là.

— J'arrive, dis-je.

Et je raccrochai.

Ça y était ! Ça venait un peu plus vite que je n'avais pensé. Je traversai la pièce, me versai une bonne rasade de scotch et l'avalai. Mes mains tremblaient. En me regardant dans la glace, au-dessus de la cave à liqueurs, je m'aperçus que mon teint virait au mastic et que j'avais les yeux hagards.

Je quittai l'appartement et descendis au garage dans le sous-sol. Le temps de sortir la voiture et de m'engager dans le flot pressé des voitures, le whisky commença à faire son effet. Je ne me sentais plus tellement affolé. Je finis par me débarrasser de mon tremblement en arrivant devant l'immeuble du *Western Telegram*.

Je trouvai Maxwell et Gina dans le premier bureau. Maxwell faisait une sale tête. Il était blanc comme un linge. Gina aussi avait l'air inquiète. Elle me jeta un regard circonspect quand j'arrivai et se retira au fond du bureau, mais je sentais qu'elle ne cessait de m'avoir à l'œil. Maxwell s'exclama aussitôt, sans la moindre trace de rancune ni d'hypocrisie :

— Ah ! là là ! Ce que je suis content de te voir ! Qu'est-ce que le vieux va dire quand il va savoir ça ?

— Du calme. Qu'est-ce qui s'est passé ? Allez ! Nom de Dieu, raconte !

— Ils ne m'ont pas donné de détails. Ils m'ont tout juste dit qu'elle était morte. Elle est tombée d'une falaise à Sorrente.

— D'une falaise ? (Maintenant, je tenais bien mon rôle.) Qu'est-ce qu'elle foutait à Sorrente ?

— Sais pas. (Maxwell alluma nerveusement une cigarette.) C'est bien ma veine d'avoir un truc comme ça qui m'arrive pour mon premier séjour ici. Ecoute, Ed, il faut que tu avertisses Chalmers. Il va sauter au plafond.

— T'en fais pas. Je lui dirai. Ce que je ne comprends pas, c'est ce qu'elle fichait à Sorrente.

— La police le saura peut-être. Bon Dieu ! fallait que ça m'arrive à moi, un truc pareil !

Frappant d'un poing le creux de son autre main, il ajouta :

— Ed, il faut que tu t'en occupes. Tu connais Chalmers. Il va exiger une enquête. Il va vouloir...

— Oh ! ta gueule ! Ne t'en fais pas comme ça. Ce n'est pas notre faute. S'il veut une enquête, il va l'avoir.

Il fit un effort pour se ressaisir.

— Tout ça, c'est très joli pour toi. T'es son chouchou. Mais bibi, il n'a rien à en foutre...

A ce moment, la porte s'ouvrit et le lieutenant Italo Carlotti, de la Brigade Criminelle romaine, fit son entrée.

Carlotti était un petit homme brun au visage bronzé, aux yeux perçants, d'un bleu très pâle. Il allait sur ses quarante-cinq ans, mais n'en paraissait pas plus de trente. Je le connaissais depuis deux ou trois ans et nous nous entendions bien. Je le tenais à force de longues recherches patientes et laborieuses. Il me serra la main en disant :

— Je vous croyais en vacances.

— J'allais partir quand cette affaire est arrivée. Vous connaissez la signorina Valetti ? Voici le signor Maxwell. C'est lui qui doit me remplacer pendant mon absence.

Carlotti serra la main de Maxwell et s'inclina devant Gina. Je m'assis sur le bord du bureau et fis signe au policier de prendre un siège avant de demander :

— Alors ? Vous êtes certain qu'il s'agit d'Helen Chalmers ?

— Je crois qu'il n'y a pas le moindre doute, répondit-il en se plantant devant moi, sans faire un mouvement vers la chaise que je lui avais indiquée. Il y a trois heures, nous avons reçu une communication de la direction de la police à Naples, annonçant que le corps d'une jeune femme avait été découvert au pied de la falaise, à sept kilomètres de Sorrente. On croit qu'elle a dû tomber du sentier longeant le sommet de la falaise. Il y a une demi-heure, on m'a prévenu qu'elle avait été identifiée. Ce serait une certaine Helen Chalmers. Il paraît qu'elle aurait loué une villa, non loin de l'endroit où elle est tombée. Au cours de la perquisition dans la villa, le contenu des bagages a permis d'identifier la victime. Je voudrais que quelqu'un du bureau m'accompagne à Sorrente pour reconnaître le corps.

Je ne m'attendais pas à ça. La perspective d'aller à la morgue pour identifier ce qui restait de la beauté d'Helen me donnait la nausée. Maxwell se hâta d'observer :

— Tu as fait sa connaissance, Ed, tu l'as vue. Il faut que tu y ailles. Moi, je n'ai jamais vu que des photos.

Carlotti me regarda et reprit :

— Je m'y rends immédiatement. Pouvez-vous m'accompagner ?

Je me mis aussitôt debout et acquiesçai. Puis, me tournant vers Maxwell, j'ajoutai :

— Ne bouge pas avant que je te fasse signe. Ce n'est peut-être pas elle. Je te passerai un coup de fil dès que je le saurai. Reste là en attendant.

— Et Chalmers ?

— Je m'en occuperai. O. K. Allons-y, dis-je en faisant signe à Carlotti.

Je tapotai l'épaule de Gina et sortis du bureau sur les talons de Carlotti. Je restai coi pendant une bonne partie du trajet. Ce fut seulement quand la voiture arriva à toute allure en vue de l'aéroport de Rome, que je me hasardai à demander au policier :

— Aucune idée de ce qui a pu se passer ?

Il me regarda fixement.

— Je vous l'ai dit. Elle est tombée de la falaise.

— Je sais ce que vous avez dit. Il n'y a pas autre chose ?

Il eut un haussement d'épaules typiquement italien.

— Je ne sais pas. Elle a loué une villa sous le nom de M<sup>me</sup> Douglas Sherrard. Elle n'était pas mariée, n'est-ce pas ?

— Pas que je sache.

Il alluma une de ces affreuses cigarettes italiennes et souffla la fumée par la portière.

— Il y a quelques complications, dit-il après un silence. Le signor Chalmers est un gros bonnet. Je ne voudrais pas avoir d'histoires.

— Moi non plus. Ce n'est pas seulement un gros bonnet. C'est aussi mon patron. (Je me carrai sur le siège de la voiture.) A cela près qu'elle se faisait passer pour M<sup>me</sup> Douglas Sherrard... quelles sont les autres complications ?

— Est-ce que vous êtes au courant de sa vie intime ? (Ses yeux bleus m'observaient attentivement.) Pour l'instant, il n'y a que vous et moi, et la police de Naples, qui sommes au courant, mais il ne sera guère possible de le cacher longtemps. Il semble bien qu'elle avait un amant.

Je fis la grimace.

— Chalmers sera enchanté ! Il faudra surtout vous méfier de ce que vous raconterez aux journalistes, lieutenant.

Il acquiesça.

— Je m'en rends bien compte. D'après ce que je comprends, elle a loué la villa aux noms de M. et M<sup>me</sup> Sherrard. Croyez-vous qu'elle puisse avoir été mariée secrètement ?

— C'est possible, mais je ne le crois pas.

— Moi non plus. Je crois qu'il s'agirait plutôt d'une lune de miel de la main gauche à Sorrente. (Il haussa les épaules de façon expressive.) Ce sont des choses qui arrivent. Connaissez-vous un nommé Douglas Sherrard ?

— Non.

Il fit tomber sa cendre.

— Grandi, – qui est chargé de cette affaire, paraît convaincu qu'il s'agit d'une chute accidentelle. Il m'a demandé de lui donner un coup de main uniquement à cause de l'importance du signor Chalmers. Cette histoire d'amant est bien fâcheuse. Sans l'amant, l'affaire serait très simple.

— Ce n'est peut-être pas indispensable d'en parler, dis-je en regardant par la portière.

— C'est encore possible. Vous ne pourriez pas me dire si elle avait vraiment un amant ?



Je sentis la sueur perler au creux des mains.

— Je la connaissais à peine. Et nous ne pouvons rien dire. Tant que je n'aurai pas vu le cadavre, nous ne sommes même pas certains que ce soit bien elle.

— Je crains que si. Tous ses bagages et vêtements sont marqués à ses initiales. On a trouvé des lettres dans la villa. Le signalement concorde. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir le moindre doute.

Ce furent nos seules paroles avant de monter dans l'avion de Naples. Une fois à bord, Carlotti remarqua brusquement :

— Il vous faudra mettre au courant le signor Chalmers. A l'enquête, on ne pourra pas cacher le fait qu'elle avait loué la villa sous un nom d'emprunt. Il est impossible de passer ce détail sous silence, vous devez bien le comprendre.

Je voyais bien qu'il craignait d'avoir des histoires avec Chalmers.

— Naturellement. Mais ça, c'est votre affaire, pas la mienne.

Il me jeta un regard de côté.

— Le signor Chalmers a le bras long.

— Ça, c'est sûr, mais il aurait mieux fait de s'en servir un peu pour empêcher sa fille de se fourrer dans une situation pareille !

Il alluma encore une de ses abominables cigarettes, se carra au fond de son fauteuil et se perdit dans de sombres pensées. J'en fis autant de mon côté.

J'étais étonné qu'il n'ait pas davantage insisté sur Douglas Sherrard. Cela me mettait un peu mal à l'aise. Je connaissais Carlotti. Il avançait lentement, mais sûrement.

L'avion se posa à Naples vers midi. Une voiture de police nous attendait, avec le lieutenant Grandi, de la police de Naples.

C'était un individu de taille moyenne, avec une figure en lame de couteau, des yeux noirs et graves et un teint olivâtre. Il me serra la main, en regardant derrière moi par-dessus mon épaule droite. J'avais l'impression qu'il n'était pas fou de joie de me voir de la fête. Il s'arrangea pour faire monter Carlotti derrière, et moi à côté du chauffeur, puis il prit place à côté de Carlotti.

Pendant que la voiture filait à toute allure sur la route de Sorrente, il parla rapidement sans arrêt, en italien, à voix basse.

J'essayais d'écouter ce qu'il disait, mais le ronronnement du moteur et le bruit du vent m'en empêchaient.

En arrivant à Sorrente, le chauffeur nous conduisit derrière la gare, à un petit pavillon de brique qui servait de morgue municipale.

Nous sommes alors tous sortis de la voiture et Carlotti a tenu à me prévenir :

— Ça ne va pas être bien agréable pour vous, mais c'est indispensable. Il faut qu'elle soit identifiée.

— Ça ne fait rien.

Mais ça me faisait quelque chose. Je transpirais, et je devais être blême. Je n'avais pas à m'en faire pour mon aspect. En pareilles circonstances, n'importe qui aurait fait cette tête-là.

Je pénétrai derrière lui dans le pavillon. Après avoir longé un couloir carrelé, je me trouvai avec Carlotti dans une petite pièce nue.

Au milieu de la pièce se dressait une table, montée sur tréteaux, où gisait le corps, recouvert d'un drap. Nous nous sommes approchés de la table. Mon cœur s'était mis à battre au ralenti. J'avais des nausées et je crus que j'allais m'évanouir. Je regardai Carlotti se pencher en avant et tirer le drap.

C'était bien Helen et, naturellement, elle était morte. Bien qu'une main experte l'eût nettoyée et rendue aussi présentable que possible, son visage portait encore les traces de l'effroyable chute.

C'était assez démoralisant d'être planté là, et de contempler cette figure sans vie, écrabouillée. Je me détournai ; je ne me sentais pas du tout dans mon assiette. Grandi, qui s'était placé derrière moi, me prit par le bras pendant que Carlotti remettait le drap en place.

Je repoussai Grandi et filai dans le couloir. L'air frais du dehors entrant par la porte ouverte m'aida à reprendre mes esprits.

Les deux policiers sortirent en silence du pavillon, et je les suivis jusqu'à la voiture, à pas lents. En montant, je leur dis :

— Oui, c'est bien elle. Il n'y a pas de doute.

Carlotti haussa les épaules.

— J'avais espéré qu'il pourrait y avoir eu erreur. Tout ça, c'est bien embêtant. Ça va faire énormément de bruit, cette histoire-là !

Je voyais bien que c'était toujours Chalmers qui le préoccupait. Il n'ignorait pas que le milliardaire avait assez d'influence pour le faire saquer si jamais il faisait un faux pas. Je ne le plaignais pas. J'avais trop de préoccupations, à ce moment-là, pour plaindre qui que ce soit, sinon moi-même. Je lui répondis :

— Vouais. Faut que je lui expédie un câble.

Carlotti alluma encore une de ses horribles cigarettes. Il fit valser l'allumette d'une chiquenaude et dit :

— Allons à la gare. Vous pourrez téléphoner de là-bas.

Nous nous sommes donc empilés dans la voiture, Carlotti et Grandi derrière, et moi près du chauffeur. Personne ne souffla mot pendant le trajet. Le temps d'arriver à la gare, je m'étais un peu ressaisi, mais

j'étais encore mal en point. Ils me laissèrent dans un bureau et s'enfermèrent dans une autre pièce pour tenir conseil. Je téléphonai à Maxwell, et lui dis quand je l'obtins au bout du fil :

— Il n'y a pas de doute. C'est bien Helen.

— Doux Jésus ! Et qu'est-ce qu'on va foutre à présent ?

— Je vais envoyer un câble à Chalmers. Je lui laisserai trois heures pour se remettre, et puis je l'appellerai au téléphone.

Je pouvais entendre Maxwell souffler à l'autre bout du fil comme un vieil asthmatique. Au bout d'un long moment, il répondit :

— Je crois que c'est tout ce que t'as à faire. Bon. Si tu penses que, de mon côté, je puisse faire quelque chose...

— Occupe-toi du boulot. C'est pas parce que la petite Chalmers a dégringolé d'une falaise que tout doit se mettre en panne.

— Je m'en occuperai si tu t'occupes de Chalmers. C'est pas la peine que je vienne mettre mon grain de sel là-dedans, Ed. C'est ton boulot. Il t'a à la bonne. Il te trouve dégourdi. Moi, je ne lui plais pas beaucoup. Je m'occupe du boulot ici et je te laisse Chalmers.

— O. K. Passe-moi Miss Valetti, s'il te plaît.

— D'ac. Une seconde.

Son soulagement avait quelque chose de comique. Un peu plus tard, la voix fraîche de Gina me parvint :

— Ainsi, elle est morte, Ed ?

— Oui. Elle est morte. Vous avez votre bloc ? Je veux expédier un câble à Chalmers.

— Allez-y.

C'est une chose que j'ai toujours admirée chez Gina. Quelle que soit l'urgence ou l'importance d'un événement, elle ne s'énerve jamais. Je lui dictai donc un câble pour Chalmers. Je lui disais que sa fille avait été victime d'un accident, que j'étais désolé, mais qu'elle était morte. Je le prévenais que je l'appellerais chez lui au téléphone à seize heures, heure européenne, pour lui donner tous les détails. Ça me laissait trois heures pour les obtenir et découvrir ce que la police avait appris. Cela me laissait le temps aussi de mettre au point ma petite version de l'affaire, si jamais j'étais obligé d'en donner une. Gina me promit d'envoyer le câble immédiatement.

— C'est cela. Il y a des chances pour que Chalmers m'appelle avant que je lui téléphone. S'il le fait, vous ne savez absolument rien... compris ? Ne vous mêlez pas de ça, Gina. Vous ne savez rien de rien. Dites-lui que je lui téléphonerai à quatre heures précises.

— Très bien, Ed.

Cela me faisait du bien d'entendre sa voix calme et posée. Je remplaçai l'écouteur sur le support et reculai ma chaise. Au même

instant, Carlotti entra.

— Je vais jeter un coup d'œil à l'endroit où elle est morte, dit-il.  
Vous voulez venir ?

Je me levai.

— Bien sûr. Je viens.

Je sortis avec lui du bureau et vis que Grandi attendait dans le couloir. Je n'avais peut-être pas la conscience tranquille, mais j'eus l'impression désagréable que le regard qu'il me jeta était lourd de soupçons.

## CHAPITRE IV

La vedette de la police doubla la pointe de la falaise escarpée. J'étais assis à l'avant du bateau, près de Carlotti. Il était en train de fumer, des lunettes de soleil sur le nez. Ça me paraissait bizarre de voir un policier en lunettes noires. Il me semblait qu'il aurait dû être au-dessus de ces frivolités.

Grandi se tenait au milieu de l'embarcation, avec trois policiers en uniforme. Il ne portait pas de lunettes noires : quoi qu'il fasse, il avait toujours l'air correct et officiel.

Dès que le bateau eut doublé le petit cap, je reconnus la crique et les gros rochers sur lesquels Helen s'était écrasée. Carlotti leva les yeux pour contempler le haut de la falaise et fit une petite grimace. Je voyais qu'il songeait à l'impression que ça devait faire, de tomber d'une telle hauteur. En levant le nez, j'eus la même pensée. A voir, si haut dans le ciel, le rebord de la falaise, je me sentais tout petit, comme un pygmée.

Le bateau pénétra en pétaradant dans la crique. Dès qu'il eut stoppé le long des rochers, tout le monde descendit en hâte. Grandi déclara à Carlotti :

— Nous n'avons touché à rien. Je tenais à ce que vous veniez voir d'abord. Nous n'avons fait qu'enlever le cadavre.

Carlotti et lui entreprirent alors des recherches systématiques. Je m'assis un peu à l'écart sur les rochers, avec deux des agents de police, pour les regarder. Le troisième agent resta dans le bateau.

Grandi ne fut pas long à découvrir l'étui à caméra que j'avais jeté du haut de la falaise. Il était coincé entre deux gros galets, à demi submergé. Grandi le ramassa. Carlotti et lui se mirent alors à l'examiner, comme deux savants le feraient d'un objet tombé de la planète Mars.

Je remarquai avec quelles précautions Carlotti maniait l'étui, et je me félicitai d'avoir si bien essuyé mes empreintes. Enfin, il se tourna vers moi.

— Ceci doit lui appartenir. Est-ce qu'elle s'intéressait à la photographie ?

Je faillis dire oui, mais je me retins à temps.

— Je n'en sais rien. La plupart des touristes américains qui visitent l'Italie amènent un appareil.

Carlotti approuva de la tête et tendit l'étui à l'un des agents qui le rangea soigneusement dans un sac de matière plastique.

Ils continuèrent leurs recherches. Au bout de dix minutes, alors qu'ils avaient grimpé assez loin d'où j'étais assis, je vis qu'ils avaient fait une autre découverte. Grandi se pencha et ramassa quelque chose, entre le pied de la falaise et un gros rocher. Les deux hommes se rapprochèrent l'un de l'autre, en me tournant le dos pour examiner l'objet en question.

J'attendis, tout en fumant, le cœur battant et la gorge sèche.

Enfin, au bout d'une éternité, me sembla-t-il, Carlotti se dirigea vers l'endroit où je me tenais. Je me remis debout, descendis de mon rocher et allai à sa rencontre. Je vis qu'il tenait ce qui restait de la caméra Paillard Bolex d'Helen. L'appareil avait heurté une pierre en tombant de la falaise. L'objectif télescopique avait sauté et la caméra portait une entaille sur le côté. Carlotti me montra l'appareil en déclarant :

— Ceci explique peut-être comment l'accident est arrivé. Elle devait être en train de prendre un film, et tenait l'appareil comme ceci. (Il éleva la caméra, l'œil braqué dans le viseur.) Si elle se tenait au bord de la falaise, là-haut, avec ce truc qui lui bouchait la vue, elle a pu aisément faire un faux pas.

Je lui pris la caméra des mains et consultai le petit voyant indiquant la longueur de la pellicule déjà impressionnée. Il annonçait quatre mètres.

— Il y a un film dedans, articulai-je. D'après ce que je vois, l'eau n'a pas pénétré à l'intérieur. Faites développer ce film, et vous saurez si elle était en train de prendre des vues du haut de la falaise.

Cette suggestion parut lui plaire.

Pendant tout le trajet, tant en voiture que sur le bateau, il n'avait cessé, j'en étais convaincu, de se faire de la bile à cause des ennuis que Chalmers pourrait lui occasionner. Il me reprit la caméra et dit :

— Si elle ne s'était pas fait passer pour M<sup>me</sup> Douglas Sherrard, cette affaire serait tout à fait simple. Nous allons aller voir la villa maintenant. Je voudrais parler à la femme de ménage.

Laissant à deux des agents le soin de rechercher d'autres indices, nous sommes donc retournés au port de Sorrente. Les deux policiers avaient l'air bien embêtés d'être abandonnés sur les rochers. Je les comprenais. Il faisait abominablement chaud, et il n'y avait rien pour s'abriter du soleil.

En arrivant au port, nous avons pris une voiture de la police pour

monter jusqu'à la villa. Le trajet de la crique au port, et la route en voiture dura une heure et demie. Laissant la voiture de police à la grille, nous avons suivi la grande allée à pied. La Lincoln décapotable était toujours sur le terre-plein devant la maison. Carlotti me demanda :

— Cette voiture lui appartenait ?

Je lui répondis que je n'en savais rien. Grandi m'interrompit d'un air agacé pour déclarer qu'il avait déjà vérifié les numéros minéralogiques. Helen avait acheté l'auto dix semaines auparavant, peu de temps après son arrivée à Rome.

Je me demandais d'où elle tenait l'argent. La question m'intriguait. « Peut-être, me dis-je, a-t-elle câblé à son père, et lui a-t-il envoyé des fonds. » Mais étant donné ce qu'il m'avait dit au sujet de l'argent de poche d'Helen, il me semblait peu probable que l'argent vienne de lui.

Nous sommes entrés dans le salon à la queue leu leu. Carlotti me demanda poliment si je voulais bien m'asseoir là, pendant qu'ils visiteraient la villa. Je pris donc un siège et j'attendis.

Ils passèrent quelque temps dans la chambre. Au bout d'un moment, Carlotti en ressortit avec un petit coffret de cuir, du genre que les touristes achètent à Florence pour ramener à leurs amis en guise de souvenir. Il le posa sur la table et me dit :

— Vous feriez bien de prendre soin de ceci. Il faudra le donner au signor Chalmers. Vous pourriez peut-être me signer un reçu ?

Il souleva le couvercle. Le coffret contenait divers bijoux : deux bagues, l'une avec un gros saphir, l'autre avec trois diamants, un collier de diamants, genre collier de chien, et une paire de boucles d'oreilles en brillants. Je ne connais pas grand-chose en joaillerie, mais je pouvais me rendre compte que tout cela avait de la valeur. D'une voix un peu chagrine, comme si les bijoux lui faisaient envie, Carlotti remarqua :

— Ils sont très beaux. C'est une chance que personne ne soit entré ici pendant que la maison était vide.

Je me souvins alors de l'inconnu aux larges épaules.

— Où les avez-vous trouvés ?

— Sur la coiffeuse, à la portée de n'importe qui...

— C'est du vrai ? Ce ne sont pas des copies, je veux dire ?

— J'en sûr que ce n'est pas du toc ! (Il fronça les sourcils.) A vue de nez, je dirais qu'il y en a bien pour trois millions de lires.

Pendant qu'il griffonnait le reçu qu'il voulait me faire signer, j'examinai la boîte et son contenu. Sur la coiffeuse, à la portée de n'importe qui ! Un petit frisson d'inquiétude me parcourut l'échine. Il semblait donc que mon inconnu n'était pas un vulgaire cambrioleur.

Alors, qui était-ce ? La sonnerie du téléphone me fit sursauter. Carlotti décrocha.

— Si... Si... Si...

Il écouta encore un long moment, grogna et raccrocha. Grandi entra dans la pièce et lui adressa un regard interrogateur. Carlotti prit le temps d'allumer une cigarette avant de déclarer :

— Ils viennent d'avoir le rapport de l'autopsie.

Je voyais que quelque chose l'avait troublé. De nouveau, il arborait son air embarrassé. Pour meubler le long silence qui suivit, j'avancai :

— En tout cas, nous savons comment elle est morte.

— Oui. Il n'y a aucun doute là-dessus.

Il s'écarta du téléphone. Son embarras était si évident que j'aurais presque pu le palper.

— Y a-t-il autre chose ?

Je m'aperçus que j'avais pris un ton plus acerbe. Je vis Grandi se retourner pour m'observer. Carlotti fit une grimace et répondit :

— Oui. Il y a autre chose. Elle était enceinte.

Il était bien trois heures et demie quand Carlotti eut achevé d'examiner la villa et d'interroger la femme de ménage.

Je ne pus la voir. J'entendais le murmure assourdi de leurs voix, pendant qu'ils parlaient dans la cuisine. Je restai dans le salon à fumer cigarette sur cigarette, l'esprit affolé et tournant comme un écureuil en cage.

Ainsi, Helen était enceinte !

Si jamais on découvrait qui était Douglas Sherrard ce serait pour moi le coup de grâce ! Je savais bien que je n'avais rien à voir avec sa mort, ni avec sa grossesse, mais si jamais on découvrait le pot aux roses, personne ne me croirait.

Quel imbécile j'avais été d'aller m'acoquiner avec cette fille ! Qui avait été son amant ? Je repensai au mystérieux malabar que j'avais vu la veille au soir se promener dans la villa. Était-ce lui ? Bien possible. Il était évident à présent que ce n'était pas un voleur. Aucun cambrioleur n'aurait laissé derrière lui trois millions de lires de bijoux traîner sur une coiffeuse.

Je continuai à tourner et retourner cette affaire dans ma tête, les yeux fixés sur la pendule de la cheminée, sachant que dans une demi-heure, il me faudrait donner à Chalmers des détails sur la mort de sa fille.

Plus j'y pensais et plus j'avais la certitude que la moindre gaffe serait pour moi la fin des haricots.



Carlotti revint dans le salon au moment où les aiguilles de la pendule marquaient trois heures quarante-quatre. D'un air sombre, il annonça :

— Il y a encore des complications.

— Je sais. Vous l'avez déjà dit.

— Croyez-vous qu'elle était femme à se suicider ?

La question me prit au dépourvu.

— Je ne sais pas. Je vous dis que je la connaissais à peine. (Je me crus obligé de mettre les points sur les « i ».) Chalmers, ajoutai-je, m'avait demandé d'aller la chercher à l'aéroport et de la conduire à son hôtel. Il y a de cela quatorze semaines. Depuis, je l'ai à peine vue. Je ne sais absolument rien sur elle.

— Grandi croit que son amant l'avait peut-être abandonnée, dit Carlotti. (Je crois qu'il n'avait guère prêté attention à ce que je lui avais dit.) Il pense qu'elle s'est jetée du haut de la falaise dans un accès de désespoir.

— Les Américaines ne font pas de trucs comme ça. Elles sont bien trop prosaïques. Il faudra prendre des tas de précautions pour soumettre pareille hypothèse au signor Chalmers. Il risque de prendre ça mal.

— Je ne la soumets pas au signor Chalmers, je vous en parle, à vous, riposta Carlotti avec douceur.

Grandi apparut à ce moment-là dans le salon et s'assit. Il me dévisageait d'un air froid et agressif. Je ne sais trop pourquoi, je n'avais pas l'heur de lui plaire. Sans quitter Carlotti des yeux, je répondis :

— Exposez-moi toutes les hypothèses que vous voudrez. Ça ne peut vous faire ni chaud ni froid. Mais attention à ce que vous direz au signor Chalmers !

— Oui. Je le comprends. Je compte sur votre aide. Tout porte à croire que Miss Chalmers avait une aventure en train. La femme de ménage me dit que la jeune femme est arrivée ici il y a deux jours. Elle était seule. Elle a dit à la servante qu'elle attendait son mari pour le lendemain, c'est-à-dire hier. Cette femme assure qu'il n'y a pas de doute et qu'elle l'attendait bien. Helen Chalmers était très gaie. (Il s'interrompit pour m'observer.) Je vous répète ce que cette femme m'a dit. En général, on peut se fier aux femmes pour des affaires de ce genre.

— Continuez. Je ne discute pas.

— Cet homme devait arriver à Sorrente, venant de Naples, à trois heures et demie. La signorina a dit à la femme de ménage qu'elle irait l'attendre à la gare, et lui donna l'ordre de revenir à neuf heures du

soir pour ranger et nettoyer la vaisselle du dîner. La femme de ménage a quitté la villa à onze heures du matin. Entre cette heure-là et l'heure à laquelle la signorina devait aller à la gare, il s'est passé quelque chose qui l'a soit empêchée de s'y rendre, soit fait changer d'idée.

— Quel genre de chose par exemple ?

Il haussa les épaules.

— Elle peut avoir reçu un message. Il n'y a pas trace de coup de téléphone, mais enfin, je ne sais pas. Elle peut très bien avoir appris, d'une façon ou d'une autre, que son amant ne venait pas.

— Supposition purement gratuite. Surtout ne vous amusez pas à faire ça avec Chalmers.

— A ce moment, nous en saurons peut-être davantage. J'essaie diverses hypothèses. (Il allait et venait, l'air agité. Je voyais qu'il était perplexe et que la situation l'embarrassait fort.) Je cherche, pour voir si l'hypothèse de Grandi pourrait marcher, si elle ne se serait pas tuée dans une crise de dépression.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Elle est morte. Est-ce qu'on ne peut pas déclarer que c'est un accident ? Est-ce la peine d'aller crier sur les toits qu'elle était enceinte ?

— Le juge d'instruction doit avoir le rapport d'autopsie. Il n'y a pas moyen de passer ça sous silence.

Grandi s'écria avec impatience :

— Eh bien ! moi, j'ai à faire. Il faut que je trouve ce diable de Sherrard !

Il me sembla que quelqu'un m'avait caressé la nuque avec un glaçon. J'essayai de prendre un ton détaché pour dire :

— Je vais téléphoner au signor Chalmers. Il voudra savoir ce qui se passe. Que dois-je lui dire ?

Les deux hommes se regardèrent et Carlotti déclara :

— Il serait bon de lui en dire le moins possible, étant donné que l'enquête n'en est encore qu'à ses débuts. Je crois qu'il ne serait pas prudent de parler de ce Sherrard. Est-ce que vous ne pourriez pas lui expliquer qu'elle est tombée du haut d'une falaise en prenant des vues avec sa caméra, qu'il va y avoir une enquête approfondie et que jusque...

Le téléphone lui coupa la parole. Grandi décrocha, écouta un moment et me regarda :

— C'est pour vous.

Je lui pris l'écouteur des mains.

— Allô ?

— M. Chalmers a téléphoné il y a dix minutes, annonça Gina. Il dit

qu'il prend l'avion immédiatement et que vous devez aller l'attendre à l'aéroport de Naples demain à dix-huit heures.

Je poussai un soupir interminable. Je ne m'attendais pas à celle-là.

— Comment était-il au téléphone ?

— Très sec et cassant. Rien de plus.

— A-t-il demandé des explications ?

— Non. Il a simplement dit l'heure à laquelle il arrivait et a demandé que vous alliez l'attendre.

— C'est bon. J'y serai.

— Puis-je faire quoi que ce soit ?

— Non. Rentrez chez vous, Gina. Je n'aurai plus besoin de vous maintenant.

— Enfin, si vous avez besoin de moi, je serai chez moi toute la soirée.

— Très bien, mais je ne vous embêterai pas. Au revoir.

Je raccrochai. Carlotti m'observait, le sourcil froncé. Je lui expliquai :

— Chalmers arrive demain à dix-huit heures à l'aéroport de Naples. D'ici là, vous feriez bien de recueillir quelques éléments. Pas question de lui en dire le moins possible. Il faudra tout lui raconter, et en détail.

Carlotti se leva en faisant une grimace.

— Nous devrions être capables de trouver ce Sherrard avant demain soir. (Puis il s'adressa à Grandi.) Laissez votre homme ici. Il attendra qu'on vienne le relever. Vous pouvez nous conduire à Sorrente maintenant. Signor Dawson, n'oubliez pas les bijoux.

Je ramassai le coffret et le glissai dans ma poche.

Tandis que nous regagnions la voiture de police en descendant la grande allée, Carlotti dit à Grandi :

— Je vous laisse à Sorrente. Voyez si vous ne trouvez personne qui connaîtrait Sherrard. Tâchez de savoir si on l'a vu à Sorrente. Prenez note de tous les Américains qui sont arrivés hier. Surtout un Américain voyageant seul.

Malgré la chaleur, je m'aperçus que la sueur qui me coulait sur le visage était glacée.

J'arrivai à l'aéroport de Naples quelques minutes avant six heures. J'appris que l'avion de New York était à l'heure, et allait se poser d'une minute à l'autre.

Je me dirigeai vers la barrière, allumai une cigarette et attendis. Il

y avait quatre autres personnes. Deux femmes d'un certain âge, un Français grassouillet, et une blonde platinée avec un tour de poitrine qu'on ne voit que dans les dessins d'Esquire. Elle portait un tailleur de shantung blanc et un petit chapeau noir orné d'un cabochon de brillants qui avait dû coûter un sacré paquet. Pendant que je la détaillais, elle se retourna. Nos regards se croisèrent.

— Excusez-moi, dit-elle. Ne seriez-vous pas M. Dawson ?

— Mais oui, dis-je, étonné, en ôtant mon chapeau.

— Je suis M<sup>me</sup> Sherwin Chalmers.

Je la regardai bouche bée.

— Vraiment ? M. Chalmers n'est pas déjà arrivé, n'est-ce pas ?

— Oh ! non. Je viens de passer une semaine à faire des emplettes à Paris.

Ses yeux, d'un violet sombre, scrutaient mon visage. Elle avait la beauté un peu ingrate des danseuses de music-hall à New York. Elle ne devait pas avoir plus de vingt-trois ou vingt-quatre ans, mais son air mondain la vieillissait. Elle poursuivit :

— Mon mari m'a câblé de venir le chercher. Quelle affreuse nouvelle !

— Oui.

Je tortillais mon chapeau.

— C'est une chose horrible, dit-elle... Elle était si jeune !

— Sale histoire.

Elle avait une façon de me regarder qui me mettait mal à l'aise.

— Vous la connaissiez bien, monsieur Dawson ?

— A peine.

— Je ne peux pas arriver à comprendre comment elle a pu faire cette chute.

— La police pense qu'elle prenait des photos et qu'elle ne voyait pas où elle allait.

Le ronflement d'un avion qui s'approchait coupa court à cette conversation. J'annonçai :

— Je crois que voici l'avion.

Côte à côte nous avons regardé l'avion se poser. Au bout de quelques minutes, les passagers commencèrent à descendre. Chalmers était le premier. Il franchit rapidement la barrière. Je me reculai et laissai sa femme l'accueillir. Ils restèrent ensemble quelques minutes, puis il s'approcha de moi et me serra la main. Il me regarda fixement et déclara qu'il voulait se rendre à l'hôtel le plus vite possible ; il ne voulait pas encore parler d'Helen et me demandait de prendre rendez-vous pour lui avec la police, à son hôtel, à sept heures.

Sa femme et lui s'installèrent sur le siège arrière de la Rolls que j'avais louée à leur intention et, comme ils ne me firent pas signe de monter près d'eux, je m'assis devant avec le chauffeur.

A l'hôtel, Chalmers me congédia avec un sec : « A bientôt, Dawson ! » et l'ascenseur les enleva au quatrième étage, me laissant légèrement estomaqué.

J'avais vu des photos de Chalmers ; mais en chair et en os il était plus grand que nature. Il avait beau être gros, court et rond comme un tonneau, il émanait de sa personne un je ne sais quoi qui tendait à rapetisser tous ceux qui se trouvaient près de lui. Il me rappelait, pour tout dire, Mussolini à l'apogée de sa gloire. Il avait la même mâchoire impitoyable et prognathe, le même teint sombre et les mêmes yeux perçants. Il ne me semblait pas possible qu'il puisse être le père d'une fille comme Helen, dont la beauté fine et délicate avait eu pour moi un attrait si fâcheux.

Lorsque, à sept heures, Carlotti, Grandi et moi avons pénétré dans le luxueux salon que l'hôtel Vesuvius avait mis à sa disposition, Chalmers avait eu le temps de se changer, de prendre une douche et de se raser. Il était assis au bout d'une longue table, au milieu de la pièce, un cigare entre les dents. Son dur visage arborait un air sombre et farouche.

Sa femme, June, était assise près de la fenêtre. Elle avait une robe de soie bleu ciel qui la moulait comme une seconde peau. Elle croisait ses longues jambes parfaites et découvrait ainsi de ravissants genoux qui attirèrent le regard de Grandi. Le visage habituellement chagrin et maussade du policier prit une expression plus animée.

Je le présentai, ainsi que Carlotti et tout le monde s'installa.

Chalmers considéra Carlotti pendant un bon moment. Puis il aboya :

— O. K. Allons-y. Dites-moi ce que vous savez.

Sans se démonter, le policier déclara :

— Il y a dix jours, votre fille a quitté Rome pour Naples en avion. A Naples, elle a pris le train de Sorrente et s'est rendue chez un agent immobilier. Elle se présenta à cet agent sous le nom de M<sup>me</sup> Douglas Sherrard, femme d'un homme d'affaires américain en vacances à Rome.

Je jetai un rapide coup d'œil à Chalmers. Il restait impassible, le cigare flamboyant, les mains négligemment posées sur la table. Puis mon regard se porta sur sa femme à la chevelure blond platiné. Elle regardait par la fenêtre et ne donnait pas l'impression de suivre la conversation. Dans un anglais correct et précis, Carlotti poursuivait calmement :

— Elle désirait louer une villa pour un mois. Elle insistait pour avoir une maison isolée. Le prix n'avait pas d'importance. Il se trouvait que l'agent avait ce qu'il fallait. Il fit visiter la villa à la signorina, et elle convint de la louer. Elle désirait aussi trouver une femme pour s'occuper du ménage pendant son séjour. L'agent s'arrangea avec une paysanne du village voisin. Cette femme, Maria Candello, me dit qu'elle s'est rendue à la villa le 28 août, et qu'elle y a trouvé la signorina qui était arrivée quelques heures plus tôt, dans sa décapotable Lincoln.

— La voiture était immatriculée à son nom ? demanda Chalmers.

— Oui.

Chalmers fit tomber la cendre de son cigare, hocha la tête et dit :

— Continuez.

— La signorina a prévenu Maria que son mari allait arriver le lendemain. D'après la femme de ménage, elle n'a pas douté une seconde que la signorina était très amoureuse de cet homme qu'elle appelait Douglas Sherrard.

Pour la première fois, Chalmers laissa percer ses sentiments. Il courba ses puissantes épaules et ses mains couvertes de taches de rousseur se crispèrent. Carlotti continua :

— Dans la matinée du 29, Maria arriva à la villa à neuf heures moins le quart. Elle fit la vaisselle du petit déjeuner et le ménage. La signorina lui dit qu'elle irait à Sorrente pour attendre le train de Naples de trois heures trente. Elle précisa que son mari devait arriver de Rome par ce train-là. Vers onze heures, Maria est partie. A ce moment-là, la signorina était en train d'arranger des fleurs dans un vase du salon. Autant que je sache, c'est la dernière fois qu'elle a été vue encore en vie.

June Chalmers changea ses jambes de position et les croisa de nouveau. Elle tourna sa jolie tête pour me regarder en face. Ses yeux violets, un peu blasés, me détaillèrent pensivement. Regard déconcertant, qui me fit aussitôt détourner les yeux. Carlotti reprenait :

— Nous en sommes réduits aux hypothèses pour savoir ce qui s'est passé entre onze heures et huit heures et quart du soir. Nous ne le saurons sans doute jamais.

Chalmers ferma presque les yeux et se pencha vers son interlocuteur.

— Pourquoi huit heures et quart ?

— C'est l'heure à laquelle elle est morte. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir de doute. Sa montre s'est brisée dans sa chute. Elle marquait exactement huit heures quinze.

Je me redressai et tendis l'oreille. C'était du nouveau pour moi. Cela voulait dire que je me trouvais dans la maison, en train de chercher Helen, lorsqu'elle était tombée. Personne, y compris un juge et un jury, ne voudrait croire que je n'avais pas trempé dans son assassinat, si jamais on apprenait que j'avais été là-haut à ce moment-là.

— Je voudrais pouvoir vous assurer, reprit Carlotti, que la mort de votre fille est le résultat d'un accident malheureux, mais pour le moment je ne puis me le permettre. J'avoue qu'à première vue, cela paraîtrait la meilleure solution. Il est certain qu'elle a emporté sa caméra au sommet de la falaise. Avec un appareil de cette espèce, il est fort possible de s'avancer par inadvertance un peu trop près du bord, et de faire une chute.

Chalmers ôta le cigare de ses lèvres et le posa dans un cendrier. Il regardait fixement Carlotti. D'une voix tranchante à couper du pain rassis, il demanda :

— Est-ce que vous voudriez me faire accroire que ce n'était pas un accident ?

June Chalmers cessa de me dévisager et pencha la tête de côté. Pour la première fois, elle avait l'air de s'intéresser à ce qui se passait. Carlotti poursuivit, sans se laisser démonter et sans baisser les yeux devant le regard perçant de Chalmers :

— C'est l'affaire du juge d'instruction. Il y a des complications. Beaucoup de détails demeurent inexpliqués. Il semble qu'on puisse expliquer de deux façons la mort de votre fille. Elle a pu soit tomber de la falaise accidentellement, en se servant de sa caméra, soit se précipiter volontairement dans le vide pour mettre fin à ses jours.

Chalmers courba encore les épaules et sa figure se congestionna.

— Qu'est-ce qui vous ferait supposer une chose pareille ?

Il avait l'air d'insinuer que Carlotti ferait rudement bien d'avoir une bonne raison. Carlotti lui assena la réponse sans mâcher ses mots :

— Votre fille était enceinte de huit semaines.

Il y eut un lourd silence interminable. Je n'osais pas regarder Chalmers. Je baissai les yeux sur mes mains moites, crispées contre mes genoux. June rompit le silence en disant :

— Oh ! Sherwin, je ne veux pas croire ça...

Je lançai un regard furtif à Chalmers. Sa figure était effrayante. Il avait l'air d'un mauvais comédien jouant le rôle du gangster traqué. D'une voix qui tremblait de rage, il jeta à June :

— Ferme ça !

Puis dès qu'elle eut recommencé à regarder par la fenêtre, il s'adressa à Carlotti :

— C'est ce qu'a dit le médecin légiste ?

— J'ai une copie du rapport d'autopsie. Vous pouvez en prendre connaissance si vous le désirez.

— Enceinte ? Helen ?

Il repoussa sa chaise et se leva. Il avait toujours son air effrayant, dur et impitoyable mais, je ne sais pourquoi, je ne me sentais plus si petit à côté de lui. Il avait perdu un peu de son prestige de grand personnage.

Il fit lentement le tour du salon pendant que Carlotti et Grandi tenaient, comme moi, les yeux obstinément fixés sur leurs pieds, et que June contemplait le paysage par la fenêtre. Enfin, il déclara brusquement :

— Elle ne se serait pas suicidée. Elle avait trop de caractère.

C'étaient des mots creux, des mots qui détonnaient sur les lèvres de Chalmers. Je me surpris à me demander quelle occasion il avait pu avoir de connaître le caractère d'Helen. Personne n'éleva la voix. Il continua sa promenade autour du salon, les mains dans les poches, le visage fermé et sombre. Au bout de quelques longues et pénibles minutes, il s'arrêta net et posa l'éternelle question :

— Et l'homme ? Qui ce serait ?

— Nous ne savons pas, répondit Carlotti. Votre fille peut avoir volontairement induit en erreur l'agent de location et la femme de ménage en prétendant que c'est un Américain. Il n'y a pas d'Américain de ce nom en Italie.

Chalmers revint s'asseoir.

— Il a sans doute pris un faux nom.

— C'est possible. Mais nous avons fait une enquête à Sorrente. Dans le train de Naples de trois heures trente, il y avait bien un Américain, voyageant seul.

Je sentis mon cœur se contracter ; sensation horrible. J'avais du mal à respirer.

— Il a laissé une valise à la gare. Malheureusement, les divers signalements que nous avons recueillis ne concordent pas. Personne n'a fait spécialement attention à lui. Un automobiliste l'a vu gravir à pied la route de Sorrente à Amalfi. Tout ce que nous avons pu savoir de certain, c'est qu'il portait un costume gris clair. L'employé de la gare affirme qu'il était grand. L'automobiliste l'a trouvé de taille moyenne. Un gamin d'un village voisin prétend qu'il était petit et trapu. Il n'y a pas de signalement précis. Dans la soirée, vers dix heures, il a repris sa valise et frété un taxi pour Naples. Il était très pressé. Il a offert un pourboire de cinq mille lires au chauffeur s'il arrivait à la gare à temps pour attraper le train de Rome de onze



heures quinze.

Penché vers son interlocuteur, Chalmers l'écoutait avec une attention soutenue, en le dévorant des yeux. Il avait l'air d'une bête sauvage prête à bondir.

— C'est par la route d'Amalfi qu'on va à la villa ?

— Oui. Il y a un embranchement.

— Ma fille est morte à huit heures et quart.

— Oui.

— Et ce gars a pris un taxi en vitesse vers dix heures ?

— Oui.

— Combien de temps faudrait-il pour aller de la villa à Sorrente ?

— Une demi-heure en auto, mais à pied plus d'une heure et demie.

Chalmers réfléchit un moment. Moi, j'étais assis là, dans mes petits souliers, haletant et la bouche entrouverte. Je m'attendais à le voir exploser à la suite d'une découverte effroyable résultant de toutes ces questions, mais il se tut. Il se ramassa un peu sur lui-même et dit enfin :

— Elle ne pouvait pas se suicider. Je le sais. Vous pouvez laisser tomber cette hypothèse. La chose est évidente : elle est tombée de la falaise en se servant de sa caméra.

Carlotti ne répondit pas. Grandi s'agita nerveusement et contempla longuement ses ongles. Chalmers poursuivit d'une voix dure :

— Je veux que ce soit la thèse de l'accident qui soit retenue.

— Mon travail consiste à fournir les faits exacts au juge d'instruction, signor Chalmers, observa Carlotti sans s'émouvoir. Le sien, c'est de se prononcer, de formuler une conclusion.

Chalmers le dévisagea.

— Oui. Qui est juge d'instruction ?

— Signor Giuseppe Maletti.

— Ici ? A Naples ?

— Oui.

Chalmers approuva de la tête.

— Où est le cadavre de ma fille ?

— A la morgue de Sorrente.

— Je veux la voir.

— Bien entendu. Il n'y aura aucune difficulté. Si vous voulez me dire quand, je vous y conduirai.

— C'est inutile. Je n'aime pas qu'on me suive partout. Dawson me conduira.

— A votre aise, signor.

— Arrangez-vous simplement avec qui de droit pour que je puisse la voir. (Chalmers prit un autre cigare et se mit à arracher la bague. Pour la première fois, depuis que j'étais entré dans la pièce, il me regarda.) La presse italienne s'occupe de l'affaire ?

— Pas encore. Nous avons réussi à faire le black-out en attendant votre arrivée.

Il me considéra et approuva du chef.

— Vous avez bien fait. (Puis il se tourna vers Carlotti.) Merci, lieutenant, fit-il, pour vos renseignements. Si je désire en savoir davantage avant l'enquête, je vous ferai signe.

Carlotti et Grandi se levèrent.

— A votre service, signor.

Après leur départ, Chalmers resta assis un moment, les yeux fixés sur ses mains, puis il dit posément, mais d'un ton féroce :

— Fumiers de Macaronis !

Je me dis que le moment était venu de me débarrasser du coffret à bijoux que Carlotti m'avait confié. Je posai la boîte sur la table devant Chalmers en disant :

— Ceci appartenait à votre fille. On a trouvé ça à la villa.

Il fronça le sourcil, avança la main, ouvrit le coffret et regarda le contenu. Renversant la boîte, il fit dégringoler les bijoux sur la table. June se leva et s'approcha pour regarder par-dessus son épaule. Elle remarqua :

— Tu ne lui as pas donné tout ça, n'est-ce pas, Sherwin ?

— Bien sûr que non ! fit-il en posant son gros doigt sur le collier de diamants. Je n'irais pas donner un truc comme ça à une gosse !

June allongea le bras par-dessus l'épaule de son mari pour saisir le collier, mais il la repoussa brutalement et me fit sursauter en criant :

— Laisse ça tranquille ! Va t'asseoir !

Haussant légèrement les épaules, elle retourna à sa place près de la fenêtre et s'assit. Chalmers remit les bijoux dans le coffret et le referma.

Il resta pensif un moment, puis m'ordonna :

— Appelez-moi ce Giuseppe Machin au téléphone. Vous savez, le gars qui doit instruire l'affaire.

Je trouvai le numéro de Maletti dans l'annuaire et demandai la communication. En attendant de l'avoir au bout du fil, Chalmers poursuivit :

— Prévenez la presse. Aucun détail. Dites-leur que pendant ses vacances ici, Helen est tombée d'une falaise et s'est tuée.

— Bien.

— Soyez là demain matin à neuf heures avec une voiture. Je veux aller à la morgue.

Une voix me répondit au bout du fil que c'était le bureau du juge d'instruction. Je demandai Maletti. Quand il vint à l'appareil, je dis à Chalmers :

— Voici le juge d'instruction.

Il me prit l'écouteur des mains en me disant :

— Ça va, Dawson, magnez-vous. Et attention, pas de détails !

En quittant la pièce, je l'entendis qui disait :

— Sherwin Chalmers à l'appareil...

Je ne sais comment il s'arrangeait, mais sur ses lèvres ce nom avait l'air d'être le plus fameux et le plus formidable du monde entier.

## CHAPITRE V

Le lendemain matin, je conduisis Chalmers à la morgue de Sorrente – où je le laissai aller seul se recueillir devant les restes de sa fille – puis à la villa qu'avait louée Helen. Tandis qu'il visitait les lieux, je restai assis dans le salon à fumer cigarette sur cigarette. J'avais la chair de poule à la pensée que Carlotti avait réussi à retrouver des traces de mon passage, entre Sorrente et la villa. Il savait que je portais ce jour-là un complet gris. Il connaissait l'heure du décès d'Helen et n'ignorait pas que le mystérieux inconnu en gris s'était trouvé à la villa juste à ce moment-là.

Au bout d'un bon quart d'heure, il reparut enfin dans le salon et se mit à contempler le paysage par la fenêtre. Je l'observais, en me demandant ce qui pouvait bien se passer dans sa tête. Il resta ainsi quelques minutes, puis il se retourna et vint s'asseoir dans un fauteuil à côté de moi. Il m'examina de ses yeux couleur de pluie et articula :

— Vous n'avez sans doute pas beaucoup vu Helen pendant son séjour à Rome ?

La question était si inattendue que je sentis tous mes muscles se recroqueviller.

— Non. Je lui ai téléphoné deux fois, mais elle ne paraissait pas avoir grande envie de me voir. J'imagine qu'elle me considérait comme un quelconque employé de son père.

Chalmers acquiesça :

— Vous ne savez pas quels pouvaient être ses amis ?

— Hélas ! non.

— On dirait qu'elle n'a pas fréquenté un bien joli monde.

Je ne pipai pas. Les yeux fixés sur ses mains constellées de taches de rousseur, il poursuivit :

— Ce doit être ce Sherrard qui lui a donné les bijoux et la voiture. J'ai eu sans doute tort de la laisser tellement à court d'argent. J'aurais dû lui donner davantage d'argent de poche, et la faire chaperonner par une dame de compagnie. Quand un salaud bien balancé s'amène, avec du fric plein les poches et des cadeaux de luxe à gogo, il n'y a pas de fille convenable qui tienne, c'est trop tentant. Je connais assez la nature humaine pour le savoir. Je n'aurais jamais dû l'exposer à de

pareilles tentations. (Il tira un cigare de sa poche et se mit à déchirer l'enveloppe de cellophane.) C'était une fille parfaitement convenable, Dawson. Elle faisait des études. Une fille sérieuse. Elle voulait étudier l'architecture. C'est pourquoi je l'avais laissée venir en Italie. Rome, c'est la Mecque de tous les architectes.

Je pris un mouchoir et m'épongeai le front. Je ne répondis pas. Il continua :

— J'ai une assez haute opinion de vous. Sinon, je ne vous confierais pas la rubrique de politique étrangère. Je me suis arrangé avec le juge d'instruction. Il va conclure à une mort accidentelle. On ne parlera pas de cette histoire de grossesse. J'en ai touché un mot au chef de la police. Il est d'accord pour étouffer l'affaire. La presse la bouclera. Je me suis arrangé de ce côté-là aussi. Ainsi, nous avons les coudées franches. Je vais vous laisser carte blanche. Je dois être de retour à New York après-demain. Je n'ai pas le temps d'aller au fond de cette affaire moi-même, mais vous, si. A partir de maintenant, Dawson, votre unique tâche, c'est de trouver Sherrard.

Je restai pétrifié, bouche bée, et répétais stupidement :

— Trouver Sherrard ?

— C'est ça, dit Chalmers en inclinant la tête. Sherrard a séduit ma fille, et maintenant ce salaud va payer. Mais il faut d'abord le trouver. Ça va être votre boulot. Vous aurez tout l'argent et toute l'aide dont vous pourrez avoir besoin. Vous pouvez embaucher une armée de détectives privés. Si ceux d'ici ne valent rien, je vous en enverrai de New York. Ça ne va pas être facile. Il est évident qu'il avait pris un faux nom, mais, à un moment donné, il a bien dû laisser un indice quelque part. Une fois que vous en aurez trouvé un, vous en dégotterez bien d'autres et vous finirez par mettre la main sur ce salopard.

Je ne sais pas comment je réussis à répondre :

— Vous pouvez compter sur moi, monsieur Chalmers.

— Vous me direz comment vous comptez vous y prendre. Je veux être au courant de vos moindres initiatives. Si j'ai une idée, je vous le ferai savoir. Il faut trouver ce type-là et vite.

— Que se passera-t-il quand nous l'aurons découvert ?

Il fallait bien que je pose cette question. Je tenais à savoir. Son regard revint se poser sur moi et l'expression que j'y lus me donna la colique.

— Eh bien ! voilà ce que je pense. Helen a rencontré cette ordure peu après son arrivée à Rome. Il n'a pas mis longtemps à la séduire. Le médecin dit qu'elle était enceinte de huit semaines. Or elle est arrivée à Rome il y a quatorze semaines. Alors il a dû faire vite. Elle l'a sans

doute mis au courant de son état, et comme tous les fumiers de son espèce, il a commencé par se tirer. J'imagine qu'Helen a loué cette villa dans l'espoir de le reconquérir. (Il tourna la tête pour regarder le salon.) C'est un coin assez romanesque, n'est-ce pas ? Elle devait espérer que l'ambiance le ramènerait à de meilleurs sentiments. D'après ce que dit ce Rital de détective, Sherrard, ou peu importe son nom, est bien venu, mais pas avec de meilleurs sentiments.

Je croisai les jambes. Il fallait que je fasse quelque chose. Je ne pouvais pas rester là comme un empaillé. Chalmers braqua sur moi le feu de sa puissante personnalité et poursuivit :

— Vous savez quoi ? Je me dis que la mort d'Helen n'est pas accidentelle. Je crois que nous avons le choix entre deux hypothèses. Elle a pu essayer de le forcer à l'épouser en menaçant de se suicider, et quand il lui a répondu qu'elle n'avait pas à se gêner, elle a sauté, sinon, il est possible que pour la faire taire, il l'ait poussée du haut de la falaise.

— Vous ne pouvez pas croire une chose pareille... commençai-je.

Ma voix avait l'air de sortir d'un tunnel. Il se pencha en avant, le visage durci, les yeux étincelants.

— Je ne pense pas qu'elle ait sauté. Je crois qu'il l'a tuée. Il savait qu'elle était ma fille. Il savait que tôt ou tard, j'apprendrais ce qu'il lui avait fait. Il savait que s'il se trouvait en face de moi, il n'aurait pas une chance de s'en sortir. Alors il l'a baratinée pour la faire grimper sur le haut de la falaise, et il l'a poussée.

— Mais c'est un assassinat !

Un sourire sans joie lui découvrit les dents.

— Mais bien sûr, c'est un assassinat ! Mais vous n'avez pas à vous tracasser pour ça. Vous n'avez qu'à me le trouver et j'en fais mon affaire. Laissez croire à tout le monde qu'il s'agit d'un accident. Ça me va très bien. Je ne veux pas qu'on parle de moi à cette occasion. Je ne veux pas qu'on ricane derrière moi parce qu'elle était enceinte. Si ce type était arrêté et jugé, toute cette histoire sordide éclaterait au grand jour. C'est ce que je tiens à éviter à tout prix. Mais ça ne veut pas dire qu'il échappera au châtement. Je peux le tuer à ma manière, et c'est bien mon intention.

Une lueur féroce venait de s'allumer dans les yeux de Chalmers.

— Ne vous imaginez pas, reprit-il, que je vais l'assassiner. Je ne suis pas si fou, mais je peux lui rendre la vie tellement impossible, qu'à la fin, il sera heureux de pouvoir se faire sauter le caisson. J'ai assez d'envergure et d'argent pour ça, et je ne vais pas m'en priver. Je commencerai par attaquer les bases mêmes de son existence. Je peux le faire foutre à la porte de son appartement ou de sa maison, ou de l'endroit où il habite. Je peux l'empêcher d'avoir une voiture. Je peux

m'arranger pour qu'il ne soit jamais admis dans un restaurant convenable. C'est peu de chose, direz-vous ? Mettez-vous à sa place. Après ça, je peux m'en prendre à son argent et le ruiner. Je peux lui faire perdre son emploi, et l'empêcher d'en obtenir un autre. Je peux embaucher des truands pour lui casser la gueule de temps en temps, jusqu'à ce qu'il ait la frousse de sortir seul. Je peux même m'arranger pour qu'il perde son passeport. Et quand il commencera à sentir que ça va mal, alors là, je m'y mettrai sérieusement. (Il ponctua cette phrase d'un vigoureux mouvement de menton tandis que son visage virait au rouge violacé.) De temps en temps, on tombe sur de curieux phénomènes, des durs un peu cinglés. J'en connais un qui crèverait les yeux de ce salaud pour une centaine de dollars. Il lui arracherait les yeux, sans que ça fasse un pli. (Il sourit soudain, d'un sourire qui me fit frémir.) Je le ferai payer, Dawson, vous pouvez être tranquille. (Il me tapota le genou avec son gros doigt.) Trouvez-le et moi, je me charge du reste.

Dans un buffet du salon, je découvris trois bouteilles de whisky et deux de gin. Je débouchai une des bouteilles de whisky, trouvai un verre dans la cuisine et m'en versai une solide rasade. Je portai mon verre sur la terrasse et m'assis sur un banc. Je bus lentement, les yeux fixés sur le magnifique paysage sans le voir. Je ne faisais que trembler et, dans mon désarroi, je ne parvenais plus à réfléchir.

Ce n'est qu'après avoir fini mon verre que je retrouvai l'usage de mes yeux. De là où j'étais assis, j'apercevais la longue route en lacets qui menait à Sorrente. Je voyais la grosse Rolls noire qui ramenait Chalmers à Naples, en prenant des virages à la corde. Quand je l'avais reconduit à la voiture, il m'avait dit :

— Je vous laisse faire, Dawson. Donnez-moi des nouvelles. Peu importe ce que ça coûtera. Ne perdez pas de temps à m'écrire. Téléphonez. Dès que vous avez découvert quelque chose, téléphonez, à n'importe quelle heure. Je m'arrangerai pour que ma secrétaire sache où me joindre à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. J'attendrai. Je veux que vous me trouviez ce fumier, et vite.

Autant me tendre un rasoir en me disant : Dépêchez-vous de vous couper la gorge.

Il avait ajouté que je ferais bien d'examiner la maison soigneusement pendant que j'y étais, et de revoir l'endroit où Helen était morte.

— Prenez sa voiture Quand vous n'en aurez plus besoin, vendez-la, et donnez l'argent à une œuvre quelconque. Vendez tout ce qu'il y a ici. Je n'en veux pas. Je vous laisse tout ça. J'ai pris des dispositions

pour que son corps soit envoyé à New York par avion. Mais je tiens à ce que vous me trouviez ce gars-là, Dawson.

Il m'avait serré la main, en me fixant de ses yeux couleur de pluie.

— Je ferai de mon mieux.

— Écoutez, vous ferez mieux que ça. Vous le trouverez. Je vous réserve la rubrique de politique étrangère, avait-il ajouté en appuyant ses dires d'un impérieux mouvement de menton, jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé... vous comprenez ?

Ce qui signifiait que si je ne le trouvais pas, je n'aurais pas la place.

Le whisky me faisait du bien. Après un deuxième verre, je réussis à maîtriser mon affolement et à réfléchir. Pas un instant je n'avais cru qu'Helen s'était suicidée, ou qu'elle avait été assassinée. Sa mort avait été accidentelle. Ça, j'en étais persuadé.

Je n'avais pas été son amant. Je ne pouvais pas le prouver, mais du moins je le savais. Chalmers m'ordonnait de découvrir Sherrard, qu'il croyait être son amant. J'étais bien Sherrard, mais je n'étais pas son amant ; donc il y avait un autre homme. Si je voulais sauver ce qui restait de mon avenir, il me fallait trouver cet individu et prouver qu'il avait été l'amant d'Helen.

J'allumai une cigarette et laissai vagabonder mon esprit sur ce sujet. Est-ce que l'homme qu'il me fallait rechercher était l'inconnu que j'avais surpris dans la villa ? Sinon, quel était ce mystérieux visiteur ? Que cherchait-il ? Sûrement pas le coffret à bijoux. Il était sur la coiffeuse et il n'aurait pas manqué de le voir. Alors qu'est-ce qu'il cherchait ?

Après y avoir réfléchi cinq minutes sans arriver à une solution, je décidai d'abandonner la question pour l'instant et d'en aborder une autre qui me permettrait, peut-être, d'obtenir d'intéressants indices. Helen avait vécu quatorze semaines à Rome. Pendant ce temps, elle avait fait la connaissance de cet individu X... qui, éventuellement, était devenu son amant. Où l'avait-elle rencontré ?

Je m'aperçus que j'ignorais tout des faits et gestes d'Helen à Rome au cours de ces semaines-là. J'étais sorti deux ou trois fois avec elle, j'étais allé deux fois à son appartement, mais à part ça, je n'avais aucune idée de ce qu'elle faisait pour passer le temps. Elle était descendue à l'hôtel Excelsior, puis elle avait loué un luxueux appartement près de la Via Cavour. Chalmers avait dû régler la note d'hôtel ; elle s'était offert ainsi un peu de luxe avant de s'installer définitivement. Il était probable qu'après un court séjour dans le palace, il était prévu qu'elle prendrait une chambre dans un foyer universitaire. Au lieu de ça, elle avait emménagé dans un logement qui devait bien lui absorber la presque totalité de ses soixante dollars



d'argent de poche.

Fallait-il en conclure qu'elle avait fait la connaissance de X... à l'Excelsior, et qu'il l'avait persuadée de prendre un appartement, à ses frais, sans doute ? Plus j'y pensais et plus il me semblait évident que je devais commencer mes recherches par Rome. Je connaissais une agence de détectives privés qui avait la réputation d'être consciencieuse. Il me serait impossible de fouiller la vie d'Helen tout seul. Je commencerais donc par aller la consulter.

Je me levai et pénétrai dans la chambre d'Helen. Je n'y avais encore jeté qu'un coup d'œil rapide, mais maintenant, je l'examinai en détail. Je regardai le grand lit, et mon cœur se serra. C'était pour nous deux qu'elle avait préparé tout cela. Je ne devais pas l'oublier. Pour moi, elle avait certainement rompu avec X... et c'était moi qu'elle avait choisi pour prendre la suite. Avait-elle été amoureuse de moi ? Ou bien cherchait-elle un père éventuel pour son enfant ? Cette idée m'était pénible, mais à quoi bon ruminer là-dessus à présent. Helen seule aurait pu me dire ce qui en était, et elle était morte.

Et puis une autre hypothèse me vint à l'esprit. Je me souvenais de ce que Maxwell m'avait dit au sujet d'Helen. *Elle se jette sur tout ce qui porte un pantalon... Faut voir tous les emmerdements qu'elle peut causer à un gars !* Et si X... avait été encore amoureux d'elle, et que ce soit elle qui l'ait laissé tomber ? Et s'il avait découvert qu'elle avait loué cette villa pour venir y vivre avec moi ? Il aurait pu venir lui régler son compte. Il aurait même pu la balancer du haut de la falaise !

Ça, alors, ce serait une belle petite hypothèse à proposer à Chalmers qui était persuadé que sa fille était une jeune personne tout ce qu'il y avait de convenable ! Je ne pouvais d'ailleurs pas lui en parler sans me mettre dans le coup.

Avec cette idée qui me taraudait la cervelle, je fouillai consciencieusement les trois valises. Je perdais mon temps, car je savais que Carlotti et Grandi les avaient déjà épluchées tous deux et n'avaient rien trouvé. Ses vêtements étaient imprégnés d'un parfum de grand luxe qui la faisait revivre pour moi. Lorsque j'eus fini de refaire les valises pour les mettre dans la voiture en partant, je me sentais assez déprimé.

Je fouillai la villa de la cave au grenier, mais je ne trouvai rien susceptible de me révéler ce qu'elle avait fait entre l'heure à laquelle la femme de ménage l'avait vue disposer des fleurs dans des vases, et l'instant de sa mort.

Je descendis les valises, et les fourrai sur le siège arrière de la décapotable. Puis je rentrai dans la maison pour me verser un dernier verre. Je me répétais que mes recherches devaient commencer à Rome. Ici, je n'avais rien découvert. Soudain, j'eus encore une idée.

J'y réfléchis un moment, puis je décrochai le téléphone et demandai, au commissariat de Sorrente, le lieutenant Grandi.

— Dawson à l'appareil, dis-je. J'ai oublié de vous demander une chose. Avez-vous fait développer le film ? Le film qui se trouvait dans l'appareil de la signorina Chalmers ?

— Il n'y avait pas de film dans l'appareil, répliqua-t-il sèchement.

— Pas de film ? Vous êtes bien sûr ?

— Absolument.

Tout en contemplant le mur d'en face, je me mis à penser à haute voix.

— S'il n'y avait pas de film, c'est qu'elle n'était pas en train de se servir de la caméra quand elle est morte.

— Pas forcément. Elle peut avoir oublié de la charger, non ?

Je me souvins que le voyant du compteur indiquait que quatre mètres de pellicule avaient été tirés. Je connaissais un peu ces appareils, et je savais que lorsqu'on introduit un film dedans, un taquet ouvre le volet par où passe la pellicule et remet automatiquement le compteur au chiffre zéro. Je répondis :

— C'est possible. Qu'est-ce que le lieutenant Carlotti en pense ?

— Pourquoi voulez-vous qu'il en pense quelque chose ? riposta-t-il d'un ton cassant.

— Bon. Eh bien ! merci. Encore autre chose. Rien n'a été enlevé à la villa, n'est-ce pas ? A part les bijoux ?

— Nous n'avons rien emporté.

— Vous en avez fini avec la caméra et l'étui ? Je rassemble les effets de la signorina Chalmers. Si je passe tout de suite, vous pourrez me rendre la caméra ?

— Nous n'en avons plus besoin.

— Parfait. Alors, je passe tout de suite. Au revoir.

Je raccrochai. Le compteur avait indiqué quatre mètres. Cela voulait dire qu'il y avait eu un film dans l'appareil, et qu'il avait été ôté par quelqu'un de peu familiarisé avec ce genre de caméra. La pellicule avait été enlevée de force. On l'avait arrachée sans faire jouer le taquet. Cela signifiait aussi qu'en l'ôtant de cette façon, on avait voilé le film ; par conséquent celui qui l'avait enlevé ne tenait pas à le conserver. En l'ôtant, on avait uniquement cherché à le détruire. Pourquoi ?

Je me versai encore un verre. Je commençais à m'échauffer. Est-ce que je tenais l'indice dont parlait Chalmers, ce premier indice qui me permettrait d'en découvrir ensuite toute une série ?

Helen n'aurait certainement pas arraché la pellicule de l'appareil.

Alors qui était-ce ? Et soudain, le second indice vint m'aterrir tout doucement sur la tête, comme une feuille morte qui tombe d'un arbre. Je me rappelai les dix boîtes de films qu'elle m'avait montrées lorsque j'étais allé la voir chez elle à Rome. Je m'étais alors moqué d'elle, parce qu'elle en avait tellement acheté ; elle m'avait répondu qu'elle comptait s'en servir à Sorrente.

*Et cependant, il n'y avait pas la moindre boîte de film dans la villa, ni dans les bagages.*

Il n'y avait même pas de pellicule dans la caméra ! La police n'avait pas emporté les films. Grandi m'avait assuré qu'ils n'avaient rien enlevé dans la villa. Est-ce que ce détail n'expliquait pas l'intrusion de l'inconnu que j'avais aperçu ? Ne les aurait-il pas trouvés, et volés, ces films ? N'aurait-il pas arraché la pellicule de la caméra avant de la jeter à la mer ?

Pour plus de certitude, je visitai de nouveau la maison à la recherche des boîtes de films, mais je ne trouvai rien. Tranquille de ce côté, je fermai la villa à clé, mis les clés dans ma poche, puis, laissant la Lincoln, je traversai le jardin, passai la petite barrière et m'engageai dans le sentier de la falaise.

Il était un peu plus de midi, et le soleil me tapait en plein dessus. Je passai devant la villa inaccessible, en contrebas. Cette fois, je m'arrêtai pour l'examiner.

Allongée sur une chaise longue, à l'ombre d'un parasol, je pouvais voir sur la terrasse une femme en maillot de bain blanc. Elle avait l'air de lire le journal. La frange du parasol me la cachait à moitié. J'apercevais seulement de longues jambes bronzées, un bout de maillot et la main et le bras, également bronzés, qui tenaient le journal. Je me demandai vaguement qui ça pouvait bien être, mais j'avais autre chose en tête et n'y prêtai guère attention. Je poursuivis mon chemin jusqu'à l'endroit où Helen était tombée.

Je fouillai méthodiquement le sentier, l'herbe sèche et les rochers, dans un rayon de trente mètres carrés. Je ne savais pas ce que je cherchais, mais il me semblait que cela pouvait être utile. C'était un travail éreintant mais je m'entêtais. Je découvris enfin quelque chose, susceptible peut-être de présenter un intérêt quelconque. C'était un mégot de cigare Burma.

Comme je restais là debout, sous le soleil brûlant, à tourner et retourner le mégot entre mes doigts, j'eus soudain l'impression qu'on me guettait. J'en fus passablement démonté, mais je me forçai à ne pas relever le nez. Je continuai à examiner le cigare, le cœur battant à tout rompre. C'était un vrai cauchemar, de me trouver là, sur ce sentier dangereux, alors que je sentais quelqu'un tout près de moi, qui m'épiait.

Je glissai le mégot dans ma poche et me redressai pour m'éloigner du bord de la falaise. L'impression persista. Je regardai autour de moi d'un air détaché. Des buissons touffus et un petit bois, à cinquante mètres, pouvaient fort bien dissimuler un type à l'affût, sans que je puisse espérer le surprendre.

Je repris donc le chemin de la villa, mais tout le long du sentier, jusqu'à la barrière du jardin, je sentis ce regard braqué sur mon dos. Il me fallait déployer un effort considérable de volonté pour ne pas me retourner brusquement. Ce fut seulement une fois dans la Lincoln, alors que je filais vers Sorrente, que je commençai à me sentir un peu rassuré.

En arrivant à Sorrente, mon premier geste fut d'aller rendre les clés de la villa à l'agent de location. Je réglai le restant de la location et, au cas où du courrier pour Helen arriverait à la villa, je lui donnai mon adresse à Rome pour qu'il le fasse suivre.

Il me dit que c'était bien triste qu'une aussi jolie fille ait été victime d'un pareil accident. Il ajouta qu'il avait écrit au propriétaire de la maison pour lui conseiller de faire poser une barrière le long du sentier. Je n'étais pas d'humeur à discuter barrières ; je me contentai de répondre par un vague grognement, de lui serrer la main et de remonter en voiture.

J'allai au commissariat reprendre la caméra et l'étui. Grandi me fit faire antichambre un quart d'heure, puis il m'expédia un agent avec l'appareil. L'agent me fit signer un reçu. Je quittai le commissariat et traversai la rue, la caméra pendue à l'épaule. Je montai en voiture, mis le moteur en marche et roulai lentement au milieu des embouteillages de la grand-rue.

L'incident de la falaise m'avait rendu prudent. Je remarquai dans le rétroviseur une Frégate vert foncé qui venait de démarrer, en contournant une voiture rangée le long du trottoir, et qui semblait me pister.

Si je n'avais pas été certain qu'on m'avait épié, là-haut sur la falaise, je n'y aurais pas attaché d'importance, mais maintenant je me tenais sur mes gardes. Il y avait un pare-soleil bleu foncé sur la Frégate. Je ne pouvais pas voir le conducteur et je me méfiais d'autant plus.

Je pris la direction de Naples, à une allure modérée, tout en jetant de temps à autre un coup d'œil dans le rétroviseur. La Frégate restait à cent mètres derrière moi. Sur cet autostrade plat et rectiligne, je n'avais aucune chance de les semer. Il faudrait tenter le coup en arrivant à Naples.

Quand je ralentis pour tendre mon billet à l'employé, à la sortie de l'autostrade, le chauffeur de la Frégate, se rendant compte peut-être que je serais bien plus difficile à suivre dans la circulation de Naples, se rapprocha quelque peu. J'en profitai pour apprendre par cœur son numéro. Quand je me faufilai parmi les nombreuses voitures qui encombraient les rues de la ville, il n'y avait plus que vingt mètres entre nos deux voitures.

Je tentai de semer la Frégate, mais sans succès. Le chauffeur était beaucoup plus expert que moi à la conduite en ville, et quand je tentai mon coup, je ne réussis qu'à me faire injurier par les conducteurs voisins et à provoquer un concert de klaxons. Je me rendis à l'hôtel Vesuvius, rangeai la Lincoln dans le seul espace libre devant l'hôtel, la confiai au portier et pénétrai dans le hall rapidement.

Une fois à l'intérieur de l'établissement, je m'arrêtai pour voir si je n'apercevais pas la Frégate par la porte, mais il n'y avait rien à l'horizon.

J'allai au bar, commandai un scotch et soda et tirai la Paillard Bolex de son étui. J'ouvris l'appareil. Les deux bobines à films manquaient. Quand j'ouvris le volet, un bout de pellicule déchirée d'environ six centimètres me tomba dans la main. Cela confirmait ma thèse. Quelqu'un avait ouvert la caméra, saisi les deux bobines chargées de pellicule, et arraché le tout d'un coup. Je remis en place le fragment de film, refermai le volet et l'appareil. Puis je remis la caméra dans son étui. J'allumai alors une cigarette et me mis à réfléchir.

De toute évidence, c'était X... qui avait arraché le film. Pourquoi ? Très certainement parce qu'Helen avait photographié quelque chose qu'il voulait tenir secret. Il l'avait probablement surprise sur la falaise et, en le voyant approcher, elle avait braqué son objectif sur lui. Il s'était alors rendu compte du danger qu'il y avait à laisser un tel souvenir à l'intérieur de l'appareil. Après s'être débarrassé d'Helen, il avait arraché la pellicule et l'avait détruite.

*Après s'être débarrassé d'elle...*

Je m'aperçus brusquement que, depuis que je savais que la pellicule avait disparu, ainsi que les boîtes de films, j'étais sûr qu'Helen n'était pas morte accidentellement. J'avais rechigné à l'admettre, pourtant il le fallait bien.

L'hypothèse de Chalmers s'avérait exacte. Helen n'avait pas été victime d'un accident. Elle ne s'était pas suicidée.

Maintenant, je me trouvais dans un pétrin pire que tout ce que j'avais imaginé. Helen avait été assassinée, et si je n'y prenais pas garde, je ferais bientôt figure d'accusé.

## CHAPITRE VI

— Je ne me trompe pas, c'est M. Dawson ?

Arraché brusquement à mon cauchemar, je faillis bien laisser l'appareil tomber à terre et je faillis bien laisser l'appareil tomber à terre et je levai le nez. June Chalmers était devant moi. Elle portait une petite robe de toile grise, avec une ceinture et des boutons rouges, des escarpins rouges à talon aiguille et un petit calot écarlate garni d'une plume d'oie blanche. Je me levai :

— Mais oui, madame Chalmers.

— Vous cherchiez mon mari ?

— J'espérais le voir avant son départ.

— Il ne va pas tarder.

Elle s'assit dans un fauteuil à côté de celui que je venais de quitter, et croisa les jambes en me montrant ses genoux.

— Je vous en prie, monsieur Dawson, asseyez-vous. J'ai à vous parler.

— Puis-je vous offrir quelque chose ?

— Non, merci. Je viens de finir de déjeuner. Nous espérons prendre l'avion de trois heures quarante. Mon mari est en train de terminer les bagages. Il adore s'en occuper lui-même.

Je me rassis et la regardai. Elle reprit :

— Monsieur Dawson, je n'ai pas beaucoup de temps. Je vais vous prier de ne pas vous étonner si je vous parais sévère à l'égard d'Helen, mais il faut que je vous parle d'elle. Mon mari est un homme dur et impitoyable, mais comme beaucoup d'hommes de sa trempe, il a un côté sentimental. Toute son affection et tout son amour, il les reportait sur sa fille. Cela va peut-être vous surprendre, mais il était en adoration devant elle.

Je m'agitai nerveusement. Je ne voyais pas où elle voulait en venir. Je me souvenais de ce qu'Helen m'avait dit à propos de son père, et avec quelle amertume elle parlait de lui. Elle prétendait qu'il ne s'intéressait pas du tout à elle, qu'il ne pensait qu'à lui, et aux femmes qui pouvaient le distraire. Ce que me racontait June Chalmers n'avait pas de sens. J'avançai prudemment :

— Je me suis laissé dire qu'il ne donnait pas cette impression. La

plupart des gens s'imaginent qu'il n'avait guère de temps à lui consacrer.

— Je sais. C'est, en effet, l'impression qu'il donnait, mais en réalité, il était ridiculement entiché d'elle. Il ne tenait pas à passer pour un père trop faible à l'égard de sa fille, et, tout à fait stupidement, il la laissait toujours à court d'argent. Si elle avait roulé sur l'or, elle se serait gâchée, disait-il. Aussi lui donnait-il très peu d'argent de poche...

Je m'enfonçai plus profondément dans mon fauteuil. Je ne peux pas dire que tout cela m'intéressait beaucoup. Elle reprit tout à coup :

— Je crois que vous tenez vivement à rentrer à New York pour assurer votre nouveau service, n'est-ce pas ? C'est la rubrique de politique étrangère, je crois ?

Je dressai l'oreille.

— Oui.

— Ce travail vous intéresse beaucoup ?

— Mais bien sûr...

— Mon mari a une très haute opinion de vous. Il m'a tenue au courant de ses projets. Je veux dire, au sujet d'Helen. Il est persuadé qu'elle a été assassinée. De temps en temps, il a une idée fixe, comme celle-ci, et rien au monde ne peut l'en détourner. La police et le juge d'instruction sont convaincus qu'il s'agit d'un accident. Je suis certaine que vous êtes de leur avis.

Elle me considéra d'un air interrogateur. Je ne sais pas pourquoi, je me sentis tout à coup mal à l'aise en sa présence. Peut-être parce que j'avais l'impression que son calme souriant n'était que de la frime. Je devinais en elle – plutôt que je ne constatais – une angoisse cachée. Je répondis :

— Je ne sais pas. Il faudrait d'abord que je me renseigne.

— Oui. Et cela me ramène à ce que je voulais vous dire, monsieur Dawson. Je voudrais vous avertir de ne pas aller trop au fond de cette affaire. Mon mari était fou de sa fille. Je n'aime pas dire du mal de quelqu'un qui n'est plus là pour se défendre, mais dans le cas présent, je n'ai pas le choix. Il s'imaginait qu'Helen était une brave jeune fille, gentille et studieuse, mais ce n'était pas vrai. Elle aurait fait n'importe quoi pour se procurer de l'argent, n'importe quoi. Elle ne vivait que pour l'argent. Mon mari ne lui donnait que soixante dollars par semaine. Or je sais qu'elle dépensait jusqu'à deux ou trois cents dollars par semaine quand elle habitait New York. Elle n'avait absolument aucun scrupule, tous les moyens lui étaient bons pour se procurer de l'argent. C'était sans doute la femme la plus rouée, la plus dévergondée, la plus immorale et la plus désagréable que j'aie jamais

connue.

Le ton rauque de sa voix, en me disant cela, me choqua. Elle poursuivit :

— Je sais que cela paraît épouvantable, mais c'est la vérité. Si vous fouillez son passé, vous le verrez vous-même. Elle était complètement pourrie. Ce n'est pas la première fois qu'elle était enceinte. Un accident de ce genre ne pouvait guère l'inquiéter. Elle savait ce qu'il fallait faire, et qui elle pouvait voir. Les hommes quelle fréquentait étaient des dégénérés et des bandits. Si jamais quelqu'un a mérité d'être assassiné, c'est bien elle !

— Mais pourtant, fis-je après avoir repris haleine, vous ne croyez pas qu'elle a été assassinée !

— Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que la police admet qu'elle a été victime d'un accident. Pourquoi ne pas l'admettre, vous aussi ?

— Votre mari m'a chargé de faire une enquête. C'est un ordre.

— Si, au départ, vous orientez votre enquête dans le sens du meurtre, vous découvrirez fatalement bon nombre de détails fâcheux sur son compte. Je suis sûre qu'elle se conduisait à Rome comme à New York. Il vous sera impossible de dissimuler ces faits à mon mari. Il est absolument convaincu qu'Helen était une fille sérieuse et convenable. Ce que vous lui direz le choquera. Il ne vous pardonnera pas de lui avoir ôté ses illusions. De même, il est peu probable qu'il confiera l'un des postes les plus importants de son journal à l'homme qui lui aura montré à quel point il s'était ridiculement trompé sur la dégénérée qu'était en réalité sa fille. Alors, est-ce que vous comprenez maintenant pourquoi je vous demande de ne pas trop fourrer votre nez dans cette affaire ?

J'avançai la main, pris mon verre et finis mon whisky d'un trait.

— Comment se fait-il que vous en sachiez tant que ça sur Helen Chalmers ?

— Je ne suis ni aveugle ni stupide. Je la connais depuis des années. J'ai vu quelles étaient ses fréquentations. Sa conduite était assez tapageuse.

Ce n'était, certes, pas uniquement pour ça. J'en étais sûr, mais je n'en dis rien. Je répliquai :

— Cela me met dans une situation embarrassante. M. Chalmers m'affirme que si je ne tire pas l'affaire au clair, je n'obtiendrai pas ce nouveau poste. Et maintenant vous venez me dire que si j'y parviens je ne l'aurai pas non plus. Alors qu'est-ce que je dois faire ?

— Ne tirez rien au clair, monsieur Dawson. Faites traîner. Au bout d'un certain temps, mon mari se remettra du coup que lui cause cette



mort. Pour l'instant il est furieux et cherche à se venger, mais une fois de retour à New York, quand il se trouvera repris par son travail, il se calmera. Dans une semaine ou deux, vous pourrez sans crainte lui avouer qu'il n'y a rien à signaler. Je puis vous assurer qu'il laissera alors tomber l'affaire. Je puis vous promettre que, si vous n'entrenez pas cette enquête, vous obtiendrez la rubrique étrangère. Mais je suis certaine que si vous le faites, mon mari, en apprenant la vérité sur sa fille, ne vous le pardonnera jamais.

— Ainsi, vous me conseillez de ne rien faire ?

L'espace d'un éclair, son sourire de commande s'éclipsa. Une lueur d'effroi lui passa dans les yeux. J'en fus sidéré ; ça ne dura qu'une fraction de seconde, puis le sourire reparut, mais son trouble ne m'avait pas échappé.

— Bien entendu, il faudra laisser croire à mon mari que vous faites tout votre possible, monsieur Dawson. Il vous faudra lui envoyer des rapports, mais personne ne peut vous en vouloir si vous ne découvrez rien de bien extraordinaire. (Elle se pencha et posa la main sur la mienne.) Je vous en prie, ne cherchez pas à vous renseigner sur la vie d'Helen à Rome. Je suis bien obligée de vivre avec mon mari. Je sais trop quelle serait sa réaction si vous lui appreniez la vérité sur Helen. C'est moi qui l'ai persuadé de la laisser aller à Rome, et il m'en voudrait. Vous voyez, ce n'est pas seulement pour votre bien que je vous donne ces conseils, mais c'est un peu pour moi aussi.

De là où j'étais assis, je voyais le grand hall de l'hôtel. Soudain, j'aperçus Chalmers qui sortait de l'ascenseur et se dirigeait vers la réception. Je retirai ma main et me levai.

— Voici M. Chalmers.

La bouche de June Chalmers se crispa et elle se retourna pour faire signe à son mari qui vint vers nous. Il portait un pardessus de demi-saison sur le bras et tenait à la main un porte-documents. Il le posa et dit :

— Salut, Dawson. Vous vouliez me voir ? Je n'ai guère le temps.

J'avais eu l'intention de lui parler de là pellicule disparue et de la Renault qui m'avait suivi, mais à présent, après avoir écouté June Chalmers, je me dis que je ferais bien de réfléchir à ce qu'elle m'avait raconté avant de me lancer. Je me trouvai brusquement coincé pour expliquer ma présence. Mais June avait de l'idée.

— M. Dawson est venu rapporter l'appareil, dit-elle.

Je me demandai un instant comment elle avait deviné que c'était celui d'Helen, et puis je compris qu'elle avait remarqué les initiales dorées sur l'étui. Malgré tout, la présence d'esprit dont elle venait de faire preuve m'apprit qu'elle était plus astucieuse que je ne l'aurais cru. Chalmers regarda l'appareil d'un air sombre.

— Je n'en veux pas. Je ne veux pas de ses affaires. Débarrassez-vous de ça.

Je le lui promis.

— Avez-vous découvert quelque chose à la villa ?

Je rencontrai le regard anxieux de June.

— Rien de bien intéressant, fis-je en secouant la tête.

— Enfin, grogna-t-il, je veux des résultats. Nous allons trouver ce fumier en vitesse. Mettez quelques types sur ce boulot. Le temps que j'arrive à New York, je veux du nouveau... compris ?

Je l'assurai que je le comprenais. Il prit une clé Yale dans sa poche.

— La police m'a remis ceci. C'est la clé de son appartement à Rome. Arrangez-vous pour rassembler toutes ses affaires et les vendre. Je vous laisse tout ça. Je ne veux pas qu'on me renvoie quoi que ce soit.

Je pris la clé.

— Il faudrait que nous nous mettions en route, Sherwin, dit tout à coup June.

Il consulta sa montre-bracelet.

— Vouais. O.K. Je vous laisse carte blanche, Dawson. Trouvez-moi ce salopard et prévenez-moi dès que vous l'aurez.

Il me salua d'un signe de tête, ramassa sa serviette et se mit à traverser le bar pour gagner le hall. June le suivit après m'avoir lancé un regard pénétrant. Je les accompagnai jusqu'à la voiture. Chalmers monta dans la Rolls et baissa la vitre pour me répéter :

— Je veux savoir comment vous comptez vous y prendre. N'ayez pas peur de dépenser de l'argent. Engagez autant d'hommes que vous voudrez. Plus vite vous aurez fini, plus vite vous serez titulaire de la politique étrangère.

Je l'assurai que je ferais de mon mieux. La Rolls démarra, et j'aperçus June Chalmers qui se retournait pour me regarder par la vitre arrière. Elle avait toujours l'air aussi inquiet.

J'arrivai vers six heures à Rome. Le long de la route, j'avais cherché la Frégate, mais je n'avais rien vu. Je laissai la Lincoln dans le parc de stationnement, et montai l'escalier particulier qui menait directement chez moi.

J'ouvris ma porte, déposai ma valise dans la chambre et retournai au salon. Je me préparai un whisky-soda et m'installai à côté du téléphone pour appeler Carlotti. Après une certaine attente, il vint au bout du fil.

— Ici Dawson. Je viens de rentrer, annonçai-je.

— Ah ! oui... Est-ce que le signor Chalmers est retourné à New

York ?

— Oui. Le juge d'instruction a l'air convaincu qu'il s'agit d'un accident.

— Je n'en sais trop rien. Il ne déposera ses conclusions que lundi.

— Chalmers lui a parlé. Il a également eu une conversation avec votre chef, dis-je en contemplant le mur d'en face.

— Je n'en sais rien non plus, répéta Carlotti.

Il y eut un silence, mais comme il semblait décidé à faire du mystère, je poursuivis :

— Il y a une chose que vous pouvez faire pour moi, si vous voulez. J'aimerais avoir le nom du propriétaire d'une auto.

— Avec plaisir. Donnez-moi le numéro et je vous rappellerai.

Je lui donnai le numéro de la Frégate.

— Ça ne sera pas long.

Je raccrochai et m'installai plus confortablement dans mon fauteuil. Mon whisky-soda à la main, je contemplai le flot de voitures tout autour du Forum. Je restai ainsi dix minutes, sans penser à rien, à me reposer l'esprit, jusqu'à ce que le téléphone sonne.

— Vous êtes certain de ne pas avoir fait une erreur avec ce numéro de voiture ? demanda Carlotti.

J'en étais absolument certain.

— Je ne pense pas... pourquoi ?

— Ce numéro n'existe pas.

Je me passai les doigts dans les cheveux.

— Ah... ? (Je ne tenais pas à éveiller sa curiosité.) Je le regrette. En effet, j'ai dû me tromper.

— Vous aviez une raison particulière pour me le demander ? Est-ce que ça n'aurait pas, par hasard, un rapport quelconque avec la mort de la signorina Chalmers ?

Je souris, mais sans joie.

— C'est un gars qui m'a fait une queue de poisson. Je voulais le signaler.

Il y eut encore un court silence et Carlotti reprit :

— N'hésitez jamais à me demander de l'aide, si vous en avez besoin. Je suis là pour ça.

Je le remerciai et raccrochai.

J'allumai une cigarette, et continuai à regarder par la fenêtre. J'eus alors l'idée d'appeler Maxwell. Comme le bureau ne répondait pas, je tentai ma chance à l'hôtel de Maxwell. L'employé m'annonça qu'il était sorti. Je lui dis que je le rappellerais et raccrochai.

Je rallumai une autre cigarette en me demandant ce que j'allais faire maintenant. Il me semblait que je devais continuer mon enquête. Je décidai de me rendre à l'appartement d'Helen. Il pourrait peut-être y avoir là-bas un indice quelconque qui me mettrait sur la voie.

Je mis l'appareil sous clé dans un tiroir de mon bureau, et descendis. Je pris le parti de laisser ma voiture au garage et de me servir encore de la Lincoln. Je mis vingt minutes pour arriver chez Helen. J'empilai ses valises dans le petit ascenseur automatique et de là, je les trimbalai jusqu'à sa porte.

En sortant de ma poche la clé que Chalmers m'avait donnée, je jetai un coup d'œil à ma montre. Il était huit heures moins vingt. Je poussai la porte et m'engageai dans l'entrée.

En traversant l'antichambre pour gagner le salon, une très légère bouffée de parfum qu'employait Helen me donna l'impression de pénétrer dans une maison hantée. Il y avait quelques heures à peine, me semblait-il, que nous projetions ensemble notre séjour à Sorrente, quelques heures à peine que je l'avais embrassée pour la première et unique fois.

Je restai sur le seuil et contemplai le petit bureau sur lequel j'avais vu les dix boîtes de films, mais elles n'y étaient plus. Je m'étais dit qu'elle avait peut-être – qui sait ? – oublié de les emporter à Sorrente. Mais les boîtes n'étaient pas restées sur le secrétaire ; on les avait donc bien volées à la villa. J'entrai dans la pièce et regardai autour de moi.

Après un instant d'hésitation, je m'approchai du secrétaire et m'y assis. J'ouvris les tiroirs les uns après les autres. Ils contenaient tout ce qu'on a l'habitude de voir dans un bureau : papier à lettres, buvard, encre, élastiques, etc. A part tout cela, je ne dénichai pas un papier personnel, ni facture, ni lettre, ni journal intime. Je mis un moment à m'apercevoir que quelqu'un m'avait précédé, et raflé tout ce qu'il pouvait y avoir dans le secrétaire. Était-ce la police, ou était-ce aussi la personne qui avait subtilisé les boîtes de films ?

L'esprit troublé, je me rendis dans la chambre. Ce n'est qu'après avoir fouillé dans tous les placards et les tiroirs de la commode que je me rendis compte du nombre incroyable de vêtements luxueux qu'Helen possédait. Chalmers m'avait dit de me débarrasser de tout ça, mais en voyant les douzaines de robes, de tailleurs, de manteaux, toutes les chaussures, les tiroirs pleins de dessous vaporeux, tous les colifichets et les accessoires, je me dis que je n'y arriverais pas tout seul. Il fallait que Gina vienne me donner un coup de main. Je retournai dans le salon et l'appelai au téléphone. J'avais de la chance, elle était chez elle. Elle me dit qu'elle allait sortir dîner. Je lui donnai l'adresse d'Helen.

— Pouvez-vous venir tout de suite ? J'ai un boulot monstre pour

vous. Prenez un taxi. Quand nous aurons fini, je vous emmènerai dîner.

Elle me répondit qu'elle arrivait.

En raccrochant, je remarquai un numéro de téléphone griffonné au crayon sur le mur, à côté de l'appareil. Je me penchai pour le déchiffrer. Il était à peine visible et je l'avais aperçu uniquement parce que j'avais allumé la lampe, sur la table. C'était un numéro de Rome. Je me dis qu'Helen ne l'aurait pas inscrit sur le mur s'il n'avait pas été important, si elle n'en avait eu souvent besoin. J'avais cherché une liste d'adresses téléphoniques mais je n'en avais pas trouvé. Ce numéro me parut d'autant plus intéressant que je n'en vis aucun autre sur le mur.

Sans réfléchir davantage, je pris l'écouteur et formai le numéro. Dès que j'entendis la sonnerie, je regrettai ce geste impulsif. Qui sait ? Ce numéro pouvait fort bien être celui de X..., et je ne tenais pas à ce qu'il me soupçonne déjà d'être à ses trousses. J'allais raccrocher quand j'entendis un déclic. Une voix me creva presque le tympan en hurlant en italien :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

C'était la voix la plus violente et la plus féroce que j'aie jamais entendue et souhaité jamais entendre au téléphone. J'écartai quelque peu le récepteur de mon oreille et j'écoutai. Je perçus une lointaine musique. Un ténor chantait *E lucevan le stelle*, d'une voix de gorge. C'était sans doute à la radio. L'homme qui avait répondu hurla de nouveau :

— Allô ? Qui est à l'appareil ?

Sa voix fracassante était dix fois plus forte que nature. Je donnai une chiquenaude du bout de l'ongle, sur le récepteur, pour capter son attention. Puis j'entendis une voix de femme.

— Carlo ? Qui est-ce ? Qu'est-ce qui te fait crier si fort ?

Elle avait un fort accent américain. L'homme lui répondit en baissant un peu le ton :

— Personne ne répond.

Il y eut un déclic violent quand il raccrocha.

J'en fis autant, très doucement. Je regardai par la fenêtre. Carlo... et une Américaine. Ce détail pouvait avoir une signification, ou ne rien vouloir dire du tout. Helen devait avoir fait de nombreuses connaissances durant son séjour à Rome. Carlo pouvait être un ami, tout simplement. Mais le numéro sur le mur m'intriguait. Si ce n'était qu'un ami quelconque, pourquoi avoir griffonné le numéro sur le mur ? Évidemment, il pouvait le lui avoir donné au téléphone, et n'ayant pas de bloc à sa portée, elle l'avait inscrit sur le mur. C'était

une explication, mais, je ne sais pourquoi, je n'y croyais guère. Si tel avait été le cas, elle l'aurait certainement effacé, après l'avoir reporté sur son carnet.

Je notai le numéro au dos d'une enveloppe. Juste au moment où je rangeais l'enveloppe dans mon portefeuille, la sonnette d'entrée résonna. J'allai ouvrir à Gina.

— Avant toute chose, venez ici voir toutes ces frusques. Chalmers veut que je m'en débarrasse. Il a dit de tout vendre et de donner l'argent à une œuvre. C'est un sacré boulot. Il y a assez de marchandise ici pour monter un magasin de frivolités.

Je l'emmenai dans la chambre et attendis pendant qu'elle inspectait les placards et les tiroirs. Elle me dit enfin :

— Ce ne sera pas bien compliqué de m'en débarrasser, Ed. Je connais une bonne femme qui vend des vêtements d'occasion. Elle me fera une offre pour le tout et se chargera de l'emporter.

Je poussai un soupir de soulagement.

— C'est parfait. J'espérais bien que vous auriez une idée. Je me fiche de ce qu'elle offre, du moment qu'elle emporte le tout et que nous puissions liquider cet appartement.

— La signorina Chalmers doit avoir dépensé beaucoup d'argent, remarqua Gina en examinant quelques robes. Il y en a qui n'ont jamais été portées, et elles viennent des boutiques les plus chères de Rome.

— En tout cas, l'argent ne venait pas de Chalmers. J'imagine que quelqu'un devait l'entretenir.

Gina haussa les épaules et referma le placard.

— Elle n'a pas reçu tous ces cadeaux pour rien, dit-elle. Je ne l'envie pas.

— Venez à côté. J'ai à vous parler.

Elle me suivit au salon et se laissa tomber dans un fauteuil.

— Ed, pourquoi se faisait-elle passer pour M<sup>me</sup> Douglas Sherrard ? demanda-t-elle.

Je crois que si la maison s'était écroulée sur moi, je n'aurais pas été plus abasourdi. Je me mis à la dévisager.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

Elle soutint mon regard.

— Je vous ai demandé pourquoi elle se faisait appeler M<sup>me</sup> Douglas Sherrard. Il est évident que j'aurais dû me taire. Je vous demande pardon.

— Comment savez-vous qu'elle se faisait appeler ainsi ?

— J'ai reconnu sa voix quand elle vous a téléphoné, juste avant que vous partiez en vacances.

J'aurais dû me douter que Gina reconnaîtrait la voix d'Helen. Elle lui avait parlé deux fois au téléphone quand Helen était arrivée à Rome, et elle avait une extraordinaire mémoire des voix. Je me dirigeai vers le bar.

— Vous prenez quelque chose, Gina ? lui demandai-je en essayant de garder un ton naturel.

— Je veux bien un Campari, merci.

Je pris la bouteille de Campari et une bouteille de scotch. Je me préparai un verre bien tassé, un Campari à l'eau de Seltz pour Gina, et je lui apportai son verre.

Je connaissais Gina depuis quatre ans. A un moment donné, je m'étais cru amoureux d'elle. Le travail en commun, jour après jour, généralement en tête à tête, m'avait valu bien des tentations. Aussi avais-je pris soin de maintenir nos relations sur un plan plus ou moins professionnel. Malgré tout, il y avait une sorte de lien tacite entre nous, et j'étais convaincu de pouvoir absolument compter sur elle, quoi qu'il arrive. Tout en préparant nos consommations, j'avais résolu de lui dire toute la vérité, sans rien dissimuler. J'avais la plus grande confiance en son jugement et j'étais sûr que, en apprenant dans quel pétrin je me trouvais, elle me donnerait des conseils impartiaux et avisés. Je m'assis donc en face d'elle.

— Est-ce que ça vous ennuerait si je vous prenais comme confesseur, Gina ? J'en ai gros sur le cœur et j'aimerais bien pouvoir me confier à vous.

— S'il y a quelque chose que je puisse faire...

La sonnette de l'entrée lui coupa la parole. Pendant un long moment, nos regards se croisèrent.

— Qui ça peut être ? dis-je en me levant.

— Le concierge qui veut savoir ce qui se passe ici ? suggéra Gina.

— Vouais. C'est possible.

Je traversai la pièce et pénétrai dans l'entrée. Au moment où j'allais poser la main sur la poignée de la porte, la sonnette retentit de nouveau. J'ouvris. Le lieutenant Carlotti se tenait sur le palier. Il y avait un autre policier derrière lui.

— Bonsoir, dit Carlotti. Puis-je entrer ?

En le voyant là, je compris pour la première fois ce que peut éprouver un criminel qui se trouve brusquement nez à nez avec la police. Je restai immobile une seconde ou deux, les yeux fixés sur Carlotti. Mon cœur fit deux ou trois cabrioles avant de se mettre à battre si violemment que j'avais du mal à respirer. Venait-il

m'arrêter ? Avait-il découvert, d'une façon ou d'une autre, que j'étais Sherrard ? Gina apparut sur le seuil du salon.

— Bonsoir, lieutenant, dit-elle.

Son calme et sa voix tranquille me remirent d'aplomb. Carlotti s'inclina devant elle. Je m'effaçai.

— Entrez donc, lieutenant.

Carlotti avança et tout en montrant d'un signe de tête son compagnon qui le suivait dans l'entrée, il le présenta :

— Sergent Anoni.

Je les précédai au salon. J'étais remis de ma première surprise désagréable en voyant Carlotti, mais j'étais encore assez secoué.

— Voilà qui est inattendu, lieutenant. Vous saviez que j'étais ici ?

— Je passais. J'ai vu de la lumière. J'étais curieux de savoir qui pouvait être là. C'est une chance, je voulais justement vous parler.

Anoni, petit homme trapu à la figure plate et hermétique, s'appuya contre le mur, près de la porte. Il paraissait se désintéresser totalement des événements. Je fis signe à Carlotti de s'asseoir et ajoutai :

— Nous prenions l'apéritif, voulez-vous vous joindre à nous ?

— Non, merci.

Il déambula à travers la pièce, les mains dans les poches. Il alla jusqu'à la fenêtre, regarda dehors, se retourna, s'approcha de moi et s'assit. Je m'assis aussi. Gina se percha sur le bras du canapé.

— J'ai appris que vous avez repris la caméra de la signorina Chalmers ce matin au lieutenant Grandi, articula Carlotti.

— Mais oui, en effet, fis-je, très étonné. Grandi m'a dit que vous n'en aviez plus besoin.

— Je l'avais cru. Mais j'ai réfléchi à cet appareil, reprit Carlotti en sortant de sa poche un paquet de cigarettes. (Il se garda d'offrir à Gina ou à moi-même les cigarettes de sa marque favorite.) Il me semble que j'ai mis un peu trop de hâte à me débarrasser de cet appareil. Est-ce que ça vous ennuerait de me le rendre ?

— Mais pas du tout. Je vous l'apporterai demain matin. Ce sera assez tôt.

— Vous ne l'avez pas ici ?

— Il est chez moi.

— Ça ne vous dérangerait pas, si nous passions le chercher ce soir ?

— Si vous voulez. (J'allumai une cigarette et bus une gorgée. J'en avais besoin.) Pourquoi cet intérêt subit pour la caméra, lieutenant ?

— A la réflexion, je trouve bizarre qu'il n'y ait pas eu de pellicule dedans.



— Vous y avez mis le temps, vous ne trouvez pas ?

Il haussa les épaules.

— Au début, je pensais que la signorina avait pu oublier de mettre une pellicule dans son appareil, mais depuis, j'ai causé avec un expert. Sachant que le voyant du compteur indiquait que quatre mètres de film avaient été impressionnés, il appert qu'il y avait bien eu une pellicule et qu'elle avait été enlevée. Je ne connais guère le maniement des caméras. Je me rends compte maintenant que je n'aurais pas dû m'en séparer si vite.

— Il n'y a pas de mal. Vous l'aurez ce soir.

— Vous n'avez aucune idée de la personne qui peut avoir ôté la pellicule ?

— Non, à moins que ce ne soit la signorina elle-même.

— Il semblerait que le film ait été enlevé sans qu'on ait ouvert le volet. Cela signifie que la pellicule a été exposée à la lumière, et par là même détruite. La signorina n'aurait pas fait cela, n'est-ce pas ?

— Je ne pense pas, fis-je en me carrant dans mon fauteuil. Je croyais que cette affaire était liquidée. Vous me semblez avoir des doutes, maintenant.

— Les doutes m'ont été imposés, répondit Carlotti. La signorina a fait l'acquisition de dix boîtes de films. Ils ont disparu. Le film de la caméra aussi. J'ai fouillé ce matin l'appartement de Miss Chalmers. Il n'y a aucun papier personnel ici. La signorina y est restée treize semaines et il paraît étrange qu'elle n'ait apparemment jamais reçu ni écrit la moindre lettre, qu'on ne lui ait jamais envoyé de facture, qu'elle n'ait eu ni carnet de rendez-vous, ni répertoire du téléphone. Étrange, à moins bien entendu que l'on ne soit venu rafler ses papiers.

Je reposai mon verre sur la table.

— Je l'ai remarqué aussi. Évidemment, elle a peut-être fait un grand nettoyage en règle avant son départ.

— C'est possible, mais peu probable. Vous êtes venu ici pour fermer l'appartement ?

— Oui. Chalmers m'a donné ordre de me débarrasser de toutes les affaires de sa fille.

Carlotti examina ses ongles immaculés et puis il me regarda en face.

— Je suis désolé de contrarier vos projets, mais je dois vous demander de laisser tout cela en l'état pour le moment. J'ai l'intention de faire apposer les scellés jusqu'à conclusion de l'enquête.

Il fallait que je demande une explication ; pourtant j'avais bien deviné ce qui se passait dans sa tête.

— Pourquoi donc, lieutenant ?

— Disons que c'est une mesure normale, dit Carlotti d'un air débonnaire. Il est possible qu'il y ait un complément d'enquête.

— Mais, d'après Chalmers, j'avais compris que le juge d'instruction avait admis la thèse de l'accident.

Carlotti sourit.

— Je crois que telle était son intention sur la base des données actuelles. Mais le magistrat instructeur ne déposera ses conclusions que lundi ; d'ici là, nous pouvons fort bien découvrir des indices susceptibles de tout remettre en question.

— Chalmers ne sera pas content.

— C'est bien dommage...

Il était évident qu'il n'avait plus peur de Chalmers.

— Vous en avez parlé au directeur de la police ? Je crois que Chalmers avait eu aussi une conversation avec lui.

Carlotti fit tomber la cendre de sa cigarette dans sa main et l'éparpilla ensuite sur le tapis.

— Mon chef est d'accord avec moi. Il est fort possible que la mort de la signorina soit purement accidentelle, mais la disparition des films, la présence de cet Américain à Sorrente, le fait que l'appartement de Miss Chalmers a été dépouillé de tous les papiers personnels, tout cela nous force à conclure qu'un supplément d'enquête s'impose. (Il souffla dans ma direction une fumée à vous arracher les poumons.) Il y a autre chose qui m'intrigue. J'ai appris, par le directeur de la banque de la signorina, qu'elle recevait de son père soixante dollars par semaine. Quand elle est arrivée à Rome, elle n'avait qu'une petite malle et une valise. Vous avez sans doute vu le contenu des placards et des tiroirs, dans la chambre. Je me demande d'où lui venait l'argent pour acheter tout cela.

Il me paraissait de plus en plus évident qu'il avait déjà fouillé dans la vie d'Helen. Je me rappelai le regard inquiet de June lorsqu'elle m'avait supplié de ne pas entreprendre l'enquête. D'un ton aussi détaché que possible, je remarquai :

— Je vois que vous avez pas mal de problèmes à résoudre.

— Nous pourrions peut-être aller chez vous maintenant, pour chercher la caméra, proposa Carlotti en se levant. Comme ça, nous n'aurions plus besoin de vous ennuyer.

— D'accord. (Je me levai aussi.) Venez avec nous, Gina. Nous irons dîner quand j'aurai rendu l'appareil.

— Voudriez-vous avoir l'amabilité de me laisser la clé de cet appartement ? dit Carlotti. Je vous la rendrai dans quelques jours.

Je lui remis donc la clé qu'il tendit à Anoni. Sur ces entrefaites, nous sommes tous passés dans l'entrée, à l'exception d'Anoni qui est

resté dans l'appartement. En descendant tous trois par l'ascenseur, Carlotti me demanda à brûle-pourpoint :

— Ce numéro minéralogique que vous m'avez demandé de vérifier... ça n'aurait rien à voir avec la signorina ?

— Je vous l'ai expliqué. Ce gars m'a fait une queue de poisson. Il ne s'est pas arrêté après m'avoir presque accroché. Je croyais avoir bien pris son numéro, mais j'ai dû me tromper.

Je sentais qu'il me dévisageait fixement. Il ne dit plus rien jusqu'au moment où nous sommes montés en voiture. A ce moment, il me demanda soudain :

— Pourriez-vous me donner les noms de quelques amis de la signorina ?

— Je suis désolé. Mais je crois vous avoir déjà dit que je la connaissais à peine.

— Mais vous lui avez parlé ?

Il avait prononcé ces mots d'un ton si bénin que je me méfiai aussitôt.

— Bien entendu. Mais elle ne m'a rien dit de sa vie à Rome. Après tout, c'était la fille du patron, et l'idée ne m'est pas venue de l'interroger.

— Est-ce que vous ne l'avez pas emmenée dîner au restaurant de Trevi, il y a quatre semaines environ ?

Il me sembla qu'on venait de m'envoyer un direct au foie. Que savait-il exactement ? On avait dû nous voir. Je savais que je n'oserais pas lui mentir.

— Je crois que oui, en effet. Je l'ai rencontrée, et comme j'allais dîner, je l'ai emmenée.

— Je vois, fit-il après un silence.

Je virai dans la rue où j'habitais et m'arrêtai devant l'entrée de mon appartement. Dans la voiture, l'atmosphère était plutôt chargée d'électricité. Mon cœur battait si fort que j'avais peur qu'il ne l'entende.

— Et c'est la seule fois que vous êtes sorti avec elle ?

Je me mis à réfléchir à bride abattue. Nous étions allés deux fois au cinéma. Nous avions dîné au moins deux ou trois fois ensemble. Pour gagner du temps, je demandai :

— Comment dites-vous ?

J'ouvris la portière et descendis de voiture. Il me suivit sur le trottoir. Avec beaucoup de patience et sans grand espoir, il répéta la question. Je répondis :

— Autant que je me souvienne...

Je me penchai alors à l'intérieur de l'auto pour dire à Gina :

— J'en ai pour une minute. Attendez-moi, et puis nous irons dîner.

Carlotti me suivit dans l'escalier en colimaçon. Il fredonnait entre ses dents, et je sentis ses yeux perçants me détailler la nuque. J'entrepris alors de longer le couloir qui menait à ma porte. J'en étais à la moitié quand j'aperçus ma porte entrouverte. Je m'arrêtai net.

— Hé ! là... C'est bizarre.

— Vous l'aviez fermée en partant ? demanda Carlotti en passant devant moi.

— Bien entendu.

Nous sommes arrivés ensemble à la porte. Voyant la serrure brisée, je m'écriai :

— Ah ! merde ! on dirait des cambrioleurs !

Je voulus m'avancer, mais Carlotti me retint.

— Je vous en prie. Laissez-moi passer le premier, dit-il sèchement.

Silencieusement, il pénétra dans l'entrée, la traversa en deux enjambées et ouvrit brusquement la porte du salon. J'étais sur ses talons. Toutes les lumières étaient allumées. Debout sur le seuil, nous contemplions la pièce ; elle paraissait avoir été dévastée par un cyclone.

Tout était dans le plus grand désordre, placards ouverts, chaises renversées, tiroirs du bureau arrachés, mes papiers éparpillés sur tout le parquet...

Carlotti courut dans ma chambre. Et puis je l'entendis se précipiter dans la salle de bains. Je m'approchai de mon bureau. Je regardai dans le tiroir du fond, où j'avais mis sous clé la caméra. La serrure avait été forcée et, naturellement, l'appareil avait disparu.

## CHAPITRE VII

Il était onze heures dix quand je me débarrassai enfin de Carlotti et de la bande de flics qui avaient envahi mon appartement, saupoudrant tout ce qui leur tombait sous la main pour chercher des empreintes, fourrant leur nez dans tous les coins et recoins, photographiant la porte défoncée et, d'une façon générale, faisant un boucan de tous les diables.

J'étais descendu expliquer la situation à Gina et lui dire de ne pas m'attendre. Elle voulait rester, mais je refusai. J'avais trop de choses en tête pour l'avoir dans mes pieds en même temps que la police. Elle me promit de me téléphoner dans la matinée, me jeta un regard inquiet et s'en alla en taxi.

Carlotti écouta les explications que je lui donnai au sujet de la caméra. Je lui montrai où je l'avais rangée et il examina la serrure brisée du tiroir.

Je ne suis pas certain qu'il ait cru ce que je lui disais. Il était impassible, mais j'avais dans l'idée qu'il ne conservait son calme habituel qu'au prix d'un effort.

— C'est une bien curieuse coïncidence, signor Dawson, observa-t-il. Vous n'avez l'appareil que depuis quelques heures, et voilà qu'un cambrioleur s'introduit aussitôt chez vous pour vous le voler !

— Vouais ! dis-je d'un air sarcastique. Et non seulement il emporte l'appareil, mais il fout le camp aussi avec tous mes sacrés costumes, mes cigarettes, mes fines bouteilles et mon fric. Je n'appelle pas ça une coïncidence.

Un des hommes de Carlotti s'approcha, et murmura qu'en fait d'empreintes ils n'avaient relevé que les miennes. Carlotti me soupesa du regard, puis haussa les épaules.

— Il va falloir que je signale ça à mon chef.

— Signalez ça au Président de la République si vous voulez, du moment que je récupère mes affaires.

— L'appareil est une perte sérieuse, signor.

— Je me fous éperdument de l'appareil. C'est votre affaire. Si vous avez mis tout ce temps-là à vous rendre compte qu'il était important, vous ne pouvez tout de même pas m'en vouloir parce qu'il a été volé.

Grandi m'a donné l'appareil et je lui ai signé un reçu. Il m'a dit que ni lui ni vous n'en vouliez. Alors, ne me regardez pas comme si j'avais manigancé ce cambriolage simplement pour vous embêter !

Il me répondit qu'il n'y avait pas de quoi se mettre en colère pour ce fâcheux incident.

— O.K. Je ne suis pas en colère. Et maintenant si ces messieurs avaient l'amabilité de ficher le camp pour que je puisse ranger et aller dîner ?

Il leur fallut encore une demi-heure pour s'assurer que le cambrioleur n'avait vraiment pas laissé de traces révélatrices ; finalement, après s'être bien fait tirer l'oreille, ils s'en allèrent.

Carlotti fut le dernier à partir. Il s'arrêta sur le seuil pour me dire encore :

— C'est tout à fait malencontreux. On n'aurait jamais dû vous remettre l'appareil.

— Je sais. Je le vois bien. Mon cœur déborde de pitié pour vous, mais vous me l'avez donné et vous avez un reçu signé. Vous ne pouvez pas me rendre responsable de ce qui est arrivé. Je suis désolé, mais ça ne va pas m'empêcher de dormir.

Il ouvrit la bouche pour répondre, changea d'avis, haussa les épaules et s'en alla.

J'avais comme une idée que pour un peu, il m'aurait accusé d'avoir organisé le cambriolage moi-même, pour éviter d'avoir à lui redonner l'appareil.

Je ne me faisais pas d'illusions. J'étais parfaitement certain que, bien qu'il eût emporté presque tous mes vêtements, ma réserve de cigarettes, trois bouteilles de scotch et quelques milliers de lires, le cambrioleur n'avait pénétré chez moi que pour une seule raison : pour subtiliser la caméra.

Tout en me hâtant de remettre un peu d'ordre dans la chambre et le salon, je me livrai à quelques déductions. Je revoyais le maraudeur aux larges épaules que j'avais surpris dans la villa de Sorrente. J'étais prêt à parier que c'était lui qui avait forcé ma porte et m'avait volé l'appareil.

Je venais de terminer mon rangement quand la sonnette retentit. J'allai dans l'entrée, pensant que Carlotti revenait avec une bonne liste de nouvelles questions. Je tirai le verrou et ouvris la porte. Jack Maxwell se tenait devant moi.

— Salut, dit-il. Paraît que t'as été cambriolé ?

— Vouais. Entre donc.

Il examina la serrure brisée de ma porte d'entrée avec un intérêt morbide, et me suivit dans le salon.

— Tas beaucoup perdu ?

— Tes trucs habituels. Je suis assuré... alors qu'est-ce que ça fout ? Tu prends un verre ?

Je me dirigeai vers ma cave à liqueurs pendant qu'il se laissait tomber dans un fauteuil.

— Je veux bien un petit cognac. Est-ce que le vieux a été satisfait de ma façon de donner l'histoire d'Helen ?

— Il en avait l'air. Tu as eu des ennuis ?

— Un ou deux gars se sont mis à me poser des questions pleines d'astuces, mais je leur ai dit qu'ils feraient mieux de s'adresser à Chalmers. Ils ont répliqué qu'ils préféreraient aller coucher avec un varioleux. Ce gars-là sait vraiment se faire aimer ! Il est parti, ou bien il compte rester un bout de temps ?

Il prit le cognac que je lui tendais et j'allai me préparer un whisky-soda.

— Il a pris l'avion de trois heures quarante, à Naples. Attends une minute. Moi, je dois manger un morceau. Je n'ai rien pris depuis le déjeuner.

— Eh bien ! sortons. Je te paie à dîner.

— Il est trop tard maintenant.

Je téléphonai au portier de l'immeuble, pour lui demander de me préparer un sandwich au poulet et de me l'apporter au trot. Quand j'eus raccroché, Maxwell me dit :

— Alors, raconte. As-tu découvert ce qu'elle foutait dans cette villa, toute seule ? Comment est-elle morte ?

Je fis bien attention à ce que je lui disais. On pensait qu'il y avait un homme dans l'affaire ; la police supposait que la mort d'Helen n'était peut-être pas due à un accident ; Chalmers m'avait ordonné de m'occuper de l'affaire et de défendre ses intérêts. Je ne lui répétais pas les paroles de June, et je me gardai de lui signaler qu'Helen était enceinte. Il m'écouta en sirotant son cognac.

— Alors tu ne retournes pas en Amérique tout de suite ?

— Pas encore.

— Je t'avais bien dit que le vieux salaud exigerait une enquête, hein ? Enfin, Dieu merci, je ne suis pas dans le coup.

Je lui répondis qu'il avait de la chance.

— Qu'est-ce qui leur prend aux flics ? Pourquoi font-ils toutes ces suppositions ?

— Carlotti aime bien les mystères. Il se noierait d'ailleurs dans une goutte d'eau.

— Et Chalmers ? Il croit à l'accident ?

— Pour l'instant, il semble réserver son opinion.

— Et toi ?

— Je ne saurais dire.

— Cette fille était une sacrée garce. Tu ne crois pas que son petit ami l'aurait balancée par-dessus la falaise ?

— J'espère bien que non. Chalmers adorerait ça !

— Il faut bien qu'il y ait un homme dans le coup, Ed. Elle n'aurait pas loué la villa de Sorrente si elle n'avait pas eu un homme sous la main pour la partager avec elle. Aucune idée de qui ça peut être ?

— Pas la moindre, mais laisse tomber, Jack. Dis-moi, quel genre de femme c'est, June Chalmers ?

Il eut l'air étonné et sourit.

— C'est un drôle de numéro, hein ? Mais si tu te fais des idées, tu ferais mieux d'y renoncer. Tu n'as aucune chance d'arriver à un résultat.

— Il ne s'agit pas de ça. Je veux savoir qui c'est, d'où elle sort ; tu ne sais rien sur elle ?

— Pas grand-chose. Elle était chanteuse réaliste dans un des cabarets de Menotti.

Je sursautai. Encore Menotti !

— C'est comme ça qu'elles se sont connues, Helen et elle ?

— Possible. Elles se connaissaient de longue date ?

— Elle m'a avoué connaître Helen depuis des années.

— Vraiment ? Je ne le savais pas. J'ai entendu dire que Chalmers avait rencontré June dans une soirée ; il lui avait jeté un coup d'œil et l'avait pour ainsi dire épousée sur-le-champ. C'était une chance pour elle. La boîte dans laquelle elle chantait a fermé ses portes aussitôt après l'assassinat de Menotti. Elle avait beau avoir un joli châssis, elle ne pouvait tout de même pas se mettre à chanter dans les cours.

Le portier de nuit nous interrompit en apportant mon sandwich. Maxwell se leva.

— Eh bien ! voilà tes victuailles. Je vais me sauver. Et le juge d'instruction, quand va-t-il déposer ses conclusions ?

— Lundi.

— Tu iras, je pense ?

— Peut-être bien.

— J'aime mieux pour toi que pour moi. Eh bien ! salut. Tu passeras au bureau demain ?

— C'est possible. Je te laisse t'en occuper. Officiellement, je suis toujours en vacances.

— Et tu as l'air de bien t'amuser ! jeta-t-il en souriant avant de



partir.

Je m'assis et mordis dans mon sandwich, tout en réfléchissant sérieusement. J'avais espéré découvrir dans les papiers d'Helen un carnet d'adresses ou une liste de numéros de téléphone qui me donneraient quelques indications sur ses amis. Si pareille liste avait jamais existé, quelqu'un l'avait prise. Le seul indice que je possédais, c'était le numéro de téléphone de Carlo. Je connaissais une fille qui travaillait au central téléphonique de Rome. Elle avait gagné un prix de beauté, une fois, et j'avais passé un papier sur elle. De fil en aiguille, nous étions devenus plus qu'intimes, pendant quelques mois. Puis je l'avais perdue de vue. Je résolus de la relancer dans la matinée pour essayer d'obtenir d'elle l'adresse de Carlo.

A part Carlo, qui y avait-il ? Je fouillai ma mémoire, cherchant à me rappeler tout ce qu'au cours de nos sorties Helen avait bien pu me dire qui fût susceptible de me mettre sur la trace de ses amis. Au bout d'un moment, j'allais y renoncer quand je me rappelai soudain qu'elle m'avait parlé une fois de Giuseppe Frenzi, titulaire d'une chronique politique à l'*Italia del Popolo*, et qui était un bon copain à moi.

Le temps que Frenzi ne passait pas à rédiger sa chronique, il le passait avec des filles. Pour lui, la compagnie d'une jolie femme était le sel de l'existence. Connaissant Frenzi, j'étais à peu près certain qu'Helen et lui avaient été plus que de simples amis. Frenzi avait une technique à part et, si j'en croyais Maxwell, Helen n'était pas une fille à dire non.

Frenzi pouvait me mettre sur une piste intéressante.

Je consultai ma montre. Il était minuit moins vingt.

C'était le commencement de la journée pour Frenzi, qui ne se levait jamais avant onze heures du matin et ne se couchait pas avant quatre heures.

Je pris le téléphone et formai son numéro personnel. J'avais une petite chance de le trouver encore là. Il répondit immédiatement :

— Ed ? Ça, c'est du pot ! J'allais justement t'appeler. Je viens d'apprendre la mort d'Helen. C'est vrai ? Elle est vraiment morte ?

— Ça ne fait pas un pli, elle est bien morte. J'ai à te parler, Giuseppe. Je peux passer chez toi ?

— Bien sûr. Je t'attends.

— J'arrive.

Je raccrochai, quittai l'appartement, descendis l'escalier quatre à quatre et courus à la Lincoln.

Il pleuvait, comme cela arrive parfois à Rome, de façon brutale et inattendue. Je me glissai au volant, mis l'essuie-glace en marche, démarrai et fis marche arrière pour me dégager.

Frenzi habitait la Via Claudia, à l'ombre du Colisée. Il ne me fallait pas plus de six minutes pour aller en voiture chez lui. Il n'y avait guère de circulation et comme j'accélérais, j'aperçus du coin de l'œil une auto rangée non loin de moi qui allumait soudain ses lanternes. Un instant plus tard elle démarra et se mit à me suivre. En passant sous un réverbère, je reconnus la Frégate.

Il est assez rare que je me mette en colère, mais quand ça m'arrive, j'y vais à fond. A la vue de la Renault la moutarde me monta au nez. J'étais fermement décidé à savoir qui la conduisait, et à quoi il jouait. Tant que la voiture se trouvait derrière moi, je ne pouvais pas faire grand-chose. Il fallait m'arranger pour la faire passer devant, puis je la coincerais contre le trottoir, je la forcerais à stopper et je pourrais jeter un coup d'œil sur son conducteur. S'il voulait jouer au petit soldat, j'étais d'humeur à lui casser la gueule.

Je fis le tour du Colisée, la Frégate à cinquante mètres derrière moi. En arrivant dans une zone d'ombre je serrai brusquement les freins, donnai un coup de volant vers le trottoir et m'arrêtai.

Dans sa surprise, le chauffeur de la Renault n'eut pas le temps de stopper. La voiture fila devant moi. Aussitôt, je passai ma vitesse et me lançai à ses trousses.

Le chauffeur de la Frégate dut deviner ce que je cherchais à faire. Il réagit plus rapidement que je ne m'y attendais. A son tour, il appuya sur le champignon et la Renault bondit. Elle fila dans la Via dei Fori Imperiali comme un boulet de canon.

Je crus, un instant, que j'allais la rattraper. Mon pare-chocs avant n'était qu'à une dizaine de centimètres de son arrière, et j'étais prêt à donner un coup de volant pour l'accrocher quand l'autre réussit à s'éloigner.

Nous faisons au bas mot du cent trente. J'entendis dans l'obscurité le coup de sifflet indigné d'un flic. Par-delà la Frégate lancée à toute allure, j'aperçus la Piazza Venitia qui s'approchait dangereusement. Devant la circulation intense, je flanchai. Je savais que je ne pouvais pas foncer au milieu de la piazza à cette allure sans percuter une voiture ou écraser quelqu'un. Mon pied s'abattit sur le frein et je ralentis.

La Renault s'échappa. Avec un grand coup de klaxon, elle s'engagea en grinçant sur la piazza, manqua de peu deux autres voitures et en fit caler une troisième. Ralentissant à peine sa course folle, la Frégate traversa la place en trombe, en s'ouvrant un chemin à grands coups de klaxon, et disparut dans l'obscurité en direction du Tibre.

J'entendis de nouveau les coups de sifflet stridents de la police. Je ne tenais pas à entrer en conflit avec les représentants de l'ordre, mais comme à l'allure à laquelle j'avais roulé aucun flic, je le savais, n'aurait pu relever mon numéro dans l'obscurité, je pris la Via Cavour, ralentis à une allure raisonnable et fis un long détour pour retourner au Colisée.

J'étais bien embêté d'avoir laissé échapper la Frégate, mais j'aimais encore mieux l'avoir perdue que d'avoir eu à rivaliser avec elle d'extravagance et de témérité. Au moins, j'avais la satisfaction de lui avoir flanqué la trouille. J'arrivai donc chez Frenzi, qui habitait au rez-de-chaussée, rangeai la Lincoln devant la porte et gravis les marches du perron. Frenzi m'ouvrit tout de suite.

— Entre. Ça fait plaisir de te revoir.

Je le suivis dans son living-room joliment meublé. Il m'offrit un verre.

— Non, merci, je ne prends rien.

Je m'assis sur le bras d'un fauteuil et le regardai. Frenzi était mince, plus petit que la moyenne, brun, beau garçon, avec un regard intelligent et franc. Mais au lieu d'arborer un air jovial comme à son ordinaire, il semblait soucieux et fronçait un sourcil inquiet.

— Prends quelque chose pour me tenir compagnie, dit-il. Un petit cognac ?

— Bon, si tu veux.

Tout en versant à boire, il poursuivit :

— C'est une sale histoire, Ed. Les canards se contentent de dire qu'elle est tombée de la falaise. Tu as des détails ? Qu'est-ce qu'elle faisait à Sorrente ?

— Elle était là-bas en vacances.

Il apporta les verres, me donna le mien, et se mit à déambuler nerveusement dans la pièce. Sans me regarder, il déclara :

— Il n'y a pas de micmacs, n'est-ce pas ? Je veux dire, il s'agit bien d'un accident ?

Je dressai l'oreille avec étonnement.

— Entre nous, fis-je, ça n'est pas absolument certain. Chalmers croit qu'elle a été assassinée.

Il courba les épaules et son front se rida encore un peu plus.

— Et la police... que pense-t-elle ?

— Elle a l'air de se rallier à cette thèse. C'est Carlotti qui s'en occupe. Au début, il était persuadé que c'était un accident, mais il est en train de changer d'idée.

Frenzi me dévisagea et, sans élever la voix, articula :

— Moi, je parierais tout ce que tu voudras que c'est un assassinat.  
J'allumai une cigarette et m'affalai dans un fauteuil.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça, Giuseppe ?

— Tôt ou tard, c'était fatal que quelqu'un se débarrasse d'elle. Elle cherchait les emmerdements.

— Qu'est-ce que tu sais d'elle, alors ?

Il hésita, et vint s'asseoir en face de moi.

— Nous sommes de bons copains, Ed. J'ai besoin de tes conseils. J'allais t'appeler quand tu as téléphoné. On peut te parler confidentiellement ?

— Bien entendu. Vas-y.

— J'ai fait sa connaissance dans une réception cinq jours environ après son arrivée à Rome. J'ai été assez fou pour me lier plus intimement avec elle pour quatre ou cinq jours... ou plutôt quatre ou cinq nuits. (Il me regarda et haussa l'épaule.) Tu me connais. Elle me paraissait belle, aguichante et capable de combler tous les désirs d'un homme. Elle était aussi toute seule. J'ai fait une proposition qui a été acceptée, mais...

Il s'interrompit brusquement et fit une grimace.

— Mais quoi ?

— Après avoir passé quatre nuits avec moi, elle m'a demandé du fric.

Je le regardai fixement.

— Tu veux dire qu'elle a voulu t'emprunter de l'argent ?

— Eh bien ! non. Elle voulait de l'argent en échange de ses... services. Oui, ce fut sordide à ce degré-là !... Beaucoup d'argent.

— Combien ?

— Quatre millions de lires.

— Nom de Dieu ! Elle devait être complètement cinglée. Mais qu'est-ce que tu as fait ? Tu lui as ri au nez ?

— Elle parlait sérieusement. J'ai eu du mal à la convaincre que je n'avais pas cette somme. Il y eut une scène des plus pénibles. Elle a prétendu que si elle le disait à son père, il me démolirait. Il me ferait foutre à la porte du journal.

Un frisson soudain me parcourut l'échine.

— Une seconde. Tu veux dire, en somme, quelle te faisait chanter ?

Il but une gorgée de cognac.

— Oui, c'est bien le mot.

— Alors ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'ai essayé d'obtenir un compromis et finalement je m'en suis tiré avec une paire de boucles d'oreilles en diamant.

— Giuseppe ! Sans blague ! Elle a réussi à te faire chanter ?

Il haussa les épaules.

— C'est facile de critiquer, mais j'étais dans une situation délicate... Chalmers a le bras assez long pour me faire saquer. J'aime bien mon boulot. Je ne suis pas bon à grand-chose d'autre. C'était la parole d'Helen contre la mienne. Je n'ai pas très bonne réputation auprès des femmes. J'étais à peu près certain qu'elle bluffait, mais je ne pouvais pas me permettre de risquer le coup. Les boucles d'oreilles m'ont coûté trente-quatre mille lires, et je me suis dit que je m'en tirais à bon compte. A meilleur compte qu'un de tes collègues...

A présent, je tendais le cou, les yeux fixés sur lui.

— Que veux-tu dire ?

— Je n'étais pas le seul, bien sûr. Il y avait un autre journaliste, un Américain, qu'elle a possédé de la même façon. Peu importe qui c'est. Nous avons fait le point ensemble par la suite. Il a lâché un collier de brillants qui lui a coûté presque toutes ses économies. Elle avait l'air de se spécialiser dans les journalistes. Elle pouvait sans doute jouer plus facilement du prestige de son père dans cette branche-là.

J'eus brusquement la nausée. Si ce que disait Frenzi était vrai – et je le croyais – alors il était évident qu'Helen m'avait tendu un piège. Si elle n'était pas tombée de la falaise, j'aurais, moi aussi, été obligé de m'exécuter et de céder au chantage.

Je m'aperçus alors que si l'histoire de Frenzi se savait, si la police découvrirait que je n'étais autre que le mystérieux M. Sherrard, je me trouvais avoir eu un mobile idéal pour l'assassiner. On dirait qu'elle avait tenté de me faire chanter ; je ne pouvais pas payer et, pour sauver ma nouvelle situation, je l'avais balancée du haut de la falaise.

C'était mon tour, à présent, de me balader nerveusement de long en large. Heureusement, Frenzi ne m'observait pas. Il s'était affalé dans un fauteuil, les yeux fixés au plafond.

— Tu vois maintenant pourquoi je pense qu'elle a été assassinée, continua-t-il. Elle peut avoir tenté ce coup-là une fois de trop. Je ne peux pas me mettre dans la tête qu'elle allait à Sorrente toute seule. Il y avait un homme avec elle. Si elle a été assassinée, la police n'a plus qu'à retrouver ce type-là...

Je ne répondis pas.

— Qu'est-ce que tu ferais à ma place ? Depuis que j'ai appris sa mort, j'essaie de prendre une décision. Est-ce que je dois aller trouver la police pour leur dire qu'elle a tenté de me faire chanter ? S'ils pensent vraiment qu'elle a été assassinée, ça leur donnera le mobile.

Je commençais à me remettre de ma première émotion. Je retournai m'asseoir dans mon fauteuil et remarquai :

— Il faut que tu fasses attention. Si Carlotti s'en va répéter à Chalmers ce que tu lui auras raconté, tu seras encore dans la merde.

Il acheva son cognac, se leva et remplit son verre de nouveau.

— Vouais, je m'en rends bien compte. Mais tu crois que je devrais y aller ?

Je fis un signe négatif.

— Non. Je pense que tu ferais mieux d'attendre que la police soit certaine du meurtre. Tu n'as pas besoin de te jeter là-dedans la tête la première. Tu ne peux pas. Il faut que tu attendes pour voir d'où vient le vent.

— Mais suppose qu'on découvre que j'étais son amant ? Imagine une seconde que la police suppose, sous prétexte que j'avais un mobile, que c'est moi qui l'ai tuée ?

— Ah ! ne déconne pas, Giuseppe ! Tu peux facilement prouver que tu n'étais pas du côté de Sorrente quand elle est morte, non ?

— Evidemment. Puisque j'étais ici, à Rome.

— Alors, je t'en supplie, ne complique pas les choses.

— Tas raison, dit-il en haussant les épaules. Alors, selon toi, mieux vaut que je ne dise rien aux flics ?

— Pas encore. Chalmers flaire un type, dans cette histoire. En ce moment, il a l'air du taureau dans l'arène. Si tu t'amènes, il en conclura que c'est toi le type en question et il gueulera : au meurtre ! Et puis autant te dire le reste : Helen était enceinte.

Le verre dégustation de Frenzi lui échappa des mains et tomba à terre. Le cognac fit une petite flaque sur le tapis. Il me regarda bouche bée, les yeux écarquillés.

— Pas possible ! Je te jure que c'est pas moi. Nom de Dieu ! Je suis vachement content de ne pas être allé trouver les flics avant de t'avoir vu. (Il ramassa son verre.) Regarde-moi ça !

Il alla chercher un chiffon à la cuisine. Pendant son absence, j'eus le temps de réfléchir un brin. Si Carlotti croyait, et pouvait prouver, qu'Helen avait été assassinée, je savais qu'il ferait des efforts désespérés pour découvrir l'énigmatique Sherrard. Est-ce que j'avais assez soigneusement dissimulé mes traces pour l'empêcher de me retrouver ?

Frenzi revint et se mit à éponger le cognac répandu. Ce faisant, il se remit à parler, à exprimer à haute voix ce que je me disais en moi-même.

— Carlotti est très consciencieux. Je n'ai pas connaissance qu'il ait jamais échoué dans une affaire d'assassinat. Il pourrait me mettre la

main dessus, Ed.

Sur moi aussi, il pouvait mettre la main !

— Tu as un alibi increvable, répliquai-je. Alors t'en fais pas. Chalmers m'a chargé de retrouver le mec susceptible d'avoir tué sa fille. Tu peux peut-être me donner un coup de main. Est-ce que ça pourrait être ce journaliste américain dont tu m'as parlé ?

Frenzi secoua la tête.

— Impossible. J'étais avec lui l'après-midi du jour où Helen est morte.

— Alors qui y a-t-il d'autre ? Tu as une idée ?

— Non, hélas, je ne vois pas...

— Elle connaissait un type dont le prénom est Carlo. Est-ce que tu vois qui ça pourrait être ?

Il réfléchit un instant et secoua la tête.

— Je ne vois pas.

— Est-ce que tu l'as jamais rencontrée en compagnie d'un homme ?

Il se frotta le menton et me regarda bien en face.

— Je l'ai vue avec toi.

Je me figeai brusquement.

— Ah, oui ? Quand ça ?

— Vous sortiez d'un cinéma ensemble.

— Chalmers voulait que je m'occupe d'elle. Je suis sorti une ou deux fois avec elle. A part moi, tu ne te souviens de personne d'autre ?

Je savais qu'il était bien trop malin pour se laisser prendre à mon air détaché, mais c'était aussi un trop bon copain pour vouloir me gêner plus qu'il ne l'avait fait.

— Une fois, je l'ai bien vue chez Luigi avec un grand type brun. Je ne sais pas qui c'était.

— Grand comment ?

— Un drôle de balèze, taillé en Hercule.

Le visiteur de la villa me revint aussitôt à l'esprit. Lui aussi était fortement charpenté, lui aussi avait des épaules de champion de boxe.

— Tu pourrais me donner son signalement ?

— Je suis à peu près certain que c'est un Italien. Je lui donnerais dans les vingt-cinq, vingt-six ans, noiraud, des traits grossiers, assez beau dans le genre bestial, si tu vois ce que je veux dire. Il avait une cicatrice sur la joue droite, une marque blanche en zigzag, qui pourrait provenir d'un coup de couteau reçu autrefois.

— Et tu ne sais pas qui ça peut être ?

— Pas du tout, mais il est facile à reconnaître, si tu le vois un jour.

— Oui. Pas d'autres idées ?

Il haussa les épaules.

— Ça, c'est même pas une idée, Ed. Ce gars-là c'est le seul avec qui j'aie jamais vu Helen, à part toi ; mais tu peux être certain qu'elle cavalaït tout le temps avec des types. J'aimerais bien pouvoir t'aider, mais c'est tout ce que je sais.

Je me levai.

— Tu m'as déjà bien aidé. Maintenant écoute-moi. Rassure-toi, ne t'en fais pas, reste peinard et ne dis rien. Je vais essayer de trouver ce gars. C'est peut-être celui que je cherche. Je te tiendrai au courant. Si Carlotti te met la main dessus, tu as un alibi en or. Ne l'oublie pas et cesse de te faire du mauvais sang.

Frenzi eut un sourire.

— Oui. T'as raison. Je te fais confiance, Ed.

Je lui dis que c'était ce qu'il avait de mieux à faire, lui serrai la main et réintégraï la Lincoln.

En retournant chez moi, il me semblait que je n'avais pas perdu mon temps. Je pensais avoir trouvé la raison pour laquelle Helen était morte au pied de la falaise. Pas moyen de raconter ça à Chalmers, mais au moins, ça me donnait un indice. Quelqu'un, comme l'avait supposé Frenzi, n'avait pas cédé au chantage et Helen avait perdu la vie.

De toute évidence, il ne me restait plus qu'une chose à faire : retrouver Carlo.

Ce n'est qu'à quatre heures de l'après-midi, le lendemain, que je pus enfin contacter ma petite amie téléphoniste. Elle se livra à toutes les simagrées que fait d'ordinaire une fille qu'on a laissée tomber et qu'on relance, et il me fallut toute la patience et tout le tact du monde pour arriver à lui demander ce que je voulais savoir.

Elle finit, après maintes hésitations, par consentir à me donner le nom et l'adresse de l'abonné dont le numéro se trouvait sur le mur d'Helen. Elle promit de me téléphoner le lendemain matin.

Il me fallut attendre jusqu'à onze heures et demie. Je l'aurais étranglée volontiers. Il y avait une note aigre dans sa voix, quand elle m'apprit que l'abonné était une femme.

— Bon. Alors c'est une femme. Y a pas de quoi en faire un plat ! Fallait que ce soit un homme ou une femme, non ? Tu ne pensais pas que c'était un chien tout de même !

— Tu n'as pas besoin de crier comme ça. Je n'ai même pas le droit



de te donner ce renseignement.

Je tournai cinq fois ma langue clans ma bouche avant de lui répondre, et dis enfin :

— Écoute. Donne-le-moi. C'est une question de boulot. Combien de fois faudra-t-il te le répéter ?

Elle me dit que l'abonné habitait la villa Palestro, Viale Paolo Veronese, et qu'elle s'appelait Myra Setti. Je notai le nom et l'adresse, et lui relus le tout.

— Merci infiniment. Setti ? S-E-T-T-I ? C'est bien ça ?

Elle me dit que oui. Et puis soudain, j'eus comme une brusque illumination. Setti ! La police de New York, je m'en souvenais maintenant, avait pensé que le rival de Menotti, Frank Setti, était probablement l'auteur de l'assassinat du gangster. Est-ce que Myra Setti lui était apparentée ? C'était peut-être sa femme, sa sœur ou sa fille ? Il pouvait y avoir un lien quelconque entre cette femme, l'assassinat de Menotti, Frank Setti et Helen...

Je m'aperçus que mon ancienne petite amie parlait toujours. Sa voix aiguë me perçait le tympan, mais j'avais autre chose à faire que de l'écouter. J'avais un problème à résoudre. Je reposai doucement l'écouteur, le cœur battant à tout rompre.

Setti !

C'était peut-être l'indice que je recherchais. Maxwell m'avait dit qu'Helen passait pour avoir été mêlée à l'assassinat de Menotti, et que c'était sans doute la raison de son voyage à Rome. Setti pouvait fort bien avoir organisé le meurtre d'Helen.

Je me dis qu'il serait peut-être instructif de jeter un coup d'œil à la villa Palestro.

Le téléphone sonna. Ma petite amie devait se demander pourquoi j'avais raccroché net.

Je m'enfonçai dans mon fauteuil et laissai la sonnerie carillonner.

## CHAPITRE VIII

Je fus passablement occupé pendant les deux heures qui suivirent. Je savais que Chalmers devait être arrivé à New York, et qu'il devait attendre de mes nouvelles avec impatience. Il me faudrait lui fournir des renseignements quelconques au cours de la journée.

Je téléphonai à l'Agence internationale de police privée pour lui demander de m'envoyer son meilleur agent pour un travail urgent et tout ce qu'il y a de confidentiel. On me répondit que j'allais recevoir la visite du signor Sarti. Puis je passai un coup de fil à Jim Matthews, de l'Associated Press. Matthews était à Rome depuis quinze ans. Il connaissait tous les gens susceptibles de figurer dans les informations de presse et pas mal d'autres aussi. Je lui dis que s'il avait une minute, j'aimerais bien le voir.

— Pour toi, Ed, j'ai toujours une minute. Je te permets même de me payer un gueuleton du tonnerre ; ça nous donnera l'occasion de bavarder.

Je regardai l'heure. Il était un peu plus de midi.

— Je te retrouve au Harry's Bar à une heure et demie.

— Parfait. A tout à l'heure.

Puis je pris quelques notes sur un bloc, et me mis à réfléchir, pour essayer de trouver ce que je pourrais bien dire à Chalmers. Les avertissements que m'avait donnés sa femme m'inquiétaient. Je n'ignorais pas que si je lui débitais toute l'histoire, il ne serait pas très bien disposé à mon égard ; pourtant, ce ne serait guère facile de lui cacher beaucoup de détails. J'étais donc en train de me mettre martel en tête, quand la sonnerie de l'entrée retentit.

J'ouvris et me trouvai en présence d'un vieil Italien gros et court, vêtu d'un costume gris râpé, qui se tenait sur mon paillason. Il se présenta :

— Bruno Sarti, de l'Agence internationale.

Au premier abord, Bruno Sarti ne faisait pas grande impression. Il ne s'était pas rasé ce matin-là. Sa chemise était sale, et un orgelet commençait à lui pointer sous l'œil droit. Il trimbalait aussi une épouvantable odeur d'ail qui empoisonna aussitôt le salon.

Je le fis entrer. Il ôta son vieux chapeau de taupe et découvrit une

calvitie miteuse. Il vint s'asseoir sur le bord d'une chaise pendant que je m'approchais de la fenêtre ouverte, et m'installais sur le rebord. J'avais besoin d'air frais.

— Il me faut divers renseignements, lui annonçai-je, et il me les faut rapidement. Le prix importe peu. Votre agence pourra mettre autant de collaborateurs qu'elle jugera utile sur cette affaire.

Ses yeux noirs, injectés de sang, s'entrouvrirent quelque peu et il m'exhiba plusieurs dents aurifiées dans une grimace qu'il prenait sans doute pour un sourire. On aurait dit le genre de spasme qui vous prend quand on a brusquement une crampe d'estomac.

— Les renseignements que je désire, et le fait que je suis votre client, tout cela doit rester absolument secret. La police s'occupe également de cette affaire. Aussi tâchez de ne pas avoir d'histoires avec elle.

Son prétendu sourire s'effaça et il cligna des yeux.

— Nous sommes très bien avec la police, dit-il. Nous ne tenons pas à la gêner en quoi que ce soit.

— Il ne s'agit pas de ça. Voici ce que je veux que vous fassiez : je désire que vous trouviez quels étaient les amis à Rome d'une jeune fille américaine qui y est restée ces dernières quatorze semaines. Elle s'appelait Helen Chalmers. Je pourrai vous donner des photos. Elle est descendue à l'Excelsior, où elle est restée quatre jours, puis elle a pris un appartement. (Je lui tendis quelques photos que Gina avait prélevées dans notre fichier, ainsi que l'adresse de l'appartement d'Helen.) Elle avait beaucoup d'amis. Je veux que vous m'indiquiez leurs noms à tous, et que vous me disiez où je puis les trouver. Je veux savoir aussi à quoi elle a passé son temps pendant son séjour à Rome.

— La signorina a été victime d'un accident à Sorrente, si je ne m'abuse ? observa Sarti, en me regardant. C'était bien la fille du signor Sherwin Chalmers, le magnat de la presse américaine, n'est-ce pas ?

En dépit de son aspect miteux, il avait tout de même l'air de se tenir au courant de l'actualité.

— C'est cela même.

Les dents d'or étincelèrent. Il venait certainement de se rendre compte, avec satisfaction, qu'il côtoyait la grosse galette. Il exhiba un carnet et un bout de crayon, et prit quelques notes.

— Je vais m'y mettre sur l'heure, signor, m'assura-t-il.

— Ce n'est que le début. Je voudrais aussi savoir à qui appartient une Frégate Renault vert foncé, qui porte le numéro que voici.

Je lui tendis un papier sur lequel j'avais relevé le numéro. J'ajoutai :

— La police m'affirme que ce numéro n'existe pas. Vous allez donc en être réduit à guetter cette bagnole et, si vous la repérez, à la suivre ou à jeter un coup d'œil sur le conducteur.

Il prit encore des notes, et ferma son carnet. Il leva alors la tête et demanda :

— La mort de la signorina n'était peut-être pas tout à fait accidentelle, signor ?

— Nous ne savons pas. Vous n'avez pas besoin de vous en faire pour ça. Trouvez-moi ces renseignements et laissez la police s'occuper du reste. (Je me levai.) Téléphonez-moi ici dès qu'il y aura du nouveau. N'attendez pas de me faire un rapport écrit. Je veux que ce travail soit liquidé en vitesse.

Il me promit de faire de son mieux, me demanda de bien vouloir verser la provision habituelle, soit dix-sept mille lires, prit mon chèque, m'assura qu'il aurait bientôt quelque chose pour moi, et me tira sa révérence.

J'ouvris l'autre fenêtre, et abandonnai à mon tour l'appartement pour aller à mon rendez-vous avec Matthews.

Je le trouvai au Harry's Bar en train de déguster un scotch à la glace pilée. C'était un grand gaillard maigre, aux traits durs, aux yeux gris pénétrants, au nez crochu et à la mâchoire proéminente.

Après avoir bu quelques verres ensemble, nous avons pris place au restaurant. Le déjeuner commença avec de la poutargue, sorte de caviar d'œufs de mulot fumés, suivie de *pollo in padella*, poulet sauté avec du jambon, de l'ail, de la marjolaine, des tomates et une sauce au vin. Tout en déjeunant, nous avons parlé de choses et d'autres. Ce n'est qu'au fromage, au célèbre *ricotta* romain, saupoudré de cannelle, que j'abordai les affaires sérieuses.

— Jim, j'ai besoin de renseignements.

Il me sourit.

— Je ne suis pas con au point de me figurer que tu m'as payé ce gueuleton par amitié pure, riposta-t-il. Vas-y. De quoi s'agit-il ?

— Est-ce que le nom de Myra Setti te dit quelque chose ?

Il réagit instantanément. Son expression détendue et satisfaite disparut comme par enchantement. Son regard s'alluma.

— Hé ! là, hé ! là. Voilà qui devient intéressant. Qu'est-ce qui te fait demander ça ?

— Désolé, Jim. Je ne peux pas te le dire. Qui est-ce ?

— La fille de Frank Setti, bien sûr. Tu devrais le savoir !

— Le gangster ?

— Oh ! écoute, tu n'es pas un enfant de cœur !

— Ne prends pas cet air condescendant ! Je connais un peu Setti, mais pas trop. Où est-il à présent ?

— J'aimerais bien le savoir. Il est en Italie mais je ne sais pas où il se terre exactement et la police non plus. Il a quitté New York, il y a environ trois mois. Il est arrivé à Naples par mer et s'est présenté spontanément à la police, en donnant comme adresse le Vesuvius. Puis, il a disparu et la police n'a jamais pu lui remettre la main dessus. Tout ce que nous savons, c'est qu'il n'a pas quitté l'Italie. Mais où il est, ça, personne n'en sait rien.

— Même pas sa fille ?

— Oh ! si, sans doute, mais elle ne veut pas l'ouvrir. J'ai causé avec elle. Elle habite Rome depuis cinq ans, et elle prétend que son père ne lui a pas donné signe de vie, il ne lui a même pas écrit.

— Dis-moi ce que tu sais de Setti, Jim.

Matthews se carra sur sa chaise.

— Tu ne voudrais pas me payer un cognac ? Ça me paraît dommage de ne pas terminer ce repas convenablement.

Je fis signe au garçon, commandai deux « dégustation » et puis j'offris à Matthews un cigare que je gardais au frais pour une occasion de ce genre.

Il l'examina avec méfiance, mordit l'extrémité et l'alluma. J'attendais la première bouffée avec un peu d'inquiétude. Quand il fut satisfait de voir que je ne lui avais pas filé un laissé-pour-compte, il dit :

— Je n'en sais guère plus que toi sur Setti. C'était le grand manitou du syndicat des ouvriers boulangers. C'est un truand, intrépide et redoutable, que rien n'arrête. Menotti et lui étaient des ennemis jurés, chacun voulait être plus fort que l'autre. Tu sais sans doute que Menotti avait fourré en douce un stock d'héroïne chez Setti. Puis il a refilé le tuyau à la Brigade des stupéfiants qui est entrée dans la danse, a mis la main sur le stock et a arrêté Setti. Mais c'était un boulot à moitié loupé, et l'avocat de Setti n'a pas eu beaucoup de mal à démolir l'accusation. Setti a bénéficié d'un non-lieu, mais la presse avait fait un tel ramdam contre lui qu'on a fini par l'expulser comme étranger indésirable. Comme il avait toujours conservé sa nationalité italienne, les autorités de la péninsule n'ont pas pu l'empêcher de débarquer ici. La police italienne se démenait pour trouver un moyen de s'en débarrasser quand il a disparu.

— Je me suis laissé dire que la police croit que c'est lui qui aurait monté l'assassinat de Menotti.

— C'est plus ou moins certain. Avant son départ, il a prévenu Menotti qu'il ne le raterait pas. Deux mois plus tard, Menotti se faisait

descendre. Tu peux parier ton dernier dollar que Setti a manigancé le coup.

— Comment est-ce arrivé ? Menotti n'a donc pas pris la menace au sérieux ?

— Mais si, mon vieux. Il ne pouvait pas faire un pas sans être accompagné d'une escouade de gardes du corps armés jusqu'aux dents. Mais le tueur engagé par Setti a fini par l'avoir. Menotti a commis une erreur fatale. Il avait un appartement où il se rendait régulièrement une fois par semaine, pour y voir sa petite amie. Il s'y croyait en sécurité. Ses hommes l'accompagnaient, fouillaient l'appartement, attendaient l'arrivée de la fille et puis, quand Menotti s'était bien enfermé, ils s'en allaient. Le lendemain matin, ils sonnaient à la porte, se faisaient reconnaître et escortaient de nouveau Menotti jusque chez lui. Cette nuit-là, tout marcha comme à l'ordinaire, mais quand ils sont venus chercher Menotti le lendemain, ils ont trouvé la porte ouverte et Menotti refroidi.

— Et la fille ? Qui était-ce ?

Matthews haussa les épaules.

— Personne ne paraît le savoir. Quand ils ont trouvé le cadavre de Menotti, elle avait filé et, depuis, personne ne l'a revue. Elle n'habitait pas dans l'appartement. Elle arrivait parfois avant Menotti et ses hommes. Aucun d'eux n'a pu l'apercevoir une fois en face. Pendant qu'ils fouillaient l'appartement, elle se tenait à la fenêtre et leur tournait le dos. Tout ce qu'ils peuvent dire, c'est que c'était une blonde bien balancée. La police ne l'a jamais retrouvée. On croit que c'est elle qui a fait entrer l'assassin, car la porte n'avait pas été enfoncée. Pour moi, il est à peu près certain qu'elle a vendu Menotti.

Je restai un moment pensif, puis je demandai :

— Tu connais un Italien, grand et costaud, avec une cicatrice en zigzag sur la joue droite dont le prénom est Carlo ?

Matthews fit un signe de dénégation.

— Inconnu au bataillon. Qu'est-ce qu'il vient foutre là-dedans ?

— Je n'en sais rien, mais je voudrais bien le savoir. Si jamais tu apprends quelque chose sur ce type, Jim, préviens-moi.

— Bon sang ! Écoute, dis-moi, pourquoi cet intérêt subit pour Setti et à quoi ça rime ? demanda-t-il en secouant avec précaution la rendre de son cigare.

— Je ne peux pas te donner de détails pour le moment, mais si jamais je tombe sur quelque chose qui puisse t'être utile, je te le passerai. Je regrette, mais je ne peux faire davantage.

Il fit une grimace.

— J'ai horreur des gars qui me font des mystères. Enfin, dit-il en

haussant les épaules, le déjeuner n'était pas mauvais, après tout. (Il repoussa sa chaise.) Si tu n'as pas grand-chose à faire, moi j'ai du boulot cet après-midi. T'as pas d'autre tuyau à me demander avant que je reprenne le collier ?

— Je ne pense pas, mais si je vois quelque chose, je te passe un coup de fil.

— Parfait. N'aie pas peur de me mettre à contribution. Tu ne saurais pas par hasard où Setti se cache, hein ?

Il se leva.

— Si je le savais, je te le dirais.

Il hocha tristement la tête.

— Vouais. Je sais. C'est comme si, moi, j'allais raconter à ma femme que ma secrétaire a des seins comme Jane Russell ! Enfin, au revoir, beau gosse. En tout cas, si je ne te revois pas d'ici là, j'irai à ton enterrement.

Je le regardai partir ; puis, pendant dix bonnes minutes, je retournai dans ma tête tout ce qu'il m'avait dit. Je n'avais pas appris grand-chose, mais le peu qu'il m'avait raconté valait bien l'argent du déjeuner.

Le temps de regagner mon appartement, j'avais réussi à échafauder les grandes lignes de mon premier rapport à Chalmers. Le mieux pour le moment serait d'observer une prudente réserve. Il y avait dans cette affaire divers aspects qu'il me faudrait approfondir avant de laisser entrevoir la vérité au patron.

Je laissai la Lincoln devant l'immeuble et grimpai en hâte mon escalier particulier. En longeant le couloir, j'aperçus la silhouette d'un homme qui attendait devant ma porte. Mon cœur fit un bond quand je reconnus la taille courte et les larges épaules du lieutenant Carlotti.

Il se retourna au bruit de mes pas et me jeta un long regard méditatif qui se voulait déconcertant et qui réussit à me déconcerter. J'essayai de prendre un ton léger.

— Salut, lieutenant. J'espère que vous n'attendez pas depuis longtemps ?

— Je viens d'arriver, dit-il. Je voulais vous demander quelque chose.

Je trouvai ma clé, ouvris la porte et le laissai passer devant.

— Entrez donc.

Il pénétra dans le salon comme un employé des pompes funèbres dans une chambre mortuaire. Il se plaça le dos à la fenêtre pour que la lumière me tombe en plein dessus, si je lui faisais face.

Je ne tenais pas à lui laisser cet avantage et je me dirigeai vers mon bureau, situé dans un coin plus sombre. Je m'assis dessus. Il lui fallut se retourner pour me regarder. J'allumai une cigarette et tâchai de garder tout mon sang-froid.

— Qu'est-ce qui vous tracasse, lieutenant ?

Il laissa errer son regard aux alentours, repéra une chaise où il se trouverait à ma portée et s'assit.

— Je regrette qu'il ne soit plus possible de conseiller au juge d'instruction de Naples de conclure à une mort accidentelle dans le cas de Miss Chalmers, dit-il. Plusieurs points demeurent obscurs. J'ai demandé un complément d'enquête.

Je gardai un visage impassible, et soutins son regard froid et pénétrant.

— Et... ?

— La signorina avait beaucoup d'amis masculins. Nous avons découvert qu'elle dispensait ses faveurs avec beaucoup de générosité.

— Qu'en termes délicats ces choses-là sont dites, lieutenant ! Vous entendez par là qu'elle menait une vie dissolue ?

Il approuva de la tête.

— J'en ai bien peur.

— Voilà une chose qui ne fera pas plaisir à Chalmers. Vous êtes certain de ce que vous avancez ?

Il eut un mouvement d'impatience.

— Bien entendu. Nous pensons qu'il est plus que probable qu'un de ses amis l'a tuée. Il s'agit donc maintenant d'une enquête criminelle. J'ai déjà relevé les noms de plusieurs hommes qu'elle fréquentait. Le vôtre est sur la liste.

— Cherchez-vous à insinuer que j'avais des rapports immoraux avec elle ? m'écriai-je en me forçant à rencontrer son regard. Parce que s'il en était ainsi, j'aurais grand plaisir à vous attaquer en diffamation.

— Je n'insinue rien du tout, signor. Vous la connaissiez. J'essaie d'éclaircir la situation. Nous avons conclu que c'est un homme qui la connaissait qui l'a tuée. Vous seriez peut-être assez aimable pour nous aider ? Pouvez-vous me dire où vous étiez le jour de sa mort ?

Il me semblait qu'il y avait une éternité que j'attendais cette question. D'une voix que je reconnus difficilement, je répondis :

— Vous croyez que je l'ai tuée ?

— Non. Je ne crois pas. Je dresse une liste de tous les hommes qui la connaissaient. A côté de chaque nom, je note l'endroit où se trouvait l'homme au moment de la mort de la signorina Chalmers. De cette façon, je gagnerai beaucoup de temps. Il ne me restera plus à



enquêter que sur ceux qui ne pourront pas me donner de réponse satisfaisante.

— Je vois... (Je poussai un long soupir.) Vous voulez savoir où je me trouvais il y a quatre jours ?

— S'il vous plaît.

— Ce n'est pas difficile. C'est le jour où mes vacances ont commencé. J'avais eu l'intention d'aller à Venise. J'avais oublié de retenir une chambre et, voyant qu'il était trop tard, je suis resté ici, à travailler à mon roman. Le lendemain matin...

— Le lendemain matin ne m'intéresse pas, coupa Carlotti. Je veux simplement savoir ce qui s'est passé le 29.

— Bon. J'étais ici, et j'écrivais. J'ai travaillé tout l'après-midi et le soir jusqu'à trois heures du matin. Je n'ai pas bougé d'ici.

Il baissa le nez sur ses souliers bien cirés.

— On vous a peut-être rendu visite ? dit-il d'un ton encourageant.

— Personne n'est venu me voir, puisqu'on me croyait à Venise.

— On vous a peut-être téléphoné ?

— Non, pour la même raison.

— Je vois.

Il y eut un long silence gênant, pendant lequel il ne cessa d'examiner ses chaussures, puis il leva brusquement la tête. Son regard me fit l'effet d'une lampe à souder en plein visage. Il se leva enfin.

— Eh bien ! je vous remercie, signor. Cette affaire se complique. Ce n'est qu'en cherchant et en interrogeant les intéressés que nous découvrirons éventuellement la vérité. Je regrette d'avoir abusé de votre temps.

— Aucune importance.

Je sentais que mes mains étaient aussi moites que ma gorge était sèche. Il s'avança vers la porte.

— Si jamais je vois quelque chose d'autre où vous pourriez m'aider, je me remettrai en rapport avec vous. (Il s'arrêta et me dévisagea.) Vous n'auriez rien à ajouter ? Il n'y a rien qui aurait pu vous échapper, et qui me rendrait service ?

— Ma mémoire n'est tout de même pas déficiente à ce point-là !

Il me regarda fixement.

— Je crois que vous avez tort de traiter cette affaire par-dessous la jambe, signor. Après tout, il s'agit d'un meurtre. Réfléchissez-y. Il vous viendra peut-être quelque chose à l'esprit.

— Bien sûr. Si j'ai une idée, je vous fais signe.

— J'en serais très heureux.

Il inclina la tête, ouvrit la porte et pénétra dans l'antichambre.

J'avais tellement perdu contenance, que je n'eus pas la force de l'accompagner jusqu'au bout. Il trouva la sortie tout seul. Quand j'entendis claquer la porte d'entrée derrière lui, j'écrasai ma cigarette dans un cendrier, me levai et m'approchai de la fenêtre.

J'observai le carrousel des voitures autour du Forum. Derrière la masse imposante du Colisée, quelques nuages sombres s'amoncelaient : signe de pluie pour cette nuit. Je vis Carlotti monter dans une voiture de police et s'éloigner. Je restai immobile, l'esprit aux cent coups. J'aurais dû me douter que Carlotti se rendrait bien compte de la portée qu'avait la disparition des films. C'était là une chose que je ne pouvais cacher à Chalmers.

Je fus pris soudain d'une hâte fébrile. Il fallait que moi je repère ce mystérieux X..., avant que Carlotti ne finisse par tomber sur moi. Je l'estimais à sa juste valeur. Déjà, il s'était avancé beaucoup trop près de moi, à mon gré.

Le téléphone m'arracha à mes pensées. Je décrochai. C'était Gina.

— Vous aviez dit que vous me téléphoneriez hier, dit-elle. J'ai attendu. Qu'est-ce qui se passe, Ed ?

Je réfléchis rapidement. Je ne pouvais plus lui confier mes ennuis maintenant que Carlotti m'avait avoué qu'il s'agissait d'une enquête sur un meurtre. Elle risquait d'être arrêtée comme complice si elle savait que j'étais Douglas Sherrard.

— Je suis en plein boum pour le moment, répondis-je. J'allais sortir. Donnez-moi un jour ou deux, et je vous passerai un coup de fil.

— Mais, Ed... Vous vouliez me dire quelque chose. Nous ne pouvons pas nous voir ce soir ?

— Je regrette, Gina, mais pas ce soir. Je ne peux pas m'attarder maintenant. Je vous téléphonerai dans un jour ou deux. A bientôt !

Je raccrochai et j'attendis un moment avant de demander la communication avec New York. L'inter me prévint qu'il y avait deux heures d'attente.

Je n'avais rien d'autre à faire qu'à m'asseoir pour ruminer tous les renseignements que j'avais obtenus de Matthews, et envisager la menace qui commençait à poindre du côté de Carlotti. Au bout d'un moment, j'en eus assez de me faire peur tout seul et je mis la radio. Maria Meneghini Callas donnait un récital de chansons de Puccini. Sa voix basse et prenante me fit oublier mes ennuis pendant une heure. Elle en était au milieu de *Sola perduta, abbandonata*, et me faisait dresser les cheveux sur la tête, quand la sonnerie du téléphone m'obligea à la faire taire.

Deux minutes après, j'avais Chalmers au bout du fil.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

Même à cette distance, sa volonté de fer perçait dans sa voix.

— Je viens de voir Carlotti. Maintenant, il est convaincu que c'est un assassinat, et il va le dire au juge d'instruction.

Il y eut un silence, et Chalmers dit :

— Comment est-ce qu'il a trouvé ça ?

Je lui parlai de l'appareil et des boîtes de films qui manquaient. Je lui dis aussi que j'avais repris l'appareil et découvert un fragment de pellicule dedans, puis que la caméra m'avait été volée avant que je puisse la rendre à la police. La nouvelle parut le décontenancer car je perçus dans sa voix une légère hésitation quand il reprit la parole.

— Alors, qu'est-ce que vous comptez faire, Dawson ?

— J'essaie de dresser une liste des amis masculins d'Helen. (Je lui expliquai alors que j'avais mis une agence de police privée sur l'affaire.) Carlotti travaille dans le même ordre d'idées. Il s'est mis en tête que votre fille avait pas mal de petits copains...

— Si jamais il cherche à faire du scandale, je le briserai ! rugit Chalmers. Restez en rapport avec moi. Je veux savoir ce que vous fabriquez... compris ?

Je lui dis que je comprenais parfaitement.

— Et parlez à ce sacré juge. Il m'a promis d'étouffer cette histoire de grossesse. Je ne veux pas qu'on en parle. Soyez ferme avec lui, Dawson. Flanquez-lui la trouille !

— Si jamais il s'avère que c'est un meurtre, monsieur Chalmers, on ne pourra rien changer aux conclusions de l'instruction !

— Il ne s'agit pas de ce que vous ne pouvez pas faire ! gronda-t-il. Parlez-lui à ce veau. Rappelez-moi demain à la même heure.

Je le lui promis et raccrochai. Puis je demandai la communication avec le juge Maletti. Quand il vint au bout du fil, je lui appris que je venais d'avoir une conversation avec Chalmers et que celui-ci voulait s'assurer que leur arrangement tenait toujours. Maletti fut tout sucre et tout miel. Il me dit que si on ne découvrait pas d'autres indices, le signor Chalmers n'avait pas lieu de s'inquiéter au sujet des conclusions de l'enquête.

— C'est vous qui risquez d'avoir à vous inquiéter si les conclusions ne collent pas ! répliquai-je.

Et je raccrochai brutalement.

La nuit était tombée et la pluie tambourinait sur les carreaux. Je me dis que c'était le moment d'aller faire un tour à la villa Palestro et j'allai chercher mon imperméable dans ma chambre.

Je laissai ma voiture dans le parc de stationnement du stade et

j'escaladai à pied le Viale Paolo Veronese. Quand j'arrivai devant le portail de fer forgé scellé dans un mur de pierre de trois mètres de haut entourant le parc où se dressait la villa Palestro, la pluie avait redoublé et la longue rue était déserte. Je poussai le portail et m'avançai dans une allée sombre, bordée de cyprès et de massifs de fleurs.

En silence, je remontai l'allée, la tête enfoncée dans les épaules pour me protéger de la pluie. Au bout de cinquante mètres, j'arrivai à un tournant ; après, j'aperçus la villa, une petite maison florentine à deux étages avec un toit en surplomb, des murs blancs et de grandes baies. Il y avait de la lumière dans l'une des pièces du bas, mais le reste de la maison était plongé dans les ténèbres.

La pelouse bien entretenue qui entourait la villa n'offrait pas d'abri. J'en fis le tour, en longeant les buissons jusqu'au moment où je me trouvai en face de la fenêtre éclairée. Les rideaux n'avaient pas été tirés, et je pouvais voir ce qui se passait dans la pièce, distante d'une trentaine de mètres à peine de mon poste d'observation.

C'était un grand salon, au mobilier moderne. Je voyais une femme jeune, debout près d'une table, occupée à fouiller dans un sac du soir.

Ce devait être, selon moi, Myra Setti et je l'examinai attentivement. Elle valait le coup d'œil. Dans les vingt-cinq à vingt-six ans, elle était assez grande, avec des cheveux noisette tombant sur les épaules. Elle portait une robe du soir blanche qui lui collait au corps comme une seconde peau et s'épanouissait, à partir des hanches, dans un bouillonnement de tulle et de paillettes.

Quand elle eut rangé son sac, elle ramassa une étole de vison et la jeta négligemment sur ses épaules. Elle s'arrêta pour allumer une cigarette, traversa la pièce, éteignit, et me laissa en contemplation devant une vaste étendue de vitre noire qui reflétait les nuages courant dans le ciel pluvieux, et les cyprès pointus.

J'attendis.

Au bout d'une minute environ, la porte s'ouvrit et je la vis sortir. Abritée sous un vaste parapluie, elle courut jusqu'au garage. Quand elle écarta la double porte, une lumière s'alluma. J'aperçus une Cadillac blanc et vert foncé, grande comme un trolleybus. Elle monta en voiture, laissant le parapluie contre le mur. J'entendis le ronronnement du moteur et elle démarra pour passer à dix mètres du coin où je m'étais accroupi. Les phares firent surgir un éblouissant mélange de pluie battante, d'herbe et de buissons.

Je restai sur place, l'oreille tendue. J'entendis la voiture s'arrêter au bout de l'allée. Il y eut un long silence pendant qu'elle ouvrait les grilles, puis je surpris le bruit d'une portière claquée. Le moteur accéléra et décroûta. Elle était partie.

Je restai où j'étais, à contempler la villa obscure. J'attendis, parfaitement immobile, pendant quelques minutes. Pas de lumière. Je me dis que j'allais être tranquille pour effectuer ma petite exploration. Relevant le col de mon manteau, je me dirigeai vers la villa et j'en fis le tour. Aucune lumière, nulle part. Je trouvai une fenêtre entrouverte au rez-de-chaussée. Je la poussai, pris la torche électrique dont je m'étais muni, et vis que je me trouvais devant une petite cuisine luxueusement équipée. J'enjambai la fenêtre, glissai par-dessus le double évier et me laissai tomber sans bruit sur le carrelage. Je refermai la fenêtre et m'éloignai silencieusement de la cuisine, le long d'un couloir qui aboutissait dans le hall d'entrée. A ma gauche, un escalier tournant montait aux chambres. Je grimpai jusqu'au palier et considérai les quatre portes qui s'y trouvaient.

Tournant doucement la poignée de celle de droite, je poussai la porte et jetai un coup d'œil. C'était très certainement la chambre de Myra. Elle était meublée d'un lit-divan avec un dessus-de-lit rouge sang. Les murs étaient recouverts de capiton de satin gris ; le mobilier argenté et le tapis rouge vif donnaient à cette chambre un aspect assez étonnant. Je fouillai un peu, sans trouver quoi que ce soit d'intéressant. Il y avait un coffret à bijoux sur la coiffeuse. Le contenu aurait mis l'eau à la bouche du plus blasé des cambrioleurs mais, moi, ça me laissait froid. En tout cas, j'en conclus qu'elle avait pas mal d'argent à jeter par les fenêtres ou qu'elle avait une flopée d'admirateurs qui l'inondaient de tous ces colifichets.

Ce n'est que dans la dernière chambre, qui devait être une chambre d'amis, que je trouvai ce que j'espérais vaguement découvrir.

Contre le mur, j'aperçus deux valises. L'une d'elles, posée à plat, était ouverte. Elle contenait mes trois plus beaux costumes, trois bouteilles de mon whisky préféré et ma boîte à cigarettes en argent. Je restai longtemps en contemplation devant la valise, sans parvenir à empêcher ma lampe de trembler dans ma main. Puis je m'accroupis et ouvris l'autre valise. Celle-ci était pleine d'objets volés dans mon appartement. Tout était là, sauf l'appareil d'Helen.

Avant d'avoir eu le temps d'examiner sous toutes ses faces la portée de ma trouvaille, j'entendis un bruit, au rez-de-chaussée, qui me fit presque bondir au plafond.

C'était le genre de bruit qu'un chasseur à la poursuite de bêtes plus ou moins inoffensives entend dans la jungle africaine et qui le prévient qu'un éléphant furieux vient d'entrer dans la danse. Dans le silence de la maison obscure, ce vacarme prenait les proportions d'un tremblement de terre. Il y eut un grand fracas ; quelqu'un avait ouvert la porte d'entrée et l'avait précipitée à toute volée contre le mur.

Puis une voix d'homme hurla :

— Myra !

Quand j'étais gosse, à la maison, on m'avait emmené une fois assister à un concours de crieurs de cochons. J'avais été terriblement impressionné par les sons formidables qui s'échappaient des poumons endurcis des crieurs. Le bruit qui montait par l'escalier et se répercutait contre les murs de la chambre obscure était aussi impressionnant. J'en avais la chair de poule et les cheveux qui se dressaient sur la tête. Mon cœur fit deux cabrioles.

Un autre fracas ébranla la maison quand l'homme referma la porte d'entrée. Et puis cette horrible voix déchaînée gueula de nouveau :

— Myra !

Je reconnaissais cette voix. Je l'avais entendue au téléphone. Carlo venait d'arriver !

Me déplaçant le plus silencieusement possible, je me glissai hors de la chambre. Je m'approchai de la rampe et regardai en bas avec précaution. Je ne voyais personne mais il y avait de la lumière au salon. Puis la voix éraillée se mit à chanter.

C'était une voix de gouape, qui n'avait rien de musical, une cacophonie répugnante, d'une vulgarité sans nom. On ne pouvait pas appeler ça une chanson. C'était un tohu-bohu comme on en entend dans la jungle, des glapissements qui me donnaient des sueurs froides.

J'attendais là, car il n'y avait pas d'autre sortie que celle d'en bas près de l'escalier. Tant que Carlo s'y trouvait, je ne tenais pas à me montrer.

Pendant un bon moment, toute la maison retentit au son de ces hurlements sauvages, puis il y eut un silence subit, un silence presque aussi effrayant que le vacarme qui l'avait précédé.

Je demeurai dans l'ombre, à trente centimètres de la rampe, pour ne pas être vu d'en bas. Heureusement, car, tout à coup, j'aperçus la silhouette d'un homme debout dans l'encadrement illuminé de la porte du salon.

Je m'enfonçai un peu plus dans l'ombre du palier. C'était bien la silhouette aux larges épaules que j'avais vue se faufiler autour de la villa de Sorrente. J'en étais sûr.

Il y eut un long silence intolérable, tandis que Carlo demeurerait immobile, la tête penchée de côté comme s'il écoutait. Je retenais ma respiration, et j'attendais le cœur battant à grands coups.

Il s'avança lentement jusqu'au milieu du hall. Puis il s'arrêta, les mains sur les hanches, ses longues jambes écartées, face à l'escalier. La lueur du lustre lui tombait dessus. Il était exactement comme Frenzi me l'avait décrit. Un bel animal aux traits rudes, au cou de taureau. Il portait un chandail noir à col roulé, un pantalon noir rentré dans des

bottes mexicaines bien cirées. A l'oreille droite, il arborait un petit anneau d'or. Il avait l'air aussi vigoureux et aussi gigantesque qu'un taureau dans l'arène.

Pendant un long moment son regard resta rivé exactement sur l'endroit où je me tenais. J'étais certain qu'il ne pouvait pas me voir. Je n'osais pas broncher, pour ne pas attirer son attention. Mais brusquement, il hurla :

— Descends de là, toi, si tu veux pas que j'aïlle te chercher !

## CHAPITRE IX

Je suis donc descendu.

Il n'y avait rien d'autre à faire. S'il devait y avoir bagarre, le palier n'offrait guère de place et, d'un autre côté, la seule issue de la villa se trouvait au bas de l'escalier, par la porte d'entrée ou par une des fenêtres du rez-de-chaussée. Je descendis lentement.

Je ne suis pas ce qu'on appelle un nain, mais je ne me faisais pas d'illusions. En face de ce colosse, j'avais peu de chances de m'en tirer. A la façon dont il avait traversé le hall, en venant du salon, j'avais pu constater qu'il pouvait se mouvoir avec la rapidité de l'éclair quand il s'y mettait.

Quand j'eus descendu la moitié de l'escalier, je me suis trouvé en plein sous la lumière du lustre. Je me suis arrêté un instant pour qu'il puisse bien me voir. Il sourit en exhibant des dents blanches et bien rangées.

— Salut, Coco, dit-il. Ne va pas te figurer que tu me causes une surprise. J'ai pas cessé de te filer le train depuis que tu as quitté ta taule pour venir ici. Descends.

Ça fait un moment que je t'attends pour discuter le coup.

Il recula de quatre pas pour ne pas se trouver trop près de moi quand je mettrais le pied dans le hall. Je continuai à descendre. S'il se jetait sur moi, je tenterais de me défendre, mais je n'avais pas l'intention de commencer... Du moins, pas tout de suite.

— Rentre là-dedans et assieds-toi, dit-il en me désignant le salon d'un geste du pouce.

J'entrai donc, choisis un fauteuil confortable en face de la porte et m'assis. J'étais parvenu à me dominer. Je me demandais ce qu'il comptait faire. Je ne pensais pas qu'il allait appeler la police. Je n'aurais qu'à montrer mes affaires, dans les valises, au premier, et il serait dans un pétrin encore pire que celui où je me trouvais.

Il me suivit au salon et s'assit sur le bras d'un grand fauteuil de cuir, devant moi. Il souriait toujours. Sur sa peau bronzée, la cicatrice en zigzag ressortait en blanc. Il sortit un paquet de cigarettes américaines.

— T'as trouvé tes effets là-haut ? dit-il.



Il fit alors sauter une cigarette du paquet, la colla sur sa grosse lippe et l'alluma avec une allumette qu'il craqua sur l'ongle de son pouce. Ce faisant, il avait l'air de sortir tout droit d'un film de gangsters américain.

— Je les ai trouvés. Qu'est-ce que t'as fait de la caméra ?

Il me souffla sa fumée au nez.

— C'est moi qui cause, Coco. Toi, t'écoutes et tu réponds. Comment es-tu arrivé ici ?

— Une femme avait noté ton numéro de téléphone sur le mur de sa chambre. C'était pas compliqué d'avoir l'adresse.

— Helen ?

— Tout juste.

Il fit une grimace.

— La conasse ! Qu'est-ce que le flic te voulait cet après-midi ? ajouta-t-il en se penchant en avant.

Soudain, je n'eus plus peur de lui. Je me dis qu'il pouvait aller se faire foutre. Je n'avais pas l'intention de rester là, à répondre à ses questions.

— Tas qu'à le lui demander.

— C'est à toi que je le demande. (Il perdit son sourire et son regard prit brusquement un air mauvais.) Mettons les choses au point. Tu ne voudrais pas que je fasse le méchant, pas vrai ? (Il posa les mains sur ses genoux pour que je puisse les voir et les crispa lentement. Ses gros poings aux phalanges saillantes avaient l'air sculptés dans un bloc d'acajou.) Je vais te dire une bonne chose : moi, j'aime bien cogner. Et quand je cogne, le gars reste au tapis. En ce moment, j'ai envie de te cogner dessus, alors fais pas le mariole. Qu'est-ce que le flic t'a raconté ?

Je m'armai de tout mon courage et ripostai :

— Va lui demander !

Quand il me tomba dessus, j'avais déjà à moitié quitté le fauteuil. Mais j'avais été vraiment noix de choisir un fauteuil aussi bas. Si je m'étais assis sur le bras, comme lui, j'aurais été mieux préparé à son attaque. Il bondit sur moi si brusquement que je n'avais pas une chance de m'en tirer. Il m'expédia sa gauche à l'estomac. Je m'arrangeai pour l'esquiver, mais pour lui il ne s'agissait que de se ménager une occasion favorable pour placer sa droite. Je ne la vis même pas venir. J'entrevis simplement son visage sombre et grimaçant et ses dents éclatantes, avant de recevoir un coup de massue en plein sur la mâchoire. Le salon parut exploser au milieu d'un éclair aveuglant. Je me rendis vaguement compte que je tombais, et puis ce fut le cirage complet.

Je revins à moi cinq à six minutes plus tard. J'étais affalé dans le fauteuil, la mâchoire en capilotade. Le sang me battait à coups redoublés dans les tempes. Carlo était assis à côté de moi. Il frappait de son poing crispé le creux de son autre main, comme si l'envie de me sonner de nouveau lui démangeait terriblement.

A force de me démener, je parvins à m'asseoir. Je me mis alors à le regarder en faisant de gros efforts pour le distinguer nettement. Le marron qu'il m'avait expédié avait drôlement fait tomber ma pression.

— O.K., Coco. Dis pas que je t'ai pas prévenu. Maintenant, on va repartir à zéro. La prochaine fois que je tape, je te casse la mâchoire. Qu'est-ce qu'il voulait, le flic ?

Je tâtai mes dents du bout de la langue. Je n'en trouvai pas de branlantes. Je me sentais glacé, et en proie à une rage qui me donnait envie de me trouver corps à corps avec ce tueur pour le casser en deux. Mais je n'étais pas si fou. Je suis peut-être costaud et assez dur, mais je sais très bien quand je ne fais pas le poids. Ce n'est pas moi qui irais m'attaquer à Rocky Marciano. Pas parce que j'ai peur, mais parce que je sais que je n'aurais aucune chance de m'en sortir. Je n'ignorais pas que s'il y avait de la bagarre, cette espèce d'homme-taureau serait trop fort, et surtout trop rapide, pour moi.

Il fallait l'attaquer par surprise. Il n'y avait pas d'autre moyen ; et il me faudrait un gourdin pour l'assommer d'abord. D'une voix pâteuse et endolorie, je dis :

— Il voulait les noms des amis d'Helen.

— Pourquoi ? dit Carlo en se grattant le bout du nez.

— Parce qu'il cherche son assassin.

J'espérais le prendre de court, mais il ne broncha pas. Au contraire, son sourire se ralluma et il cessa de se frapper du poing dans la main.

— C'est vrai ? Il croit qu'on l'a descendue ?

— Il en est sûr.

— Ma foi, ma foi...

Il souriait toujours. Je ne le croyais pas si malin. Il alluma une cigarette et ajouta :

— Tiens, Coco, prends-en une. T'as l'air d'en avoir besoin.

Je pris la cigarette et la boîte d'allumettes qu'il jeta sur mes genoux. J'allumai la cigarette et aspirai une longue bouffée.

— Pourquoi est-il tellement sûr qu'elle a été balancée ?

— T'as arraché la pellicule de la caméra et tu as volé tous les films. C'était une belle connerie.

— Tu crois ça ? Moi je crois que c'était malin, mon petit pote. Est-ce qu'il a remonté jusqu'à toi ?

Je fis un effort pour cacher mon tressaillement, mais sans grand succès.

— Que veux-tu dire ?

Carlo sourit de plus belle.

— Dis pas de conneries ! Tu sais bien ce que je veux dire. Tes le pigeon rêvé pour cette affaire-là. Enfin je me suis même donné la peine de changer l'heure à sa montre, pour que les flics s'imaginent que t'étais là quand elle a fait le plongeon. Je te jure, Coco, c'était un sacré boulot d'arriver à son point de chute, moi je te le dis. J'ai bien failli me casser la gueule !

Je le regardai fixement.

— Ainsi, c'est toi qui l'as tuée !

Il fit non de la tête.

— C'est toi, Coco, que tous les indices accusent. Tu étais là-haut quand elle est tombée. Le nommé Douglas Sherrard, c'est toi.

Il se pencha en avant, son gros doigt tendu vers moi, et il ajouta en détachant chaque mot :

— *Et c'est toi le con qui a laissé un petit mot pour lui dire que tu allais la retrouver en haut de la falaise. T'as oublié ce léger détail, pas vrai ? C'est moi qui l'ai repéré sur la table, et c'est moi qui l'ai.*

J'eus alors l'impression que le sol se dérobaît sous mes pas. Ce n'est qu'à cet instant précis, en entendant ces paroles, que je me souvins du mot que j'avais laissé pour Helen à la villa. Carlo poursuivit, en tapotant contre sa poche revolver :

— Je l'ai là. C'est une petite merveille. Avec ça et la montre, t'es dans le bain, Coco. En plein dedans.

Il avait raison. Si jamais Carlotti trouvait ce mot, j'étais fichu. Maintenant, je pouvais revoir mon message aussi clairement que si je l'avais sous les yeux. J'avais écrit :

*Helen, retrouve-moi sur le sentier de la falaise, si jamais nous nous manquons, Ed.*

J'avais même inscrit la date et l'heure, et je l'avais écrit sur le papier à en-tête de la villa. Le coup que m'avait causé la découverte du cadavre, par la suite, me l'avait fait complètement oublier.

— Quand les flics retrouveront tes bagages à la consigne, reprit Carlo, ils dénicheront aussi la caméra et les boîtes de films. Et ils récupéreront aussi une lettre d'Helen à toi adressée et qui tirera définitivement l'affaire au clair, s'il est besoin. Elle l'avait juste écrite avant de faire le plongeon.

Je fis un effort pour me ressaisir. Je ne pouvais pas me trouver

dans un plus sale pétrin, et au point où j'en étais, la colère me prit. Le seul moyen de m'en tirer c'était de récupérer ce mot et de le détruire. Il avait dit qu'il l'avait sur lui. Il fallait le prendre par surprise, l'assommer et reprendre mon petit mot.

— Elle ne m'a jamais écrit, dis-je.

— Oh ! mais si. Je l'ai persuadée de le faire. C'est un joli poulet. Elle t'explique comment elle a loué la villa et t'annonce que vous allez y vivre tous les deux sous le nom de M. et M<sup>me</sup> Douglas Sherrard. Elle ne pouvait pas mieux t'accuser, Coco. Te fais pas d'illusions. Je t'ai bien arrangé.

Mais il était trop sûr de lui. J'étais certain qu'il exagérait. Il n'y avait pas de lettre. Ça n'avait pas d'importance, au fond. Le mot que j'avais écrit pour Helen suffisait largement pour m'incriminer.

— Bon. Tu m'as bien arrangé. Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ?

Il se leva et se mit à arpenter la pièce, mais toujours en évitant de s'approcher de moi.

— Ça fait des mois que je cherche un pigeon comme toi, Coco, dit-il. Quand Helen m'a dit qu'elle t'avait mis le grappin dessus, et m'a révélé qui tu étais, j'ai compris que tu étais mon homme. J'ai du boulot pour toi. Tu vas passer la frontière pour moi, avec un paquet. La frontière française. C'est du tout cuit. Ce sera facile. Avec ton boulot et ta réputation, on ne fouillera pas tes bagages, et encore moins ta bagnole. Ça fait des mois que je garde la camelote en attendant une occasion comme celle-ci.

— Quelle camelote ? dis-je en scrutant son visage.

Il sourit.

— T'as pas besoin de le savoir. Tout ce que t'auras à faire, c'est de la transporter d'ici à Nice. Tu passes la nuit dans un certain hôtel, en laissant la voiture au garage de l'hôtel. Avant ton départ, j'aurai fourré le paquet dans ta bagnole, et mon agent de Nice le récupérera pendant la nuit. C'est tout simple.

— Et si je refuse, Carlotti recevra le mot que j'ai écrit pour Helen, c'est bien ça ?

— Tu saisis vite.

— Et si j'accepte, alors quoi ?

— Tu passeras quelques jours de vacances et tu reviendras. Et puis six mois plus tard, peut-être, tu auras sans doute besoin d'aller faire encore un petit tour à Nice. Un journaliste, ça voyage, c'est tout naturel. Tu es fait sur mesure pour ce boulot-là. C'est pour ça que je t'ai choisi.

— Du moment que je le sais... Est-ce que Helen y était pour

quelque chose, dans ce choix ?

— Bien sûr, mais elle, elle ne faisait que les petits boulots. (Il fit une grimace.) Elle voulait te faire chanter pour mille dollars mais je lui ai déconseillé ça. Je lui ai démontré que tu pouvais être beaucoup plus utile comme passeur.

Soudain, je compris de quoi il était question.

— Elle se camait, n'est-ce pas ? C'est pour ça qu'elle avait besoin d'argent et qu'elle se foutait d'où il venait, du moment qu'elle le touchait ? Et c'est un paquet de came que je dois porter à Nice, non ?

— Tu crois tout de même pas que c'est du parfum, Coco ? ricana-t-il.

— Et tu lui fournissais la drogue ?

— Tout juste, mon petit père. J'aime bien aider les filles qui ont du fric en trop.

— C'est toi ou c'est elle qui a eu l'idée de la villa ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— C'était ton idée ? Une villa commode, et une falaise commode pour se casser la gueule. Tu savais que je ne jouerais pas le jeu si tu ne me prenais pas à la gorge. T'as tendu ton piège, tu l'as balancée pardessus bord, et moi je me suis amené comme une fleur !

Il se mit à rire.

— T'as de l'imagination. De toute façon, c'est une histoire que tu peux pas prouver, Coco. Mais la mienne tient le coup.

— Est-ce qu'elle t'a photographié quand vous étiez là-haut tous les deux ? C'est pour ça que tu avais tellement hâte de détruire le film ?

— Pas du tout. T'occupe pas du cinéma. C'était un truc pour que les flics pensent que c'était un crime. (Il alluma une autre cigarette.) Bon. Parlons peu, mais parlons bien. Tu vas à Nice ou j'envoie le mot à Carlotti ?

— J'ai pas beaucoup de choix, n'est-ce pas ?

Je laissai mon regard errer autour de la pièce, à la recherche d'une arme possible. Je n'aperçus rien d'assez costaud. Je savais que je ne pouvais compter sur mes poings nus.

Il y avait bien pourtant un petit guéridon près de la porte, avec un grand vase plein d'œILLETS. A côté du vase, je pus admirer une grande photo de Myra Setti dans un cadre d'argent. Elle portait un maillot de bain blanc et elle était allongée sur une chaise longue, à l'abri d'un grand parasol. Cette photo me rappelait vaguement quelque chose, mais je n'y pris pas garde. Mes yeux se posèrent alors sur un lourd presse-papier de cristal, posé tout près du cadre. Je me dis que ça pourrait faire l'affaire. Carlo, qui n'avait cessé de me tenir à l'œil, me demanda :

— Alors, tu le feras.

— Je pense que je ne peux pas faire autrement.

— Bravo ! s'écria-t-il en souriant. Je savais que tu finirais par t'exécuter. Bon. Voilà ce que tu vas faire. Jeudi soir, tu laisses ta bagnole au garage sans la fermer à clé. Je passerai dans la nuit pour planquer le paquet. Tu fous le camp de bonne heure, vendredi matin. Tu passes la nuit à Gênes, et le samedi tu arrives à Nice. Il faudra que tu sois à la frontière vers sept heures du soir. A ce moment, les douaniers pensent à la soupe et ils s'empresseront de te faire passer sans histoires. Tu vas à l'hôtel du Soleil d'Or. C'est un petit palace de la promenade des Anglais. Tu ferais bien de retenir une chambre. Tu laisses l'auto au garage de l'hôtel, et tu ne t'en occupes plus. Compris ?

Je lui dis que j'avais bien compris.

— Et pas de fantaisies, hein, Coco ? Cette expédition représente une petite fortune et si tu me doubles, tu le sentiras passer. T'es coincé, penses-y. Et pour longtemps.

Il me regardait d'un œil perçant.

— Et si Carlotti apprend que j'étais à la villa quand Helen est morte ?

— Laisse-le chercher des pièces à conviction. S'il devient méchant, je te fabriquerai un alibi. Je m'y connais. T'as pas à t'en faire tant que tu marches avec moi. Toi et moi, on peut continuer ce business pendant des années. Sans compter que tu pourrais aussi faire la Suisse.

— On dirait qu'une nouvelle carrière s'ouvre devant moi !

— Exactement. (Il éteignit sa cigarette.) Eh bien ! Coco, maintenant, j'ai à faire. Alors, c'est d'accord pour vendredi. D'ac ?

Je me levai lentement.

— Si tu veux.

Il tourna autour de moi, tout en m'observant à distance respectueuse. Je m'arrêtai près du guéridon et regardai la photo.

— Ta petite amie ? dis-je.

Il s'approcha un peu, mais il était toujours hors d'atteinte.

— Laisse tomber. Fous le camp, Coco. J'ai à faire.

Je pris la photo.

— Beau petit sujet !... Elle en prend aussi ?

Il bondit sur moi avec un rugissement et m'arracha le cadre des mains. Ainsi sa main droite se trouvait momentanément occupée. De la main gauche, je lui balançai le vase d'œillets dans les jambes et de la main droite je saisis le presse-papier. Le vase avec ses œillets et son eau alla s'écraser sur les genoux de Carlo. Il baissa la tête, l'espace d'un éclair, en pestant.

J'avais le presse-papier bien en main. Je le lui envoyai à la tempe, en y mettant tout le paquet. Il tomba à genoux. Je vis ses yeux se révolter. Je lui en assenai encore quelques bons coups sur le sommet du crâne. Il bascula en avant et s'étala à mes pieds.

Je lâchai alors le presse-papier et m'accroupis près de lui. J'eus bien tort. Il était incroyablement costaud. Sa main droite se dressa en tâtonnant et il faillit bien m'attraper la gorge. Je lui flanquai un bon coup sur le bras alors qu'il essayait de se soulever. Son regard était voilé. Il était presque knock-out, mais encore dangereux. Je pris mon élan, et juste au moment où il levait la tête, je lui expédiai mon poing dans la mâchoire d'un coup qui m'ébranla jusqu'à l'épaule. Alors sa tête alla rebondir sur le plancher et il ne bougea plus.

Haletant, je le saisis et le retournai face contre terre. Je glissai la main dans sa poche revolver et mes doigts se refermèrent sur un portefeuille de cuir. Au moment où je retirais ma main, la porte s'ouvrit brusquement et Myra Setti entra.

Elle tenait un automatique calibre 38 et le braquait sur moi.

Nous sommes restés ainsi un bon moment à nous regarder. Une lueur dans ses yeux me disait qu'elle n'hésiterait pas à tirer au moindre encouragement de ma part ; aussi je demeurai immobile, la main dans la poche de Carlo.

— Ôtez votre main, ordonna-t-elle.

Lentement, je retirai ma main de la poche de Carlo. Il s'agita, essaya de se retourner et poussa un grognement.

— Éloignez-vous ! s'écria-t-elle sèchement.

Je me levai et reculai d'un pas. Carlo se redressa sur les mains et les genoux, secoua la tête et se remit debout en chancelant. Il resta un moment à osciller, les jambes en coton, puis il retrouva son équilibre et me regarda. Je m'attendais à lui voir l'air mauvais et furieux ; bien au contraire, il souriait.

— T'as plus de culot que j'aurais cru, Coco, dit-il en se frottant le crâne. Ça fait des années que j'ai pas pris un coup pareil. Tu crois tout de même pas que j'étais assez con pour trimbaler ton petit mot avec moi non ?

— Ça valait le coup d'essayer, dis-je.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Myra, l'air excédé.

Sans abaisser le canon de son arme ni me quitter des yeux, elle ajouta à l'adresse de Carlo :

— Avec qui tu t'amuses là ?

— C'est Dawson. Le mec dont je te parlais. Il va emmener la

camelote à Nice, vendredi.

Carlo se frotta encore la tête et fit une grimace. Myra baissa alors son revolver.

— Regardez-moi le gâchis que vous avez fait, espèces de gorilles ! Sortez d'ici. Allez, foutez-moi le camp, tous les deux, tirez-vous !

— Ah ! ça va, riposta Carlo. T'es toujours en train de roumagner. J'ai à te causer. (Il se tourna vers moi.) Ça va, toi. Mets les bouts. Et ne recommence pas. La prochaine fois, je serai méchant.

Je repris mon air déjeté et me traînai vers la porte.

— Ça va. J'y vais.

Myra me jeta un regard de mépris et me tourna le dos. En passant devant elle, je lui arrachai le revolver des mains, et, d'une poussée à l'épaule, l'expédiai dans un fauteuil, les quatre fers en l'air, avant de me retourner et de braquer l'arme sur Carlo.

— Bon. Allez, donne-moi ton portefeuille.

Pendant un bon moment, il resta pétrifié, puis il rejeta la tête en arrière et éclata d'un rire tonitruant, qui fit trembler les vitres.

— Nom de Dieu ! s'exclama-t-il, en se tapant sur les cuisses. Tu me feras crever de rire ! Tu parles d'un culot.

— Donne-moi ce portefeuille !

Le ton de ma voix le fit sursauter. Il se raidit.

— Écoute, connard, je l'ai pas sur moi.

— Si tu ne veux pas une balle dans la patte, lance-moi ton portefeuille.

Nous nous regardions. Il vit que je ne plaisantais pas. Soudain, il sourit, prit son portefeuille dans sa poche-revolver et le jeta à mes pieds. Le pistolet toujours braqué sur Carlo, je me penchai pour ramasser le portefeuille. Puis, adossé au mur, je me mis à le fouiller d'une main. Il était plein de billets de dix mille lires, mais ne contenait pas d'autre papier. Myra me jetait des regards haineux, les yeux étincelants. Carlo lui dit :

— Un sacré môme, pas vrai ? Presque aussi dur que moi. Mais on le tient en laisse. Il faudra bien qu'il fasse ce qu'on lui dit. Hein, mon petit père ?

Je lui relançai son portefeuille.

— On dirait. Mais fais gaffe. C'est pas si facile que ça.

Je posai le revolver sur le guéridon et sortis. Le gros rire tonitruant de Carlo m'accompagna jusqu'à la porte du vestibule.

Il pleuvait toujours quand je descendis les marches du perron. Dans l'allée, près de la porte, j'aperçus la Frégate verte et, derrière elle, la Cadillac.



Je me mis à courir, atteignis la rue et, sans ralentir mon allure, regagnai ma voiture. Je roulai rapidement jusque chez moi, laissai la voiture dehors, bondis dans l'escalier, et fis irruption dans mon salon. Sans ôter mon imperméable trempé, j'appelai l'Agence internationale et demandai Sarti. Je n'avais guère d'espoir de le trouver là, car il était déjà dix heures et demie, mais il répondit.

— La Renault dont je vous parlais est en ce moment dans l'allée de la villa Palestro, Viale Paolo Veronese, lui annonçai-je. Mettez des hommes là-dessus immédiatement. Je veux savoir où le conducteur se rendra en partant. Faites attention. Il se méfiera probablement d'une filature.

Sarti promit de s'en occuper tout de suite. Je l'entendis donner des ordres et envoyer quelqu'un à la villa de Myra. Quand il eut fini, je demandai :

— Pas de nouvelles pour moi ?

— J'aurai quelque chose pour vous demain, signor.

— Je ne veux pas que vous veniez ici.

Comme Carlo savait que Carlotti était venu me voir dans l'après-midi j'en avais conclu que mon immeuble était surveillé. Je donnai donc rendez-vous à Sarti au Club de la presse. Il promit d'y être.

J'ôtai mon imperméable, le portai dans la salle de bains et revins dans le salon me verser une solide rasade de whisky. Puis je m'assis. La mâchoire me faisait mal, et j'étais un peu écœuré. Je me trouvais dans un sacré pétrin et je ne pouvais plus compter que sur moi pour m'en tirer.

Le lendemain était un dimanche. Lundi, il me faudrait prendre l'avion de Naples pour aller assister au dépôt des conclusions. Le vendredi, je devais aller à Nice, à moins que je ne parvienne à coller le meurtre d'Helen sur le dos de Carlo. Je n'avais pas beaucoup de temps. J'étais certain qu'il l'avait tuée, mais je me demandais pourquoi.

Je ne pouvais croire qu'il l'avait tuée uniquement pour me mettre le grappin dessus. Cette idée lui était venue par la suite, sans doute après la découverte du mot que j'avais laissé.

Alors, pourquoi l'avait-il tuée ?

Elle lui faisait gagner de l'argent. Il la tenait. Un marchand de drogue tient toujours ses victimes... à moins, bien entendu, que la victime ne tombe sur quelque chose qui lui permette de tenir à son tour le pourvoyeur.

Helen faisait chanter les gens. Avait-elle été folle au point de faire chanter Carlo ? Elle ne l'aurait sûrement pas fait si elle n'était tombée sur quelque chose d'énorme, si énorme qu'elle était sûre que Carlo

raquerait en voyant le danger. Avait-elle trouvé une pièce à conviction qui mettait vraiment Carlo au pied du mur ? Si tel était le cas, elle aurait certainement mis sous clé sa pièce à conviction, avant d'oser faire cracher Carlo au bassin.

Puisqu'il l'avait tuée, il fallait en conclure soit qu'il avait récupéré cette pièce à conviction et l'avait détruite, soit qu'elle n'avait pas eu le temps de lui dire où elle l'avait cachée. Dès qu'elle avait proféré sa menace de chantage, il l'avait peut-être balancée du haut de la falaise, sans plus attendre.

Mais était-ce bien ce qui s'était passé ? C'était un peu tiré par les cheveux, mais possible. Si je pouvais mettre la main sur cette pièce à conviction, j'aurais Carlo à ma merci. Mais où avait-elle pu la cacher ? Chez elle ? A la banque ? Dans un coffre ?

Pour l'appartement, rien à faire. Carlotti avait mis un planton. Je ne pouvais guère découvrir si elle avait un coffre, mais je pouvais essayer de me renseigner à sa banque lundi avant de prendre l'avion pour Naples. Je perdais sans doute mon temps, mais il fallait penser à tout. Cette idée pouvait être intéressante.

J'y pensais encore quand le téléphone sonna une demi-heure plus tard. En décrochant, je consultai la pendule de mon bureau. Il était un peu plus de onze heures dix.

— J'ai trouvé la Renault, signor Dawson, m'annonça Sarti. Le propriétaire s'appelle Carlo Manchini. Il habite Via Brentini, au-dessus d'un marchand de vin.

— Il y est en ce moment ?

— Il est entré se changer. Il est parti il y a cinq minutes, en vêtements de soirée.

— Parfait. Restez où vous êtes. J'arrive.

Je raccrochai, enfilai mon imperméable encore trempé, quittai l'appartement et regagnai ma voiture.

Je mis vingt minutes pour atteindre la Via Brentini. Laissant l'auto au coin de la rue, je filai rapidement à pied jusqu'au moment où je découvris la silhouette grassouillette de Sarti s'abritant dans une encoignure de porte. Je m'approchai de lui.

— Il n'est pas rentré ?

— Non.

— Je vais aller là-dedans jeter un coup d'œil.

Sarti fit une petite grimace.

— C'est interdit, signor, observa-t-il sans grande conviction.

— Merci du renseignement. Savez-vous comment je puis entrer ?

Je regardai la boutique du marchand de vin. Il y avait une porte latérale qui conduisait vraisemblablement à l'appartement au-dessus.

Sarti fouilla dans sa poche et en sortit un trousseau de passes qu'il me fourra dans la main.

— La serrure n'est pas compliquée.

— Ces trucs-là aussi sont interdits par la loi, dis-je en lui souriant.

Il avait l'air désolé.

— Oui, signor. Je fais un boulot qui ne plairait pas à tout le monde.

Je traversai la rue, m'arrêtai un instant pour jeter un regard à droite et à gauche, pris ma torche électrique et examinai la serrure. Comme disait Sarti, elle n'avait pas l'air compliquée. J'essayai deux ou trois clés avant de trouver la bonne. Je poussai la porte. Avancant dans le noir, je la refermai, rallumai ma torche et montai rapidement l'escalier étroit en face de moi.

Le palier sentait la vinasse, la sueur et le cirage froid. Trois portes se présentaient. J'en ouvris une et vis une petite cuisine malpropre. Une vaisselle innommable, des casseroles sales et deux poêles s'amoncelaient sur l'évier, sous un essaim de mouches bourdonnantes. Les restes d'un repas de pain et de salami traînaient sur la table dans un papier gras.

J'avancai dans le couloir, jetai un œil dans une petite chambre qui contenait un grand lit, défait, aux draps sales et à l'oreiller graisseux. Des vêtements traînaient par terre, une chemise sale pendait à l'espagnolette. Le sol était jonché de cendre de cigare et la puanteur était telle que je faillis presque tourner de l'œil.

Je reculai et pénétrai dans le salon. Là aussi, on aurait dit une auge à cochons. Il y avait un grand canapé devant la fenêtre et deux fauteuils de part et d'autre de la cheminée. Les trois meubles, tachés de graisse, étaient dégoûtants. Sur un guéridon, j'aperçus six bouteilles de vin, dont trois vides. La cheminée poussiéreuse s'ornait d'un vase d'œillets en putréfaction. Les murs étaient maculés de taches et le parquet couvert de cendre. Sur le bras d'un des fauteuils, un cendrier posé en équilibre était rempli de mégots de cigarettes et de cigares. J'en pris un et l'examinai. Il me paraissait parfaitement semblable à celui que j'avais trouvé sur le haut de la falaise. Je le mis dans ma poche, sans toucher aux autres.

Contre un des murs se dressait un vieux secrétaire sur lequel s'empilaient des journaux jaunis, des revues de cinéma et des magazines à pin-up. J'ouvris les tiroirs, les uns après les autres. La plupart étaient encombrés de toutes les saloperies qu'un homme peut accumuler quand il ne fait jamais le moindre nettoyage, mais dans un des tiroirs du bas, je découvris un de ces sacs de voyage que la T.W.A. distribue aux passagers. Je le sortis du tiroir, fis jouer la fermeture éclair et examinai l'intérieur. A part un bouchon de papier, il était

vide.

Je dépliai le papier, et m'aperçus que c'était le duplicata d'un billet de retour de Rome à New York, daté de quatre mois auparavant, au nom de Carlo Manchini. Je considérai longuement le billet, l'esprit en éveil.

C'était la preuve que Carlo s'était trouvé à New York avant le départ d'Helen pour Rome. Est-ce que ce détail pouvait avoir une portée quelconque ? S'étaient-ils connus à New York ? Je glissai le papier dans ma poche et remis le sac dans le tiroir.

Je passai encore une demi-heure dans l'appartement mais ne dénichai rien d'autre susceptible de m'intéresser, pas plus que je ne découvris mon petit mot à Helen.

Je fus heureux de me retrouver sous la pluie et à l'air frais. Quand j'abordai de nouveau Sarti, il était dans ses petits souliers.

— Je commençais à me faire du souci, dit-il. Vous êtes resté si longtemps...

J'avais trop de choses en tête pour m'inquiéter de ses soucis. Je lui dis de me retrouver au Club de la presse le lendemain matin à dix heures et le plantai là.

En rentrant chez moi, j'expédiai le câble suivant à Jack Andrews, reporter de faits divers au *Western Telegram*, à New York :

ENVOIE TOUS RENSEIGNEMENTS POSSIBLES SUR CARLO MANCHINI – TYPE BRUN – TRAITS GROSSIERS – ÉPAULES LARGES – COSTAUD – CICATRICE BLANCHE EN ZIGZAG SUR LA JOUE DROITE – STOP – TE TÉLÉPHONERAI DIMANCHE –URGENT – STOP – DAWSON.

Andrews connaissait son boulot. Si la visite de Carlo à New York signifiait quelque chose, Andrews le saurait.

## CHAPITRE X

Le lendemain matin à dix heures, j'entrai au Club de la presse et demandai au garçon si personne ne m'attendait. Il me répondit qu'il y avait un monsieur au salon. Son ton laissait entendre qu'il employait le terme « monsieur » uniquement pour être poli.

Je trouvai Sarti assis dans un coin, occupé à tripoter son chapeau et à contempler le mur d'en face. Je le conduisis à un fauteuil plus confortable et le fis asseoir. Il étreignait une serviette de cuir qu'il posa sur ses genoux. Son haleine alliacée aurait tué des mouches à six mètres.

— Alors ? Quoi de neuf ?

— J'ai suivi vos instructions, signor, dit-il en ouvrant sa serviette. J'ai chargé dix de mes meilleurs limiers de fouiller la vie de la signorina Chalmers. J'attends encore leurs rapports, mais par ailleurs j'ai déjà pu recueillir pas mal de renseignements d'une source différente. (Il se gratta le bout de l'oreille, s'agita nerveusement sur son siège et poursuivit.) On risque toujours, lorsqu'on fait une enquête aussi approfondie, de découvrir quelques détails désagréables. Pour vous préparer à mon rapport, je me propose de vous faire un bref exposé de ce que j'ai trouvé.

D'après ce que je savais de la vie d'Helen, je n'étais pas surpris que Sarti et ses sbires aient fait des trouvailles de ce genre. Je lui dis :

— Allez-y. Je devine plus ou moins ce que vous allez me raconter. Je vous préviens que tout ceci est confidentiel. La signorina était la fille d'un homme extrêmement influent ; il faut donc que nous fassions très attention.

— Je m'en doute, signor, répliqua Sarti, l'air plus désolé que jamais. Vous ne devez pas oublier que le lieutenant Carlotti travaille dans le même sens que nous ; il ne tardera pas à découvrir les renseignements que je vous apporte aujourd'hui. Pour être précis, il les aura dans trois jours.

Je le regardai bouche bée.

— Comment le savez-vous ?

— Vous n'ignorez peut-être pas que la signorina s'adonnait aux stupéfians. Son père ne lui servait qu'une faible pension. Or elle avait besoin de beaucoup d'argent pour se procurer de la drogue. J'ai le

regret de vous apprendre, signor, que pour obtenir des fonds, elle se livrait au chantage, sur la personne de nombreux hommes dont elle avait été la maîtresse.

Je me demandai tout à coup s'il avait découvert que j'avais été sur le point d'être une de ses victimes.

— Je m'en doutais un peu, fis-je. Mais vous ne m'avez pas répondu. Comment savez-vous que Carlotti...

— Que le signor me pardonne, coupa Sarti. Nous y viendrons tout à l'heure. Dans ce dossier, j'ai la liste des noms et des adresses des hommes que la signorina faisait chanter. Je vous laisserai cette liste que vous pourrez consulter à loisir.

Il me gratifia d'un long regard entendu, qui me fit brusquement transpirer. J'étais certain à présent que mon nom se trouvait sur la liste. Je sortis un paquet de cigarettes de ma poche, lui en offris une et dis :

— Comment avez-vous obtenu ces renseignements ?

— Non, merci, fit-il en s'inclinant. Je ne tiens pas aux cigarettes américaines. Si vous permettez...

Il sortit un paquet de cigarettes italiennes et en alluma une avant de répondre :

— J'ai obtenu cette liste du signor Veroni, détective privé qui travaillait dans la police autrefois. Il ne s'occupe que des affaires très intéressantes, et il est très cher. Il m'est arrivé de lui rendre service de temps à autre, du fait que je dispose d'une organisation beaucoup plus importante. Sachant que vous désiriez des renseignements rapides, je suis allé le voir. Il m'a immédiatement extrait de ses archives tout ce que je vous apporte ici.

— Comment a-t-il obtenu tout ça ? fis-je, de plus en plus intrigué.

— Il avait été chargé de surveiller les faits et gestes de la signorina, dès qu'elle est arrivée à Rome. Avec deux de ses hommes ils se sont relayés pour ne jamais la perdre de vue pendant son séjour ici.

J'en étais tout bouleversé.

— Est-ce qu'ils l'ont suivie à Sorrente ?

— Non. Ils n'avaient pas d'ordres à ce sujet. Veroni ne devait la surveiller qu'à Rome.

— Qui lui avait donné ces instructions ?

Sarti eut un sourire triste.

— Il m'est impossible de vous le dire, signor. Vous devez comprendre que le peu que je vous ai déjà révélé est strictement confidentiel. Veroni a accepté de m'aider uniquement parce que c'est un très vieil ami à moi, et que je lui ai donné ma parole d'honneur de ne pas divulguer ses renseignements.

— Mais vous avez déjà manqué à votre parole d'honneur, répliquai-je, excédé. Qu'est-ce qui vous empêche de me dire qui a employé Veroni ?

Sarti haussa les épaules.

— Rien, signor. Si ce n'est qu'il ne me l'a pas dit.

Je me sentis quelque peu rassuré.

— Vous me dites que Carlotti aura ces renseignements dans trois jours. Comment le savez-vous ?

— Veroni va les donner au lieutenant. C'est moi qui l'ai persuadé d'attendre ce laps de temps.

— Mais pourquoi veut-il les donner à Carlotti ?

— Parce qu'il pense que la signorina a été assassinée, dit lugubrement Sarti, et il croit de son devoir d'aider la police. Ce n'est qu'en aidant la police que les enquêteurs privés peuvent à leur tour compter sur son appui.

— Et pourquoi lui avez-vous donné ce délai de trois jours ?

Il s'agita, mal à l'aise.

— Si vous vouliez avoir l'amabilité de parcourir le rapport que je vous ai préparé, vous comprendriez, signor. Vous êtes mon client. Il y aura peut-être des choses que vous voudrez faire. Mettons que je vous ai gagné un peu de temps.

J'essayai de le regarder dans les yeux, mais je n'y arrivai pas. J'écrasai ma cigarette et en rallumai une autre. Je me sentais assez mal en point. D'un ton que je voulais tout à fait détaché, je remarquai alors :

— Mon nom se trouve sur cette liste, n'est-ce pas ?

— Oui, signor, dit Sarti en inclinant la tête. On sait que vous êtes allé à Naples l'après-midi de sa mort. On sait que vous êtes allé deux fois chez elle la nuit. On sait aussi qu'elle vous a téléphoné à votre bureau pour vous demander un accessoire de photo que vous deviez lui apporter à Sorrente, et que lorsqu'elle vous a appelé elle a dit que c'était de la part de M<sup>me</sup> Douglas Sherrard. Veroni avait pris la précaution de brancher une table d'écoute sur votre ligne.

J'étais affalé, incapable de bouger.

— Et Veroni va donner ces renseignements à Carlotti ?

Sarti me regarda comme s'il allait pleurer.

— Il pense que c'est son devoir, signor ; il sait d'autre part qu'il pourrait avoir de sérieux ennuis s'il s'abstenait de fournir les renseignements qu'il détient. Il s'agit d'une affaire d'assassinat. Il risquerait d'être poursuivi comme complice.

— Et malgré tout, il veut bien m'octroyer trois jours de grâce ?

Sarti approuva du chef.

— J'ai réussi à le lui faire admettre, signor.

Je le regardai, abasourdi. J'avais l'impression d'être un lapin qui voit entrer un furet dans son terrier. Cette fois, j'étais salement coincé. Impossible de m'en tirer, même en accumulant mensonges sur mensonges. Si Carlotti savait que j'étais Douglas Sherrard, il n'aurait même pas besoin du petit mot que j'avais laissé pour Helen. Il n'avait qu'à me passer à tabac, ou même pas, il n'avait qu'à me cuisiner, et tôt ou tard, je m'effondrerais. Je ne me faisais pas d'illusions. Une fois que Carlotti aurait le rapport Veroni en main, je ne pourrais plus m'en sortir.

— Vous aimeriez peut-être examiner le rapport, signor ? reprit Sarti toujours en évitant de me regarder dans les yeux. Nous pourrions en reparler. Vous aurez peut-être des ordres à me donner.

J'eus l'impression que cette remarque cachait quelque chose de sinistre, mais je ne savais quoi.

— Donnez-le-moi. Si vous n'êtes pas pressé, vous pouvez attendre ici. Donnez-moi une demi-heure, voulez-vous ?

— Certainement, signor, acquiesça-t-il en tirant une liasse de papiers de sa serviette et en me les tendant. Je ne suis nullement pressé.

Je pris les feuillets, et abandonnai Sarti, pour me rendre au bar du cercle. A cette heure-là, un dimanche, j'étais seul, le barman apparut. A son air renfrogné, je compris que ce n'était guère le moment de le déranger.

Je commandai un double whisky, portai le verre à une table de coin et m'installai. Je bus le whisky sec. L'alcool m'ôta cette impression d'être pris au piège, mais il ne parvint pas à dissiper la peur.

Je parcourus les quelque vingt pages dactylographiées. Elles contenaient une liste de quinze noms, dont la plupart m'étaient familiers. Il y avait celui de Giuseppe Frenzi parmi eux. Le mien figurait au beau milieu de la liste. On y voyait les dates où Helen avait passé la nuit avec Frenzi, les soirs où j'étais venu chez elle, les soirs où elle avait couché avec d'autres types.

Sarti ne m'avait pas menti quand il m'avait dit que Veroni et ses hommes n'avaient pas perdu Helen de vue. Chacune de nos rencontres avait été soigneusement notée. Tout ce que nous nous étions dit au téléphone se trouvait rapporté. Je vis aussi tout le détail de ses autres conversations téléphoniques avec d'autres hommes. Il était parfaitement évident, après la lecture du rapport, que je n'avais été pour elle qu'une victime de plus en perspective.



Et je n'avais que trois jours de répit !

Est-ce qu'en trois jours j'arriverais à prouver que Carlo était l'assassin ? Est-ce que je ne ferais pas mieux d'aller trouver Carlotti, de lui raconter toute l'histoire et de le laisser prendre Carlo en chasse ? Mais pourquoi le ferait-il ? Rien qu'à m'entendre raconter ma mésaventure, il serait aussitôt convaincu que j'avais tué Helen. Non... ce n'était pas ça qu'il fallait faire.

Brusquement, quelque chose me sauta aux yeux. Il n'était pas question de Carlo ni de Myra Setti dans ce rapport. Helen devait pourtant leur avoir téléphoné un jour ou l'autre, au moins une fois. Le numéro griffonné sur le mur en était bien la preuve. Alors pourquoi Myra et Carlo n'étaient-ils pas mentionnés dans le rapport ?

Il était possible, il est vrai, que Veroni n'ait pris note que des victimes éventuelles d'Helen ; mais sûrement elle avait dû téléphoner à Myra ou à Carlo, à un moment ou un autre, quelque chose qui valait la peine d'être consigné.

Je restai plusieurs minutes à y réfléchir. Puis j'allai demander au barman de me prêter l'annuaire téléphonique de Rome. Il me le tendit comme s'il me faisait une grâce et me demanda si je voulais un autre verre. Je lui dis que j'attendrais un peu.

Je feuilletai l'annuaire, en quête de Veroni, mais ne le trouvai pas. Ce n'était pas très probant. Il dirigeait sans doute son agence sous un pseudonyme. Je m'enfermai alors dans la cabine et formai le numéro de Jim Matthews. Je mis un bout de temps à le réveiller et à le tirer du lit.

— Bon sang de bonsoir ! s'écria-t-il quand il arriva au bout du fil. Tu sais que c'est dimanche, bougre de con ? Je me suis pas couché avant quatre heures du matin.

— Râle pas. J'ai besoin de renseignements. As-tu entendu parler de Veroni, un privé qui s'occupe seulement d'affaires importantes et qui se fait payer grassement ?

— Non, jamais. T'as compris le nom de travers. Je connais tous les privés de Rome. Y a pas de Veroni.

— C'en est peut-être un que tu connais pas ?

— Merde, je suis sûr que non. Tu te goures de nom.

— Merci Jim. Désolé de t'avoir tiré du lit.

Et avant qu'il puisse se mettre à rouspéter, je raccrochai. Je dis alors au barman que j'avais changé d'avis et que je prendrais bien un whisky. Je portai le verre à ma table et me remis à potasser le rapport.

Parmi les quinze types qu'Helen avait fait chanter j'étais le seul, d'après le rapport, qui avait eu non seulement un mobile pour me débarrasser d'elle, mais aussi une excellente occasion de la tuer !

Je passai encore cinq minutes à ruminer tout le topo, puis j'achevais mon verre, et, un peu chancelant, je retournai retrouver Sarti.

Il m'attendait là où je l'avais laissé, tout en tortillant son chapeau d'un air triste. Il se leva en me voyant et se rassit lorsque je pris un siège. Je lui tendis le papier en disant :

— Je vous remercie de m'avoir permis de les parcourir.

Il s'écarta comme si je lui avais brandi une vipère sous le nez.

— C'est pour vous, signor. Je ne tiens pas à les conserver.

— Oui, bien sûr, je n'y pensais pas. (Je repliai les feuillets et les rangeai dans ma poche intérieure.) Le signor Veroni a une copie de ce rapport ?

— Malheureusement oui, murmura Sarti avec une grimace de regret.

J'allumai une cigarette et m'étirai. Je n'avais plus peur. J'avais compris ce que dissimulait toute cette comédie.

— Est-ce que le signor Veroni est riche ?

— Un détective privé n'est jamais riche, signor. On travaille un mois et on reste trois mois peut-être à ne rien faire. Je ne pense pas que le signor Veroni ait beaucoup d'argent.

— Croyez-vous que je puisse m'arranger avec lui ?

Sarti fit mine de considérer la question. Il gratta le haut de son crâne pelé et contempla d'un air sombre le cendrier de bronze sur la table devant lui.

— Dans quel sens cet... arrangement, signor ?

— Une supposition que je désire lui acheter ce rapport. Vous devez l'avoir lu.

— Oui, signor, j'en ai pris connaissance.

— Si Carlotti en faisait autant, il pourrait en conclure que c'est moi l'assassin de la signorina.

— J'ai eu cette pénible impression, signor. C'est la seule raison pour laquelle j'ai supplié le signor Veroni d'attendre trois jours.

— Croyez-vous qu'avec son sens élevé du devoir Veroni se refuserait de conclure un arrangement avec moi ?

Sarti haussa ses épaules grassouillettes.

— Dans mon travail, signor, il faut envisager l'avenir. Il faut se préparer à tout. J'ai pensé qu'il serait possible que vous souhaitiez dissimuler ces rapports au lieutenant Carlotti. J'en ai fait part au signor Veroni. C'est un homme qui ne se laisse pas manœuvrer. Il a une idée un peu trop haute du devoir, mais comme nous sommes de vieux amis, j'ai pu mettre cartes sur table. Je sais que son plus cher

désir est d'acheter un vignoble en Toscane. Il pourrait se laisser persuader.

— Voudriez-vous vous en charger ?

Sarti fit mine d'hésiter.

— Vous êtes mon client, signor. Quand j'accepte une affaire, je m'y donne corps et âme. C'est ainsi que je me suis fait une clientèle. Ce que vous me demandez est très difficile et dangereux. Je m'expose à des poursuites mais cependant, si vous le désirez, je veux bien courir ce risque pour vous donner satisfaction.

— Vos raisons sont aussi convaincantes que celles du signor Veroni.

Il eut un sourire mélancolique.

— Je suis là pour vous servir, signor.

— Quel serait, selon vous, le prix d'un vignoble en Toscane ? Avez-vous pensé à le lui demander ? dis-je en plongeant mes yeux dans les siens.

Il soutint mon regard sans effort.

— Je lui en ai touché deux mots. Le signor Veroni n'est pas entièrement sans le sou, signor. Il semble qu'il lui manque la moitié de la somme, soit dix millions de liras.

Dix millions de liras ! Ça me mettait complètement sur la paille. En quinze ans de journalisme, c'est à peu près ce que j'étais arrivé à économiser.

— Et pour cette somme, il consentirait à me remettre toutes les copies de ce rapport, et à ne rien dire à la police ?

— Je ne sais pas, signor. Mais je puis le lui demander. Je crois pouvoir le persuader.

— Auriez-vous besoin d'un petit encouragement pour cela ? Je veux dire, faudrait-il que je vous verse un petit supplément d'honoraires ? Franchement, dix millions de liras, c'est toute ma fortune. S'il doit y avoir une commission pour vous, il faudra vous arranger avec Veroni.

— Si c'est nécessaire, cela peut se faire, répondit-il avec simplicité. Après tout, mon travail dans cette affaire sera réglé par le signor Chalmers. Je crois vous avoir entendu dire qu'il me paierait bien. Je désire vous rendre service. C'est en aidant les clients qu'on les conserve.

— Voilà une forte parole ! Alors vous vous en occupez ?

— Sur l'instant, signor. Je vous donnerai des nouvelles dans quelques heures. Serez-vous chez vous à une heure ?

Je lui dis que oui.

— Alors je pourrai sans doute vous annoncer à ce moment-là si j'ai réussi ou non.

Il se leva, me fit un petit salut désolé et s'éloigna avec un dandinement de canard.

J'étais convaincu que le signor Veroni n'existait pas, et que quelqu'un avait chargé Sarti de surveiller Helen. J'étais sûr aussi, que, si je devais payer, les dix millions de lires iraient tout droit dans la poche de Sarti. Je n'y pouvais pas grand-chose. Si j'avais du temps devant moi, je pourrais peut-être trouver une façon de m'en tirer. Le tout était de gagner du temps.

Je retournai chez moi pour attendre. Sarti ne m'appela pas avant deux heures. J'étais sur des charbons ardents et tournais comme un ours en cage.

— L'arrangement dont nous avons parlé a été conclu avec succès, signor, dit-il quand je décrochai. Est-ce que mercredi vous conviendrait pour en régler les détails ?

— Je ne peux – pas avant jeudi. Il me faudra vendre...

— Pas au téléphone, signor ! s'écria Sarti, d'une voix soudain affolée. Il est toujours risqué de discuter de choses de ce genre au téléphone. Jeudi, ce sera très bien. Notre ami m'a chargé de négocier l'affaire avec vous. Je vous téléphonerai jeudi à midi.

Je lui dis que j'attendrais son coup de fil et raccrochai.

Je passai l'heure qui suivit à fumer sans répit en essayant d'envisager la situation sous tous ses aspects. Je n'aurais pas pu me fourrer dans un pétrin plus effroyable si je l'avais fait exprès. Non seulement je risquais de me faire arrêter pour meurtre, avec assez de pièces à conviction et de témoignages à charge pour assurer ma condamnation, mais par-dessus le marché on me faisait chanter de deux côtés différents.

Toutes ces menaces me firent faire une découverte. Je m'aperçus que je me foutais complètement désormais d'obtenir la rubrique étrangère du *Western Telegram*. De même pour la façon dont Chalmers réagirait quand il apprendrait que c'était avec moi que sa fille comptait passer un mois à Sorrente. Je m'en tamponnais fort civilement le coquillard.

Sur ces entrefaites, je sortis de mon portefeuille le billet de la T.W.A. que j'avais trouvé dans le bureau de Carlo et je me mis à l'examiner. Est-ce que ce bout de papier pourrait me rendre service ? Carlo s'était trouvé à New York trois jours avant le départ d'Helen pour Rome. Maxwell avait insinué qu'Helen était partie parce qu'elle s'était trouvée mêlée au meurtre de Menotti...

Soudain, je me redressai. Maxwell et Matthews, qui s'y connaissaient, avaient tous deux affirmé que c'était Setti qui avait fait tuer Menotti. Est-ce que Carlo n'avait pas été envoyé à New York pour se charger de l'assassinat ? Ne serait-il pas le tueur à la solde de Setti ? Menotti avait été descendu dans la soirée du 29 juin. D'après le billet d'avion, Carlo était arrivé à New York le 26 et il en était reparti le 30. Les dates concordaient. Bien plus, Helen aussi était partie le 30 et, quatre jours plus tard, elle avait paru être en bons termes avec Carlo. J'avais été étonné qu'elle ait fait sa connaissance si rapidement. Mais tout s'expliquait si elle l'avait déjà fréquenté à New York.

En supposant qu'Helen ait fait chanter Carlo, était-ce pour cette affaire ? Maxwell et Matthews avaient parlé d'une mystérieuse jeune femme qui aurait trahi Menotti. Maxwell m'avait dit qu'on soupçonnait fort Helen. Encore une fois, c'était logique. Si Carlo avait su qu'Helen s'adonnait aux stupéfiants, il avait pu la contacter à son arrivée à New York. Il pouvait lui avoir offert la forte somme ou une nouvelle provision de drogue. Elle l'aurait alors laissé pénétrer chez Menotti. Par la suite, en y réfléchissant, elle pouvait s'être rendu compte qu'il lui serait facile de se servir de ce détail pour obtenir encore de l'argent ou de la drogue. Quel meilleur moyen de faire cracher quelqu'un au bassinet que la menace de la chaise électrique ? Je me levai et me mis à faire les cent pas. Il me semblait entrevoir enfin une issue.

Je me remémorai la conversation que j'avais eue avec Carlo. Il avait avoué être à Sorrente le jour de la mort d'Helen. Pourquoi s'y trouvait-il ? Je ne pouvais croire qu'il y était allé spécialement pour tuer Helen. S'il avait voulu l'assassiner, il pouvait aussi bien le faire à Rome, sans aller se balader à Sorrente...

Ce n'est qu'au bout de plusieurs minutes que je me souvins de la photo que j'avais vue dans le salon de Myra, celle où elle figurait en costume de bain blanc et qui, sur le moment, m'avait rappelé vaguement quelque chose. C'est à ce moment que je me suis souvenu de la villa solitaire et inaccessible, bâtie au flanc de la falaise ; j'avais aperçu cette villa en cherchant Helen. Je me rappelai la jeune femme allongée sur la terrasse, à demi cachée par le parasol. J'étais certain maintenant que c'était Myra Setti.

Si la villa appartenait à Myra, Carlo devait y aller souvent ; ce détail expliquerait sa présence là-bas lors de l'arrivée d'Helen. Je me dis qu'après avoir assisté à la conclusion de l'enquête, j'irais jeter un coup d'œil sur la villa.

J'avais suffisamment pensé à Carlo ; je m'occupai désormais de Sarti. Il n'y avait qu'une façon de le faire patienter, c'était de lui flanquer une sainte frousse. Mais je n'étais pas sûr du tout d'en être

capable. Si quelqu'un pouvait lui flanquer la trouille, c'était Carlo ; soudain je me mis à sourire. Ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée de jouer la carte Carlo contre Sarti. Carlo avait tout intérêt à m'empêcher de tomber entre les mains de la police. Sans hésitation, je formai le numéro de Myra. Ce fut Carlo en personne qui répondit.

— Dawson à l'appareil, dis-je. J'ai besoin de vous dire un mot en vitesse. Où pouvons-nous nous retrouver ?

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il, méfiant.

— Notre petite affaire de vendredi risque de tomber à l'eau. Je ne peux pas parler au téléphone. Y a de la concurrence.

— Sans blague ? (J'aurais bien voulu faire entendre le rugissement de Carlo à Sarti.) D'ac. Retrouve-moi au Pasquale dans une demi-heure.

Je lui dis que j'y serais et raccrochai.

Je regardai par la fenêtre. Il s'était remis à pleuvoir.

J'enfilais mon imperméable quand le téléphone sonna.

— Un appel de New York, annonça l'inter. Ne quittez pas.

Je pensai que c'était Chalmers et je ne me trompais pas. Il demanda aussitôt :

— Qu'est-ce qui se passe donc, nom de Dieu ? Pourquoi n'avez-vous pas appelé ?

Je n'étais pas d'humeur à le supporter pour le moment. C'est parce qu'il n'avait pas été foutu de surveiller sa garce de fille, que j'étais dans cette mélasse.

— Je n'ai pas de temps à perdre à vous téléphoner, répliquai-je sèchement. Mais puisque vous êtes là, autant que vous sachiez tout de suite que nous allons tout droit à un scandale si effroyable que vous ne pourrez pas l'empêcher de s'étaler à la première page de tous les journaux, à part le vôtre.

Je l'entendis reprendre haleine brusquement. Je voyais en imagination sa figure virer au violet.

— Est-ce que vous savez ce que vous dites ? Nom de Dieu !...

— Écoutez, on m'attend et je suis pressé. J'ai la preuve indiscutable que votre fille s'adonnait aux stupés et se livrait au chantage. Elle fréquentait des dégénérés et des criminels et elle était la maîtresse de Menotti. On raconte partout que c'est elle qui l'a livré aux tueurs ; elle a sans doute été assassinée parce qu'elle était assez conne pour essayer de faire chanter l'assassin.

— Nom de Dieu ! Vous le regretterez ! hurla Chalmers. Vous devez être ivre pour parler de la sorte, ou complètement fou. Comment osez-vous proférer de pareils mensonges ? Ma fille était une jeune fille convenable, douce...

— Vous la connais, celle-là. Mais attendez d'avoir vu les preuves. J'ai la liste de quinze types qui étaient ses amants, et qu'elle faisait chanter parce qu'elle avait besoin de pognon pour se procurer de la drogue. Et je ne l'ai pas rêvé. Carlotti est au courant. Il y a un privé qui la filait depuis son arrivée à Rome ; il a des pages et des pages d'indices et de témoignages avec des dates et des détails que vous ne pourrez jamais étouffer.

Il y eut un silence au bout du fil. J'aurais pensé que nous avions été coupés si je n'avais perçu la respiration bruyante du magnat américain. Enfin, il s'adoucit et articula :

— Je ferais mieux de venir. Je regrette de vous avoir engueulé, Dawson. J'aurais dû savoir que vous ne diriez rien contre ma fille, sans avoir des preuves. Ça m'a donné un sacré coup. Après tout, ce n'est peut-être pas aussi grave que ça en a l'air...

— Ce n'est plus le moment de vous faire des illusions. C'est une catastrophe. Il faut maintenant y faire front.

— Je suis retenu jusqu'à jeudi, reprit-il d'une voix qui avait retrouvé toute sa fermeté. Je serai à Naples vendredi. Pouvez-vous venir m'attendre ?

— Si je puis, j'irai, mais les événements se précipitent tellement que je ne peux pas faire de projets.

— Vous ne pouvez pas en parler à Carlotti ? Ne pourrions-nous faire ajourner l'enquête ? Il faut que j'aie le temps d'examiner tout cela !

— Il s'agit maintenant d'un meurtre. Nous ne pouvons rien faire, ni l'un ni l'autre.

— Enfin, essayez. Je compte sur vous, Dawson.

Je regardai le mur d'en face avec un sourire sans joie. Je me demandais combien de temps encore il compterait sur moi. Je me demandais ce qu'il dirait s'il savait que j'étais l'un des quinze types qui avaient tourné autour de son inestimable fille.

— Je lui parlerai, dis-je, mais je ne crois pas qu'il m'écouterà.

— Qui l'a tuée, Dawson ?

— Un type nommé Carlo Manchini. Je ne peux pas encore le prouver, mais je vais essayer. Pour moi, c'est ce Carlo qui a tué Menotti et c'est votre fille qui lui avait livré Menotti.

— C'est absolument fantastique ! (Il avait vraiment l'air d'en avoir pris un sacré coup.) Est-ce que je peux faire quelque chose d'utile par ici ?

— Ma foi, si vous arriviez à amener les flics à fouiller le passé et les fréquentations de Menotti, ce serait peut-être utile. Voyez s'ils ne peuvent pas découvrir aussi des tuyaux sur Manchini et Setti. Je

voudrais pouvoir établir le rapport entre ces deux-là. Voyez si vous pouvez savoir ce que traficotait Helen et si elle se rendait dans l'appartement de Menotti.

— Je ne peux pas faire ça ! hurla-t-il. Je ne veux pas que cette affaire se sache ! Il faut l'étouffer, Dawson !

J'éclatai de rire.

— Vous avez autant de chances de l'étouffer que d'empêcher qu'on entende éclater une bombe H, répliquai-je en laissant retomber l'écouteur sur son support.

J'attendis un court instant, et formai le numéro de la police. Je demandai si le lieutenant Carlotti était de service. Le planton pensait qu'il se trouvait dans son bureau, et me dit de ne pas quitter. Au bout d'une minute, Carlotti répondit :

— Oui, signor Dawson ? (Il parlait doucement, sans le moindre énervement.) Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Je me renseigne simplement au sujet de l'enquête. C'est à onze heures trente, n'est-ce pas, le dépôt des conclusions ?

— C'est ça. Je prends l'avion ce soir. Voulez-vous venir avec moi ?

— Pas ce soir. Je prendrai l'avion du matin. Comment va l'enquête ?

— D'une façon satisfaisante.

— Pas d'arrestation ?

— Pas encore, mais ces choses-là demandent du temps.

— Vouais. (Je me demandais si je devais lui dire que Chalmers réclamait un ajournement à cor et à cri, mais je me dis que ça ne servirait à rien.) A propos de l'appartement de la signorina Chalmers, vous avez fini ?

— Oui. J'allais vous prévenir. La clé est chez le concierge. J'ai fait cesser la surveillance ce matin.

— Bon. Alors je vais m'occuper de faire remettre l'appartement en état. Avez-vous remarqué le numéro de téléphone inscrit sur le mur dans le salon ?

— Mais oui, dit Carlotti, sans avoir l'air très intéressé. Nous l'avons vérifié. C'est le numéro de la signorina Setti, une amie de la signorina Chalmers.

— Saviez-vous que Myra Setti est la fille de Frank Setti que vous êtes censé rechercher ?

Il y eut un silence, puis il observa d'un ton détaché :

— Je m'en doutais un peu.

— Je pensais que ça aurait pu vous échapper, dis-je. Et je raccrochai.



Carlo m'attendait au Pasquale. Il buvait du vin et fumait un cigare. Je traversai la salle déserte, quand il me fit signe de m'attabler avec lui.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu prends un verre ?

Je fis un signe de refus.

— Tu m'avais dit que si je marchais avec toi, tu marcherais avec moi. Bon. C'est le moment de le montrer.

Il se balançait sur sa chaise, souffla de la fumée au plafond, ferma les yeux à demi et m'écouta lui parler de Sarti.

— Le vieux Chalmers m'avait dit de coller un privé sur l'affaire, pour fouiller la vie de sa fille. Je ne pensais pas que Sarti irait si loin. Il m'a repéré.

Carlo me regarda, impassible.

— Et alors ?

— Et alors il me met le grappin dessus, pour dix millions de lires. Et si je ne raque pas, il passe ses tuyaux à la police.

— Ils sont compromettants, ces tuyaux ? demanda Carlo, en se balançant plus loin encore, tout en se grattant la mâchoire d'un ongle sale.

— Aussi compromettants que possible. S'ils tombent entre les mains des flics, je suis cuit. Je n'ai pas dix millions de lires, je suis même loin du compte. Si tu veux que je fasse le voyage à Nice, il faut essayer de me dépanner en vitesse.

— Mais comment ?

— Ça te regarde. Je ne pense pas que tu me refilerais dix millions de lires, pas vrai ?

Il rejeta la tête en arrière en riant à gorge déployée.

— Tu veux rigoler ? (Il laissa retomber sa chaise avec un fracas qui fit trembler les murs, se leva et rentra la tête dans les épaules.) Amène-toi, mon petit pote. Allons voir ce corniaud. Je vais l'arranger.

— Il doit être sorti, dis-je, peu désireux de participer à une expédition punitive. Pourquoi ne vas-tu pas le voir à son bureau demain matin ? Je viendrais bien avec toi, mais je dois aller à Naples pour le dépôt des conclusions.

Il posa son énorme patte sur mon bras. Ses doigts s'enfoncèrent dans mes muscles.

— Il sera là. C'est l'heure de la croûte. Allez, viens. C'est toi qui es dans le bain. Toi et moi, on va l'arranger ensemble.

Il m'entraîna dans la rue et je traversai sur ses talons le trottoir où la Frégate était rangée. Il me dit de monter, s'installa au volant et fit démarrer la voiture en trombe.

— Le bureau sera fermé, remarquai-je, en me faisant tout petit car le truand venait d'éviter de justesse deux piétons.

Il se pencha à la portière pour les injurier ; puis il rentra la tête et me gratifia de son large sourire bestial.

— Je sais où il habite, ce salopard. On a déjà turbiné deux ou trois fois ensemble, lui et moi. Il m'adore. Il ferait n'importe quoi pour me faire plaisir.

Il stoppa devant un immeuble de la Via Flaminia Nuova. Il sortit de la voiture, traversa le trottoir et grimpa les marches, quatre à quatre, pour s'arrêter devant une porte minable, sur laquelle était épinglée la carte de visite professionnelle de Sarti. Il enfonça son pouce sur le bouton de sonnette et l'y laissa.

Au bout de six secondes, la porte s'ouvrit avec précaution. Le temps d'entrevoir, en un éclair, la figure grasse et mal rasée de Sarti, et il essayait sans vergogne de nous claquer la porte au nez. Mais Carlo s'y attendait. Son genou se leva et vint buter contre le battant. La porte rebondit contre Sarti qui s'écroula avec un petit cri de douleur et d'effroi. Il tomba sur le derrière, au beau milieu de l'entrée. Carlo avança, me laissa passer, et referma la porte d'un coup de pied.

Il se pencha et releva Sarti en l'attrapant par la cravate. La cravate se serra autour du cou grassouillet et la figure de Sarti vira au violet. Il envoya quelques coups de poing à Carlo, en plein visage, mais ses petites mains potelées ne firent pas plus d'impression sur Carlo qu'un marteau de caoutchouc sur un fragment de roc.

Brusquement, Carlo lâcha la cravate et donna une bourrade à Sarti qui s'en alla débouler par une porte ouverte dans un petit salon d'attente. Il percuta une table où le couvert était mis, et tous deux tombèrent par terre dans un grand fracas.

J'avais suivi la scène sans intervenir.

Carlo pénétra dans la pièce, les mains dans les poches de son pantalon, en sifflotant doucement. Sarti était assis parmi les décombres de son repas, le visage couleur de camembert avancé, les yeux rouges et exorbités. Carlo s'approcha nonchalamment de la fenêtre et s'assit sur le rebord. Il sourit à Sarti et l'avertit en ces termes :

— Écoute, gros lard, ce gars-là, c'est un pote. (Il me montrait du pouce.) Si quelqu'un doit lui faire chanter la Tosca, c'est moi. Je te le dirai pas deux fois. T'as pigé ?

Sarti inclina la tête. Il se lécha les lèvres, essaya de parler, mais les mots ne voulaient pas sortir.

— T'as un joli petit rapport écrit sur lui, pas ? reprit Carlo. Amène-le chez moi demain matin. Tout entier. T'as pigé ?

Sarti inclina la tête derechef.

— Si jamais ça tombe dans les mains des flics, ils apprendront en même temps le petit boulot que t'as fait à Florence. T'as pigé ?

Sarti acquiesça de nouveau. La sueur lui ruisselait sur le front. Carlo me regarda.

— Ça va comme ça, mon petit pote ? Ce connard t'emmerdera plus ; moi, je te le dis.

Je répondis que ça allait. Carlo sourit.

— Parfait. Toujours au service des copains. Si tu marches avec moi, je marche avec toi. Va t'amuser, maintenant. Moi et Gras-du-Bide, on a à causer.

Les yeux de Sarti lui sortaient de la tête, au point que j'eus peur de les voir rouler par terre. Il agita vers moi ses mains grasses et molles. D'une voix geignarde qui me fit frissonner, il me supplia :

— Ne me laissez pas, signor. Ne me laissez pas seul avec lui.

Je n'eus point pitié de lui.

— Salut, dis-je à Carlo. A un de ces jours !

En descendant l'escalier, j'entendis un cri. On eût dit le pialement d'un lapin terrorisé.

Le temps d'arriver dans la rue, j'étais en nage.

## CHAPITRE XI

Ce fut seulement en regagnant mon appartement que je m'aperçus que je ne savais toujours pas le nom du type qui avait embauché Sarti pour surveiller Helen. C'était un point à élucider.

Je pensai retourner chez Sarti, pour demander à Carlo de lui arracher le renseignement, mais j'y renonçai. Il était inutile de donner à Carlo plus de tuyaux qu'il n'était nécessaire.

Je me trouvais dans le quartier de l'Agence internationale. Je me demandais si je ne devrais pas tenter d'obtenir cette précision par mes propres moyens. Mais pour y arriver, il me faudrait pénétrer avec effraction dans les locaux. Il est vrai qu'à trois heures, un dimanche après-midi, ce devait être assez peu dangereux. Je résolus d'y aller. Laissant la voiture dans une rue transversale, je pris dans le coffre arrière un levier à pneus et un tournevis que je dissimulai dans les poches de mon imperméable et me dirigeai rapidement vers l'immeuble où l'agence avait ses bureaux.

La grande porte était fermée à clé. Je fis le tour du bâtiment et trouvai l'entrée de service ouverte. Je pénétrai dans un couloir plein de poubelles et de bouteilles vides, m'arrêtai pour tendre l'oreille et, n'entendant aucun bruit suspect, je montai à pas feutrés au premier étage.

Je trouvai l'Agence internationale au fond du couloir. Elle occupait six bureaux, et aucune lueur ne filtrait par les panneaux des portes en verre dépoli. J'allai de porte en porte, frappai à chacune, et attendis, mais personne ne répondit.

Le cœur battant à tout rompre, j'empoignai mon levier, le glissai entre une des portes et le chambranle, et appuyai légèrement. La serrure céda avec discrétion et la porte s'ouvrit. J'entrai dans un bureau vide, refermai la porte, et regardai autour de moi.

Le bureau appartenait à l'un des directeurs. Je passai dans un autre local par la porte de communication. Ce n'est que dans la quatrième pièce que je trouvai ce que je cherchais. Le long du mur, j'aperçus une rangée de classeurs. Je choisis la lettre « C » et, à l'aide de mon tournevis et du levier, je parvins à forcer la serrure et à ouvrir le casier métallique.

Je passai dix minutes à fouiller parmi les dossiers mais je n'en

trouvai aucun portant le nom d'Helen. Je me reculai, perplexe. Il y avait tant de dossiers dans les classeurs qu'il m'était impossible de les examiner tous. Après tout, Sarti n'avait peut-être pas rangé le dossier d'Helen avec les autres. J'entrai dans la cinquième pièce qui était meublée de trois bureaux. L'un d'eux était celui de Sarti. Je le vis au courrier rangé dans une corbeille de fil de fer. Je m'assis au bureau et inspectai les tiroirs. Le troisième à droite était fermé à clé. J'en eus rapidement raison à l'aide de mon levier, l'ouvris et poussai un soupir de soulagement. Le tiroir ne contenait qu'un dossier, mais c'était celui que je cherchais.

Je le saisis et l'ouvris sur le bureau. Pendant une minute environ, je me penchai sur les feuillets, puis je repoussai ma chaise, pris une cigarette et l'allumai. Je savais à présent qui avait donné à Sarti l'ordre de surveiller Helen. Mais j'en étais complètement abasourdi.

Le dossier de Sarti commençait par ces mots :

*Agissant sur les instructions de la signora June Chalmers, j'ai pris aujourd'hui mes dispositions avec Finetti et Molinari pour qu'une surveillance de vingt-quatre heures sur vingt-quatre soit exercée sur la personne de la signorina Helen Chalmers...*

June Chalmers !

Ainsi, c'était elle qui avait manigancé toute l'affaire ! Je feuilletai les rapports pour découvrir celui qui me concernait. Dix pages étaient consacrées à mes relations avec Helen. Le haut de la page portait l'indication suivante :

*Copie du rapport envoyé à la signora June Chalmers, hôtel Ritz, Paris, le 24 août.*

Le rapport relatait en détail le projet d'Helen de louer une villa à Sorrente. On y voyait qu'elle m'avait proposé que nous nous y rendions sous le nom de M. et M<sup>me</sup> Douglas Sherrard ; il y était précisé qu'elle arriverait à Sorrente le 28 et que je la rejoindrais le 29.

Je m'adossai à ma chaise ; la sueur me dégoulinait sur le front. Il était évident que, pour avoir vent de tous ces détails, Sarti avait dû faire poser un micro chez Helen. Il était évident aussi que June Chalmers savait, au moment où je l'avais rencontrée pour la première fois à l'aéroport de Naples, que j'étais allé à Sorrente pour y être l'amant d'Helen. Alors, pourquoi n'avait-elle rien dit à Chalmers ?

Je me hâtai de refermer le dossier et le glissai dans ma poche. Je ne pouvais pas rester là plus longtemps.

Si le portier s'avisait de faire une ronde, il risquait de me prendre sur le fait. Je rangeai mes outils dans mes poches puis, après avoir jeté un regard prudent dans le couloir, je me hâtai de descendre l'escalier

et de filer dans la rue.

Je rentrai chez moi, ôtai mon imperméable, et m'installai pour examiner le dossier à loisir.

Il était encore beaucoup plus clair et plus complet que Sarti ne l'avait laissé entendre. On y avait noté non seulement nos conversations téléphoniques mais aussi celles que nous avions eues de vive voix, en tête à tête. J'y trouvai aussi le compte rendu de ses conversations avec d'autres hommes. C'était à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Le dossier était bourré de preuves flagrantes de la vie immorale d'Helen. Et chacun de ces rapports avait été expédié à June Chalmers, soit à New York, soit à Paris !

Pourquoi n'avait-elle pas utilisé ces renseignements ? Pourquoi ne m'avait-elle pas dénoncé à Chalmers ? Pourquoi ne l'avait-elle pas averti du genre de vie que sa fille menait ?

Faute de pouvoir répondre à ces questions, je finis par refermer le dossier et le mettre sous clé dans mon bureau. Il était maintenant plus de cinq heures. J'appelai au téléphone Jack Andrews à New York.

Dès qu'il fut au bout du fil, Andrews demanda :

— C'est toi, Ed ? Ben, mon colon ! Qu'est-ce qui paye la communication ?

— T'occupe pas. As-tu du nouveau pour moi ? Tas pas encore réussi à dégotter un truc sur Manchini ?

— Rien de rien. Jamais entendu parler de lui. T'es sûr du nom ? Tu ne veux pas parler de Toni Amando, des fois ?

— Mon bonhomme s'appelle Carlo Manchini. Qu'est-ce que ton Amando vient foutre là-dedans ?

— Le signalement que tu m'as donné lui va comme un gant. Il est grand, costaud, brun et dur et il a une cicatrice en zigzag à la figure.

— On dirait que c'est lui. Mon type a une voix de stentor, et il porte un anneau d'or à l'oreille droite.

— C'est bien lui ! s'écria Andrews, très ému. C'est bien Amando ! Peut pas y en avoir deux comme ça !

— Qu'est-ce que tu sais de lui, Jack ?

— Il n'est plus parmi nous et j'en suis ravi. C'était un emmerdeur ; il était aussi dangereux qu'un serpent à sonnettes. Il doit se trouver pour l'instant dans ton secteur, je crois. Quand Setti a foutu le camp, il est parti avec lui.

— Setti ! m'écriai-je d'une voix aiguë.

— C'est ça. Amando était le tueur à gages de Setti et son lieutenant.

C'était la première nouvelle vraiment positive de la journée. Le tueur de Setti ! Maintenant, enfin, des fragments du puzzle

commençaient à s'emboîter. Andrews reprit :

— Tu l'as retrouvé en Italie ?

— Oui. Je crois qu'il est mêlé à un trafic de came. Je voulais obtenir quelques renseignements.

— Setti faisait le trafic par ici avant de se faire vider. Il est en Italie aussi, n'est-ce pas ?

— Oui, d'après ce que j'ai entendu dire. Écoute, Jack, j'ai la preuve qu'Amando a pris l'avion pour New York deux jours avant que Menotti se fasse descendre, et qu'il est retourné à Rome le lendemain.

— Eh bien ! ça, c'est du tonnerre ! Je vais refiler le tuyau au capitaine Collier. Ça lui sera peut-être utile. C'est peut-être le chaînon qui lui manquait. Il était absolument certain que Setti ou Amando avait liquidé Menotti, mais tous deux avaient des alibis increvables. Une flopée de témoins assuraient qu'ils étaient dans un tripot de Naples au moment où Menotti s'est fait dessouder à New York.

— Amando se vante d'être drôlement fortiche pour la fabrication des alibis. Tâche de voir Collier, Jack. Et merci des renseignements.

Je me remis à déambuler dans la pièce en retournant toutes ces nouvelles dans ma tête. Mon hypothèse avait tout l'air de s'avérer exacte. Carlo avait bien tué Menotti, et Helen tentait de le faire chanter. Mais je n'avais pas l'ombre d'une preuve susceptible de convaincre un magistrat instructeur et un jury. Ce n'étaient que des hypothèses, mais je tenais le bon bout.

J'avais envie d'aller trouver Carlotti pour lui raconter toute l'histoire. Avec tous les moyens dont il disposait, il pourrait, en s'inspirant de mon hypothèse, établir la vérité.

Je repoussai pourtant cette tentation. Dès l'instant où Carlo apprendrait que j'étais allé voir Carlotti, il sortirait un tas de pièces à conviction qui m'incriminaient, et je serais fait.

Ce n'était pas encore le moment d'aller révéler la vérité à Carlotti. J'avais besoin d'indices plus solides. Je passai le reste de la soirée à parcourir plus attentivement le rapport de Sarti, en me creusant la cervelle pour trouver un joint. Je me dis que mon seul espoir était de porter tous mes efforts sur Carlo. En allant à Naples, j'irais jeter un coup d'œil sur la villa de Myra, et je verrais si je ne pourrais pas découvrir quelque chose là-bas.

Le lundi matin, avant d'attraper le premier avion pour Naples, je téléphonai à Gina chez elle.

— Allô ! Ed, dit-elle. J'attendais votre coup de fil. Qu'est-ce qui se passe ?

— Des tas de choses. Je ne peux pas vous parler maintenant. Je pars pour Naples dans cinq minutes, pour assister à la conclusion de l'enquête. Nous nous retrouverons à mon retour.

— Mais vous me répétez tout le temps ça. Je suis sûre que quelque chose ne va pas. Je me fais du souci à votre sujet, Ed. Pourquoi cherchez-vous à m'éviter ?

— Je ne vous évite pas. J'ai du boulot ! Ah ! laissez tomber, voulez-vous ? Je n'ai que deux minutes. Voilà ce que je veux que vous fassiez. La police a ôté les scellés de l'appartement d'Helen. Les clés sont chez le concierge. Voulez-vous vous charger du déménagement, s'il vous plaît ?

— Mais oui, bien sûr.

— Je reviendrai demain dans la journée et je vous passerai un coup de fil. Vous pouvez vous en occuper aujourd'hui ?

— J'essaierai.

— Dites à Maxwell que le vieux y tient. Il ne dira rien.

— Et vous me téléphonerez dès votre retour ?

— Oui, bien entendu. Alors, au revoir.

Je fus obligé de faire un sprint sur l'aire de départ pour attraper l'avion. J'arrivai à Naples peu après dix heures trente. Je retins une chambre pour la nuit au Vesuvius, fis ma toilette et pris un taxi pour aller chez le juge d'instruction.

Je fus bien étonné de voir que j'étais le seul témoin convoqué. Grandi et Carlotti étaient là. Grandi me jeta un long regard lugubre et détourna les yeux. Carlotti me salua d'un signe de tête mais ne s'approcha pas. Le juge Giuseppe Maletti était un petit homme chauve avec un nez en bec d'aigle. Il évitait mon regard, mais s'arrangeait toujours pour fixer un point juste au-dessus de ma tête quand il tournait les yeux dans ma direction.

On me demanda d'identifier le corps d'Helen et d'expliquer pourquoi elle était allée à Sorrente.

Les trois journalistes présents paraissaient se raser terriblement. Quand je racontai qu'Helen, à ma connaissance, avait loué la villa pour y passer un mois de vacances, ils prirent un air encore plus sinistre. Aucune allusion ne fut faite à son nom d'emprunt.

Pour dire quelque chose, Maletti me demanda si Helen était sujette au vertige. Je fus tenté de répondre par l'affirmative, mais en voyant le regard sardonique de Grandi, je décidai de m'abstenir et de dire que je n'en savais rien.

Après quelques questions de pure forme, qui n'amenèrent rien de nouveau, Maletti me fit signe que je pouvais disposer. Puis il appela Carlotti.



La déposition de Carlotti fit bondir les journalistes et les quelques badauds venus passer une heure au tribunal.

Il déclara qu'il ne pensait pas que la mort d'Helen était due à un accident. La police de Naples et lui-même poursuivaient leur enquête et seraient bientôt en mesure de prouver qu'Helen avait été assassinée. Il ajouta que cette enquête pourrait vraisemblablement aboutir le lundi suivant, et demanda de ce fait un complément d'instruction.

Maletti eut l'air d'avoir été soudain saisi d'une rage de dents. Il répliqua qu'il espérait que le lieutenant avait de bonnes raisons pour réclamer un ajournement. Carlotti riposta qu'il en avait d'excellentes. Après avoir longuement hésité, Maletti accorda le supplément d'enquête et disparut comme s'il avait peur que l'on mette en doute son autorité en la matière. Les trois journalistes coupèrent la retraite à Carlotti, mais il n'avait rien à leur dire. Comme ils se précipitaient vers la porte, je les arrêtai au passage et leur demandai en souriant :

— Vous vous souvenez de moi ?

— Cette fois-ci vous ne pourrez pas nous faire étouffer ce truc-là, répliqua le reporter de l'*Italia del Popolo*. C'est de l'information, nous sommes obligés de publier la nouvelle.

— Oui, tant que vous vous en tenez aux faits, sans commentaires, à la rigueur... Mais ne dites pas que je ne vous ai pas prévenus.

Ils me bousculèrent et coururent à leurs voitures.

Je quittai à mon tour le cabinet du juge d'instruction et rentrai à mon hôtel. Une fois dans ma chambre, j'appelai mon bureau de Rome.

Gina m'apprit qu'elle s'était arrangée avec la marchande à la toilette qu'elle connaissait, pour faire l'inventaire de ce qui se trouvait dans l'appartement d'Helen.

— Ce sera sans doute liquidé demain, dit-elle.

— Parfait. Maxwell est là ?

— Oui.

— Passez-le-moi, voulez-vous ?

— Ed, il y a une chose que vous devez savoir. Le lieutenant Carlotti est venu poser des questions à votre sujet.

Je me raidis.

— Quel genre de questions ?

— Il m'a demandé si vous connaissiez Helen Chalmers. Il voulait savoir si le nom de M<sup>me</sup> Douglas Sherrard me disait quelque chose.

— Vraiment ? Et qu'avez-vous répondu ?

Je m'aperçus que je serrais inutilement le récepteur dans ma main crispée.

— Je lui ai dit que ce nom-là ne me disait rien et que vous

connaissiez effectivement Helen Chalmers.

— Merci, Gina.

Il y eut un silence gênant, puis elle reprit :

— Il voulait également savoir où vous étiez le 29. Je lui ai dit que vous étiez chez vous, à travailler à votre roman.

— C'est la vérité.

— Oui.

Il y eut encore un petit silence gênant, et elle me dit :

— Je vous passe M. Maxwell.

— Merci, Gina.

Au bout d'un instant Maxwell répondit. Je lui dis que le juge d'instruction avait ordonné un supplément d'enquête jusqu'à lundi prochain.

— Qu'est-ce qui leur prend ?

— La police croit qu'il s'agit d'un assassinat.

Il sifflota.

— Joli ! Et qu'est-ce qui leur fait croire ça ?

— Ils ne l'ont pas dit. Envoie un câble à la direction du journal pour leur dire ce qu'il en est et demander des instructions. C'est au vieux de décider si ça se publie ou non. Les autres journaux vont certainement en parler.

— Bon, mais qu'est-ce que je dois annoncer ?

— Que la conclusion de l'enquête est reportée à lundi prochain pour permettre à la police de prendre de nouveaux renseignements. Ils ont recueilli des indices donnant à penser qu'il s'agirait d'un crime.

— Bon. Rien d'autre ?

— C'est tout.

— Je m'en occupe. Au fait, Ed, c'est pas toi qui l'aurais poussée, par hasard ?

J'étais dans la peau d'un boxeur qui reçoit un coup bas.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Oh ! ça va. Je blaguais. Ton flic à l'œil de lynx est venu poser des questions sur toi et Helen. Il avait l'air de penser que tu la connaissais mieux que la plupart des autres types.

— Il est cinglé.

— Tu dois avoir raison. J'ai toujours pensé que les flics étaient cinglés. Enfin, tant que t'as ta conscience pour toi, qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Tu l'as dit, bouffi. Expédie le câble, Jack. Maxwell répondit qu'il allait le faire partir immédiatement et ajouta :

— Adieu ! Et tâche d'éviter les embêtements !

Je le lui promis.

Peu après neuf heures, je quittai le Vesuvius et roulai vers Sorrente dans une voiture de location. J'arrivai à proximité du port un peu après neuf heures trente. Je laissai la voiture sous les arbres et m'avançai sur les quais.

Avisant trois ou quatre loueurs de canots qui traînaient encore près de l'embarcadère, je demandai à l'un d'eux si je pouvais avoir une barque à rames. J'expliquai que j'avais envie de faire un peu d'exercice et que je tenais à ramer moi-même.

Le batelier me regarda comme s'il avait affaire à un fou, mais quand il comprit que j'avais de quoi payer, il me prit au sérieux. Je discutai avec lui pendant dix minutes et j'obtins finalement son bateau pour trois heures, pour la somme de cinq mille liras. Quand je l'eus payé, il m'accompagna jusqu'à son bateau et m'aida à démarrer.

Il faisait une belle nuit sombre et étoilée et la mer était lisse comme un miroir. Je ramai jusqu'à ce que je fusse hors de vue de la côte, puis je posai mes rames et me déshabillai. Avant de partir, j'avais enfilé un slip de bain et, ainsi vêtu, je me remis à ramer, en direction de la villa de Myra Setti.

Il me fallut une heure d'aviron pour apercevoir enfin au loin la lanterne rouge sur la jetée. Je m'arrêtai et laissai la barque dériver. Au-dessus de la crique, je discernais la silhouette de la maison. Il y avait de la lumière dans une des pièces du rez-de-chaussée.

Je repris les rames et finis par atteindre les rochers, à quelques centaines de mètres de l'endroit où Helen avait été retrouvée. De l'autre côté de la falaise, à trois cents mètres de là, se dressait la villa de Myra.

J'échouai la barque, la tirai sur le sable, et me mis à l'eau, pour nager vers la maison.

La mer était tiède, et j'avançais assez rapidement en prenant soin de ne pas faire de bruit. Je pénétrai dans le petit port, en évitant le cercle de lumière rouge qui se reflétait dans les eaux calmes. Deux puissants canots à moteur et une petite barque étaient amarrés à l'estacade. Je me dirigeai vers l'escalier qui menait à la villa. Je nageai prudemment, sans quitter des yeux la jetée, l'oreille attentive au moindre bruit suspect. Heureusement que je me méfiais, car je vis soudain une petite étincelle rouge décrire un cercle dans l'obscurité et retomber à l'eau avec un petit sifflement. Quelqu'un, tapi dans l'ombre, venait de jeter un mégot.

Je fis la planche, sans un bruit. J'étais arrivé tout près de

l'estacade. Juste au-dessus de ma tête, j'aperçus un anneau d'amarrage et je levai la main avec précaution pour le saisir. Je m'y accrochai, pour essayer de me rendre compte d'où venait le mégot. Au bout d'une minute ou deux, j'entrevis la silhouette d'un homme, assis sur une borne d'amarrage. Il avait l'air de regarder vers le large et se tenait sur l'autre jetée, à cent mètres d'où j'étais et à trente mètres de l'escalier. J'attendis. Au bout de cinq minutes, il se leva et se dirigea lentement vers l'extrémité de la jetée.

Quand il passa sous le fanal rouge, je pus le distinguer nettement. Il était grand et puissamment charpenté, vêtu d'un tricot blanc et d'un pantalon noir, et portait une casquette de yachtman rejetée sur la nuque. Il me tourna le dos pour s'accoter au garde-fou, et alluma une cigarette.

Je me laissai retomber dans l'eau et je nageai lentement, à la brasse, vers l'escalier. Une fois la main sur la première marche, je me retournai. L'homme regardait toujours les lumières de Sorrente et me tournait encore le dos. Je me hissai hors de l'eau et gravis doucement les marches en profitant de l'ombre des grands arbres. Je me retournai encore, mais l'homme demeurait toujours immobile à contempler la mer.

Je montai jusqu'à la terrasse qui dominait le petit port. Là je m'arrêtai et levai les yeux vers la villa, à seize mètres au-dessus de moi.

Je pouvais voir une grande baie illuminée, sans rideaux. Je n'aperçus personne, mais j'entendis en sourdine une musique de danse, provenant d'une radio ou d'un pick-up.

Toujours dans l'ombre, je me mis à gravir en silence un autre escalier qui me mena sur une seconde terrasse. En face de la fenêtre, un oranger projetait une zone d'ombre. Je m'y glissai, convaincu que personne ne pouvait me surprendre, et jetai un coup d'œil dans un grand salon luxueusement meublé.

Au milieu de la pièce, quatre hommes étaient installés à une table et jouaient au poker. Derrière eux, allongée sur un divan, j'aperçus Myra Setti. Elle fumait en feuilletant une revue. Près d'elle se dressait le combiné radio-phono d'où provenait la musique de danse.

Je regardai les types assis à table. Trois d'entre eux ressemblaient à tous les gangsters qu'on voit dans les films de la Warner. Ils avaient des costumes voyants, des cravates excentriques et leurs visages bronzés étaient durs, décharnés et patibulaires. C'est le quatrième qui retint mon attention, un gros bonhomme vulgaire, au teint olivâtre, qui devait avoir une cinquantaine d'années. J'avais vu trop de photos de lui dans les journaux pour ne pas le reconnaître. Un petit frisson de triomphe me courut le long de l'échine. J'avais réussi là où toute la

police d'Italie avait échoué ! J'aurais déjà dû deviner que cette villa inaccessible était la planque de Frank Setti, mais je n'aurais jamais pensé l'y trouver à ce moment-là !

Les quatre hommes étaient absorbés par leur partie de poker. Il était facile de deviner qui gagnait. Devant Setti, s'étagaient six grosses piles de jetons. Les trois autres n'avaient pour ainsi dire rien devant eux. Comme je les observais, un grand gaillard maigre à la figure chafouine jeta ses cartes d'un air écoeuré. Il lança une remarque qui fit ricaner Setti, puis il repoussa son fauteuil et se leva. Les deux autres jetèrent aussi leurs cartes et se carrèrent au fond de leur fauteuil, les sourcils froncés.

Setti regarda Myra et lui dit quelque chose. Elle leva les yeux, l'air prodigieusement ennuyé, fit un signe d'acquiescement et se remit à sa lecture.

Le grand maigre s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit toute grande. Je me blottis contre le petit mur. Maintenant j'entendais nettement la musique de danse. Le grand maigre s'adressa à Setti en tournant à peine la tête.

— Jerry est à la bourre.

Setti se leva, étira ses gros bras et vint aussi à la fenêtre.

— Il va s'amener. Jerry est un bon gars. Il a un bon bout de chemin à faire.

Puis tourné vers Myra, il ajouta :

— Éteins-moi donc ce bastringue, on s'entend pas penser.

Sans lever le nez, Myra allongea le bras et tourna le bouton du poste. Setti et le grand maigre restèrent à la fenêtre, l'oreille aux aguets. Il me sembla percevoir le ronronnement lointain d'un moteur au large. Le grand maigre dit :

— Le voilà. Harry est en bas, pas vrai ?

— Je l'espère pour lui, grommela Setti.

Il s'écarta de la fenêtre et sortit de la pièce. Un instant plus tard, il apparut sur la terrasse.

J'en avais des sueurs froides. Je savais que si on me trouvait là, ma vie ne vaudrait pas un clou. Ils me trancheraient la gorge et me balanceraient à la flotte. Ma cachette n'était pas trop sûre. Si jamais l'un d'eux s'approchait de l'oranger, il ne manquerait pas de me voir. Il était trop tard pour aller ailleurs. Je m'aplatis, en retenant ma respiration, tout contre le petit mur. Setti s'assit à l'une des tables de la terrasse à quinze mètres de moi. Le grand maigre sortit aussi et vint regarder la mer.

— Le v'là, dit-il.

Myra apparut à son tour et vint les rejoindre. Il lui montra un

point dans l'obscurité.

— Vous le voyez ?

— Je le vois, oui, dit-elle.

Elle posa les mains sur le rebord de la murette et se pencha en avant. Elle était si près de moi que je pouvais respirer son parfum. Le fanal rouge de l'estacade s'éteignit et se ralluma. Il y eut un long silence. Setti alluma un cigare. Myra et le grand maigre continuaient à fouiller des yeux le petit port. Quant à moi, je me figeai dans une telle immobilité qu'un lézard, croyant que je faisais partie du paysage, se mit à trotter tout le long de mon dos nu.

Puis j'entendis des pas rapides qui montaient l'escalier. Un homme apparut, en tricot rouge, pantalon noir et espadrilles. Il était assez jeune et beau garçon, dans le genre voyant et costaud. Il adressa un large sourire à Myra en mettant le pied sur la terrasse.

— Salut ! dit-il.

Le cafard de Myra disparut comme par enchantement. Elle dédia au nouveau venu un sourire éblouissant.

— Salut ! Jerry, dit-elle.

Il s'approcha de Setti et jeta sur la table un paquet enveloppé de toile huilée.

— Salut, patron, dit-il. La v'là.

Setti se renversa sur son siège et lui sourit.

— Parfait. Assieds-toi, petit. Hé ! Jake, donne-lui à boire.

Jake rentra dans le salon. Myra s'approcha et Jerry lui prit la main. Il sourit à Setti :

— Je peux embrasser votre fille, patron ?

— Vas-y, dit Setti en haussant les épaules. Si elle en a envie, qu'est-ce que ça peut me foutre ? T'as pas eu d'emmerdements en venant ?

— Pas un.

Il embrassa Myra, l'attira sur ses genoux et se mit à l'étreindre tendrement.

— Le coin est bon pour passer la came, dit-il, mais comment va-t-on faire pour l'envoyer à Nice, patron ?

— Carlo s'en est occupé. Ça, c'est un qu'a oublié d'être bête.

Les traits de Jerry se crispèrent.

— Oui, mais faudrait pas qu'il en remette trop, dit-il en regardant Myra. Tu l'as vu ces temps-ci, bébé ?

Myra ouvrit de grands yeux innocents.

— Carlo ? Tes pas malade ? Qu'est-ce que tu veux que je foute d'un gorille pareil puisque je t'ai, toi ?

— Vouais, c'est peut-être vrai, convint Jerry, le sourcil froncé, sans avoir l'air trop convaincu. Enfin, écoute, fais gaffe, poulette. T'en approche pas trop près.

Setti se rencogna, le sourire aux lèvres, sans cesser de suivre la conversation.

— T'es jaloux, fit Myra en caressant la joue de Jerry. T'as pas besoin d'être jaloux.

Jerry lui tapota la cuisse, puis se tourna vers Setti.

— Alors qu'est-ce qu'il a goupillé, Carlo ?

— Il a dégotté un journaliste qui nous passera la came à Nice. C'est Ed Dawson du *Western Telegram*, précisa Setti avec un large sourire.

— Dawson ! (Jerry se pencha en avant.) Je le connais, ce con-là ! Je l'ai vu à Rome. C'est lui qui va faire ça ?

— Tout juste. Carlo l'a coincé salement. Avec un passeur comme Dawson, on ne risque rien. C'est le coup le plus fumant que Carlo ait jamais monté.

— Eh ben ! merde alors ! Ça, je dois dire, c'est fortiche !

Jake reparut avec un whisky-soda qu'il tendit à Jerry. Setti se leva :

— Viens donc, petit. J'ai du fric pour toi. Tu vas rester un bout de temps ?

— J'ai pas besoin d'être de retour avant demain soir.

Myra se leva des genoux de Jerry et passa son bras sous le sien.

— Laisse tomber le fric pour l'instant, chéri, dit-elle. Viens dans ma chambre. J'ai à te parler.

Jerry consulta Setti du regard.

— Ça va, patron ?

Setti lui sourit.

— Bien sûr. Myra est une grande fille, maintenant. Elle fait ce qu'elle veut. Le fric est prêt pour toi, quand tu le voudras. A quand la prochaine livraison ?

— Dans trois semaines. Tout est arrangé.

Son verre à la main, Jerry suivit Myra dans la maison. Jake les regarda disparaître en fronçant les sourcils.

— Un de ces jours, murmura-t-il, Carlo va te filer un coup de saccagne dans le dos de ce mec-là, tu vas voir !

Setti se mit à rire.

— Laisse tomber ! Laisse donc Myra rigoler. Si elle veut avoir deux amants, c'est bien son droit. (Il jeta son cigare sur la terrasse.) Planque la came dans le coffre, Jake. Carlo n'en a pas besoin avant jeudi. Tu l'emporteras à Rome mercredi soir, compris ?

Jake grogna. Il ramassa le paquet enveloppé de toile huilée et les deux hommes rentrèrent dans la villa.

Dès qu'ils eurent disparu, je me redressai. J'entrevois mon salut. Si le paquet n'arrivait pas jeudi à Rome, je n'aurais pas besoin d'aller à Nice. Je n'avais qu'un seul moyen de m'en sortir : rentrer en vitesse à Sorrente et prévenir Grandi.

Je descendis l'escalier menant au petit port, en prenant bien garde de ne faire aucun bruit. J'atteignis les dernières marches, je voyais la jetée et son fanal rouge. Je m'arrêtai un instant dans l'ombre, pour essayer de repérer celui qu'ils avaient appelé Harry. Je ne le vis nulle part. J'hésitai. Où pouvait-il bien se tenir ? Je n'osais pas me mettre à l'eau avant de savoir où il était exactement. Mes yeux fouillaient l'obscurité opaque. Je regardai des deux côtés de la crique. Toujours rien en vue. Et puis soudain j'entendis quelqu'un respirer doucement derrière moi.

Un frisson glacé me parcourut l'échine. J'étais en train de me retourner quand un bras velu et musclé m'accrocha sous le menton et me serra la gorge, pendant qu'un genou dur et osseux s'enfonçait dans mes reins.



## CHAPITRE XII

Dans le bref instant qui s'écoula avant que son bras ne réussisse à me serrer la gorge et à priver d'air mes poumons, j'eus le temps de me rendre compte que l'homme, sans doute celui qu'on appelait Harry, était aussi fort, sinon plus, que moi. J'étouffais déjà et j'avais l'impression que mes poumons allaient éclater. Je ne pouvais pas lui taper dessus, car il me faisait ployer en arrière et son genou me broyait les reins. Pour échapper à une prise de ce genre, un seul système : se laisser mollar. Mes jambes flanchèrent donc et je m'écroulai à genoux. En même temps, je bombai brusquement le dos et parvins à soulever mon agresseur.

Je l'entendis lancer un juron étouffé, et son étreinte se resserra encore. Je fis un effort désespéré pour le faire passer pardessus ma tête, mais il était trop lourd. Ma tentative nous fit perdre l'équilibre à tous les deux. Je glissai sur les marches mouillées et il dégringola avec moi dans la mer.

Au contact brutal de l'eau, il desserra un peu son étreinte. J'en profitai pour lui saisir la gorge. Puis je me retournai pour lui faire face et lui filai un coup de poing sous le menton, ce qui le fit basculer en arrière. Je pus alors me dégager et remonter à la surface, tout essoufflé.

Je n'avais qu'une peur : c'était de l'entendre crier au secours. Quoi qu'il arrive, il ne fallait pas que les truands de la villa se doutent que je m'étais trouvé là-haut. Il ressortit de l'eau à trois mètres de moi. Je l'aperçus avant qu'il ait eu le temps de se secouer et d'y voir clair. Je plongeai, l'agrippai par le pied et le tirai au fond.

Il rua si violemment que je fus obligé de le lâcher. Il revint à la surface en même temps que moi. J'eus tout juste le temps d'apercevoir ses yeux exorbités et sa bouche furieuse. Il se précipita sur moi et leva la main droite. J'aperçus un éclair d'acier. Je me jetai de côté. La lame me frôla. Je plongeai, décrivis un petit cercle, aperçus sa silhouette sombre à ma portée et le saisis par la taille, pour l'entraîner sous l'eau. Ma main gauche, à tâtons, finit par découvrir son poignet droit et l'immobilisa.

Il se débattait comme un forcené, et j'avais toutes les peines du monde à le retenir. Je le maintins sous l'eau aussi longtemps que

possible ; puis, quand mes poumons furent sur le point d'éclater, je le relâchai et remontai d'un coup de jarret à la surface. Il lui fallut quatre à cinq secondes de plus que moi et, quand il émergea, je pus voir à ses battements de bras de plus en plus faibles qu'il était à bout.

Il avait perdu son couteau et, tout en essayant désespérément de m'échapper, il poussa un cri rauque.

Je bondis sur lui et, de toutes mes forces, je l'enfonçai de nouveau sous l'eau. Je plongeai ensuite pour essayer de le rattraper. D'ailleurs, il n'offrait presque plus de résistance et quand j'émergeai de nouveau avec lui, il était fichu. Il aurait coulé définitivement si je ne l'avais pas saisi par le col pour lui maintenir le visage au-dessus de l'eau. Sa tête dodelinait sur ses épaules et je ne l'entendais pas respirer. Je n'étais qu'à quelques brasses de la petite barque amarrée. Je parvins à le traîner derrière moi et le poussai dans l'embarcation, ce qui faillit bien la faire chavirer. Je m'y hissai ensuite et m'agenouillai près de lui. Comme i me paraissait en piteux état, je le retournai, à plat ventre, pour lui faire rejeter l'eau qu'il avait avalée, puis je dénouai l'amarre, saisis les avirons et me mis à souquer ferme en direction de Sorrente.

Je devais avoir fait la moitié du chemin, et j'avais perdu de vue les lumières de la villa, quand Harry s'agita et se mit à grogner. Je n'allais pas lui donner l'occasion de se remettre. Je n'avais pas la moindre envie de recommencer la bagarre dans cette frêle embarcation. Je posai vite les rames et, me précipitant par-dessus l'autre banc, j'arrivai sur lui au moment où il essayait péniblement de s'asseoir.

Il leva alors la tête. Son menton m'offrait une cible parfaite. Je lui expédiai alors, à la pointe de la mâchoire, une droite si violente que j'en eus les jointures à vif. Il retomba en arrière comme s'il avait reçu une balle dans la tête ; son crâne s'en vint heurter le fond du bateau ; il était complètement dans le cirage.

Je repris les avirons et me remis à ramer. Il ne donna plus signe de vie jusqu'au moment où la barque accosta dans le port de Sorrente.

Mon batelier m'attendait ; les yeux lui sortaient de la tête ; il venait de voir que ce n'était pas son bateau, il faillit en tomber raide. Le transbordement fit revenir Harry à lui. Il se redressa lentement. Je m'approchai de lui et, repoussant le bras gauche qu'il essayait de soulever, je lui expédiai encore une bonne châtaigne sur la mâchoire. Cette fois il s'abattit sur le dos, juste aux pieds du pêcheur. Je criai :

— Allez chercher les flics ! Vous en faites pas pour votre bateau. Allez chercher la police en vitesse.

Un agent, qui devait se tenir dans l'ombre du parc à voitures, s'approcha. J'ai eu de la veine qu'il ne se mette pas à discuter comme ils font d'habitude. Il m'écouta. Le nom de Frank Setti paraissait lui dire quelque chose. Il se tourna vers le batelier et lui dit de garder sa

langue, mit les menottes à Harry, réquisitionna une voiture et nous conduisit tous les deux au poste de police.

J'eus encore la veine de trouver Grandi de service. Il me regarda d'un œil effaré en me voyant entrer dans son bureau à poil, au slip près. Mais quand je lui eus révélé que j'avais découvert Frank Setti et que je tenais un de ses équipiers, il commença à réagir.

Je lui appris qu'il y avait un colis de drogue dans la villa et que, s'il faisait vinaigre, il aurait toutes les pièces à conviction utiles pour procéder à des arrestations. Il demanda la police de Rome au téléphone. Après une conversation rapide avec la brigade des stupéfiants, il reçut l'ordre d'y aller carrément et de faire une descente à la villa. Comme il se dirigeait vers la porte, je le prévins :

— Faites attention, fl y a cinq hommes là-bas et ce sont des types dangereux.

Il eut un sourire amer.

— Moi aussi, je peux être un type dangereux.

Il sortit et je l'entendis hurler des ordres. Un peu plus tard, un agent entra et me montra où je pouvais prendre une douche chaude. Il me prêta aussi un pantalon de flanelle et un chandail.

Le temps que je m'habille, Grandi était descendu sur la plage où il devait attendre les renforts de Naples. Je me dis que j'avais le temps de téléphoner à Maxwell avant le début de l'opération de police.

J'obtins Maxwell au bout du fil, lui annonçai que dans une heure Frank Setti serait arrêté et lui conseillai de se tenir prêt à recevoir de plus amples détails. Je l'avisai que je partais immédiatement pour la plage où la police s'embarquait pour donner l'assaut à la villa de Setti.

Maxwell me promit de prévenir New York et m'assura qu'il attendrait que je le rappelle. Puis je pris un taxi pour le port.

Grandi et ses trente carabiniers armés jusqu'aux dents étaient en train d'embarquer dans trois vedettes automobiles. Quand je proposai de les accompagner, Grandi me fit signe de rester là. Ils disparurent avec fracas dans l'obscurité, me laissant avec mon batelier qui s'arrachait les cheveux en réclamant sa barque à grands cris.

Je lui dis que s'il pouvait se procurer un canot pour nous y conduire, je lui montrerais où j'avais laissé son bateau. Après quelques discussions, il persuada un de ses collègues de nous emmener et nous prîmes le départ.

Je m'arrangeai pour que les bateliers croisent juste à hauteur du petit port de Setti. La lune s'était levée, et je voyais les trois canots de la police amarrés au môle.

Au bout d'une vingtaine de minutes d'attente, j'aperçus un groupe d'hommes qui longeaient la jetée et embarquaient dans les canots. Il y

avait une femme avec eux ; je devinai que c'était Myra. Je donnai l'ordre aux bateliers de regagner Sorrente et, lorsque Grandi et ses prisonniers arrivèrent, je les attendais sur la plage. Il les avait tous ramassés.

Pendant qu'on les poussait dans le fourgon cellulaire, je m'approchai de Grandi.

— Vous avez trouvé le colis de drogue ?

— Oui, je l'ai.

— Pas d'ennuis ?

Il fit non de la tête.

— Je ne leur ai pas laissé la possibilité de faire du grabuge.

— Je ne veux pas que mon nom soit prononcé à l'occasion de cette opération. Il faut que je rentre tout de suite à Rome. Vous n'avez pas besoin de moi, n'est-ce pas ?

— Non. Mais vous reviendrez lundi prochain, pour la conclusion de l'enquête ?

— Certainement.

Je le laissai, pris ma voiture et rentrai à l'hôtel d'où je rappelai Maxwell pour lui donner les détails de l'arrestation de Setti. Je lui dis de passer l'information à Matthews, de l'Associated Press. Il m'assura qu'il allait envoyer un câble à New York immédiatement et qu'il téléphonerait à Matthews ensuite.

— Je rentre ce soir, lui dis-je. A demain matin.

Il me demanda si je ne pensais pas que je devrais rester à Naples pour assurer le reportage de l'affaire Setti quand le trafiquant comparaitrait devant le juge d'instruction.

Il avait raison, bien entendu, mais moi, je pensai à Carlo. Je ne savais pas quelle serait la réaction de Carlo en apprenant l'arrestation de Setti et la saisie du colis de drogue qu'il attendait. Il faudrait que je le persuade que je n'avais rien à voir avec cette histoire, sinon il me tomberait dessus. Je répondis à Maxwell :

— Il ne comparaitra pas avant deux ou trois jours. J'ai des questions à régler à Rome.

— Oh ! bon. A ton aise. A bientôt !

— A bientôt ! lui répondis-je.

A Rome, j'appelai Maxwell de mon lit à neuf heures, le lendemain matin. Il me dit qu'il avait reçu un coup de fil de New York réclamant des détails sur la présence de Setti en Italie, et me demanda ce que je comptais faire. Je lui conseillai de se rendre à Naples à ma place.

— Vouais, j'aimerais bien, dit-il, mais Gina n'est pas là aujourd'hui. Elle fabrique je ne sais quoi dans l'appartement d'Helen. Je ne peux pas quitter le bureau sans laisser quelqu'un pour répondre au téléphone.

— Elle est là-bas en ce moment ?

— Elle m'a demandé la journée. Elle se rendra à l'appartement vers dix heures. Elle dit que le vieux veut qu'on bazarde tout ce qu'il y a là-dedans.

— C'est la vérité. Entendu. J'y vais, et je te la renvoie. Comme ça, tu pourras foutre le camp.

— J'aurais cru que tu voudrais t'en occuper toi-même, reprit Maxwell. C'est la plus grosse affaire depuis des années.

— Comme tu vas reprendre le bureau de Rome, c'est à toi de suivre l'affaire maintenant. Je te renvoie Gina avant onze heures et demie. Il y a un avion pour Naples à deux heures. Tu ferais bien de retenir une place.

Il promit de le faire.

Je me levai, pris une douche, me rasai et m'habillai, puis je descendis au garage. Je me rendis directement chez Helen et sonnai. Gina m'ouvrit la porte.

— Tiens, bonjour, Ed, fit-elle avec un petit sourire incertain.

— Bonjour, Gina, dis-je.

Et tout en la suivant dans le salon, j'ajoutai :

— Comment vous débrouillez-vous ici ?

— Je fais les paquets. Il y a tant de choses à déménager ! J'aurai fini dans une demi-heure.

— Vous avez pu trouver acquéreur pour tout ce fourbi ?

— Oui. (Elle s'assit sur le bras d'un fauteuil et me regarda.) Qu'est-ce qui s'est passé, Ed ?

Je me laissai tomber au creux d'un vaste fauteuil.

— Des tas de choses, dis-je. (Je lui racontai en quelques mots la capture de Setti.) Maxwell veut se rendre à Naples. Il vous attend en ce moment pour que vous preniez la relève. Vous feriez mieux d'y aller, Gina. Je peux terminer ce que vous n'avez pas le temps d'achever.

— Il faudra qu'il prenne l'avion de deux heures ; alors il a tout le temps, répliqua Gina d'un ton décidé. Ed, comment saviez-vous que Setti se trouvait dans cette villa ?

Je la regardai en face.

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?

— Je vous le demande, Ed. C'est trop beau pour être vrai. Vous

devez bien vous en rendre compte ! Tous les flics d'Italie étaient à la recherche de Setti. Et vous, soudain, vous tombez dessus ! Comment saviez-vous qu'il était là ? Si je ne vous le demande pas, ce sera quelqu'un d'autre, vous n'y couperez pas.

C'était assez logique. Maintenant qu'elle avait agité la question, je me souvins avec surprise que Grandi n'avait même pas eu cette curiosité.

— Vous avez peut-être raison... Ma foi, c'est une longue histoire...

— Je veux que vous me mettiez au courant. Vous m'avez, jusqu'ici, tenue délibérément dans l'ignorance de vos faits et gestes. Ne niez pas. C'est vrai. Vous êtes plus ou moins mêlé à cette affaire, n'est-ce pas ? Vous saviez qu'elle se faisait appeler M<sup>me</sup> Douglas Sherrard. Il y a quelque chose de louche là-dessous. Je suis inquiète. Il faut tout me raconter.

— Il ne faut pas vous mêler de ça. Ne posez pas de questions. Helen a été assassinée. Je ne l'ai pas tuée, mais la police pourrait le croire. Vous devez comprendre que je ne peux rien vous révéler sans risquer de vous impliquer, vous aussi, dans l'affaire.

Elle serra les poings.

— Vous vous figurez que ça peut me faire peur ? Je veux savoir, Ed. Je vous en prie. Dans quel pétrin vous êtes-vous fourré ?

— Un sacré pétrin. Mais je ne veux pas vous donner des détails. Il ne faut pas vous en mêler, Gina.

— Vous étiez amoureux de cette fille ?

J'hésitai.

— J'ai cru l'être à un moment donné, mais ça n'a pas duré, car j'ai vite découvert ce qu'elle était. J'ai dû me conduire comme un...

— Ne dites rien, Ed. Je comprends. Racontez-moi ce qui est arrivé.

— Laissez tomber ! (Je me levai et allai me planter devant la fenêtre.) J'ai fait l'imbécile, et maintenant je n'ai que ce que je mérite.

— Vous avez peur que le signor Chalmers soit mis au courant ?

— Ce stade-là est dépassé. Il m'a offert la rubrique de politique étrangère. Quand il apprendra ce que j'ai fabriqué, il ne me la donnera pas. Pourtant, je vous assure que j'y tenais beaucoup à ce poste, Gina.

— Vous allez quitter Rome ?

— En principe, c'était comme ça que ça devait se passer. Mais maintenant, il semble que je vais plutôt me trouver sans le moindre emploi.

Il y eut un silence si brusque que je me retournai pour la regarder. Elle était blême, et ses yeux brillaient de larmes.

— Ne faites pas cette tête-là, Gina. Ce n'est pas la fin du monde.

— Pour vous peut-être...

Je me rendis compte soudain, pour la première fois depuis que je la connaissais, de tout ce que Gina représentait pour moi. Je m'approchai d'elle, l'attrapai par la taille et l'attirai vers moi.

— Bon. Je l'avoue. Je suis dans un effroyable pétrin. C'est bien ma faute. Il ne faut pas vous en mêler. Si vous en saviez trop, vous risqueriez d'être inculpée de complicité.

— Pour l'amour du ciel, Ed, fit-elle en se mettant à pleurer, qu'est-ce que ça peut me faire ? C'est pour vous que je m'inquiète !

Je lui tapotai le dos. Elle leva son visage baigné de larmes et mes lèvres s'approchèrent des siennes. Nous sommes restés ainsi un long moment ; puis je la repoussai.

— Non, ce n'est pas possible, dis-je. Il fallait vraiment que je sois fou pour courir après cette petite grue. Maintenant, je suis bien obligé d'en subir les conséquences. Gina, éloigne-toi de moi. Il faut que tu t'éloignes.

Ses doigts glissèrent dans mes cheveux et elle me sourit.

— Je peux t'aider. J'en suis sûre. Tu ne le veux pas ?

— Je veux surtout que tu restes en dehors de tout ça.

— Ed, tu m'aimes un petit peu ? Est-ce que tu tiens un peu à moi ?

— Je crois bien que oui, répondis-je. J'ai mis longtemps à m'en apercevoir, tu ne trouves pas ? (Je l'attirai contre moi.) Mais là n'est pas la question, Gina. Il me faudra une rude chance pour m'en sortir. Carlotti est plus ou moins convaincu que c'est moi le type qu'il recherche.

— Tu ne veux pas me dire ce qui s'est passé exactement ? Depuis le commencement ?

Je m'assis et je lui racontai toute l'histoire, sans rien omettre. Elle m'écoutait, le visage blême, les lèvres entrouvertes, et lorsque j'eus terminé elle poussa un long soupir.

— Oh ! mon chéri, comme c'est affreux !

— C'est une sale histoire, mais c'est bien fait pour moi. Si seulement je pouvais coller l'assassinat d'Helen sur Carlo, je serais tranquille. Mais je ne vois pas du tout comment m'y prendre ?

— Il faut raconter toute l'affaire à Carlotti, comme tu me l'as racontée. Ton récit a l'accent de la vérité. Il comprendra. Il faut lui dire.

Je fis un signe de dénégation.

— Il y a trop de preuves contre moi. J'aurais dû lui dire plus tôt. Il s'imaginera simplement que mes nerfs m'ont lâché et que j'essaie de m'en tirer. Il m'arrêtera et alors je ne pourrai plus faire la chasse à Carlo. Il faut que j'attrape Carlo moi-même, si c'est possible.

— Non, Ed, je t'en prie. Il faut lui dire. Je suis certaine que c'est le seul moyen.

— Bon. J'y penserai. Je ne vais pas lui parler tout de suite.

— Ed ! Je viens de penser à une chose ! s'écria-t-elle soudain en se levant d'un bond. Hier, pendant que j'étais ici, le facteur a apporté une boîte de films, adressés à Helen.

Je la regardai fixement.

— Une boîte de films ?

— Oui. Elle avait dû les envoyer au tirage.

Mon cœur se mit à battre, a m'en faire mal.

— Tu les as ?

Elle ouvrit son sac et en sortit une boîte de carton jaune.

— C'est peut-être le film qu'elle a pris à Sorrente, dit-elle en me tendant la boîte.

Au moment où j'avais la main, la porte s'ouvrit brusquement. Je me retournai aussitôt. Carlo se tenait sur le seuil, un mauvais sourire aux lèvres.

— Je m'en charge, dit-il. Ça fait des jours que j'attends ces sacrés trucs. Donne-moi ça !

Les réflexes de Gina étaient bien plus rapides que les miens. Dès qu'elle le vit, elle dut reconnaître Carlo d'après le signallement que je lui avais donné. D'un geste vif, elle remit la boîte dans son sac à main avant même que Carlo ait eu le temps de traverser le salon, puis, pivotant brusquement, elle fit un bond pour gagner la chambre à coucher.

Avec un rugissement de bête, Carlo se précipita à sa poursuite, la main tendue. Au moment où il passa devant moi, j'avais le pied et lui fis un croc-en-jambe. Il trébucha, tête baissée, en s'agrippant de ses gros doigts au corsage de Gina. Elle se tortilla comme une folle. Le tissu léger de la blouse se déchira à l'épaule et elle parvint à se dégager. Elle ne chercha pas à faire le grand tour pour gagner l'entrée. Elle se précipita tout simplement dans la chambre et claqua la porte. J'entendis le tour de clé.

L'appartement se trouvait au quatrième. De la chambre, il n'y avait pas moyen de s'échapper, mais au moins la porte était solide. Carlo aurait du mal à la défoncer. Tous ces détails m'apparurent en un clin d'œil, pendant que je me tirais de mon fauteuil.

Carlo était encore par terre, à jurer et à pester comme un diable. Je me gardai bien de me fourrer dans ses pattes, mais je me précipitai vers la cheminée pour y saisir un lourd tisonnier d'acier. Quand je me retournai, Carlo s'était, relevé.

Nous étions face à face. Ramassé sur lui-même, les mains en avant,



ses gros doigts crispés, il avait l'air d'un fauve échappé de la jungle. Il articula doucement :

— Ça va, espèce de mouchard. Maintenant, tu vas déguster !

Je l'attendais. Il avança lentement en essayant de me contourner par ma gauche. Ses yeux noirs et méchants étaient braqués sur moi. Je me tournai légèrement, prêt à la riposte, en brandissant le tisonnier. Je savais que si j'arrivais à lui en flanquer un bon coup sur le crâne, je parviendrais à le mettre hors de combat.

Mais je n'avais pas tenu compte de son extraordinaire vivacité. Avant que j'aie pu faire le moindre geste, il s'élança de tout son long pour m'attraper les genoux.

Son épaule s'écrasa sur mes cuisses au moment où j'abattis le tisonnier qui lui retomba sur les épaules, sans lui toucher la tête. Ce fut comme si la maison me dégringolait sur le dos. Avec un fracas qui ébranla toute la pièce, nous avons tous les deux roulé par terre.

Je lâchai alors le tisonnier et lui envoyai mon poing droit en pleine poire. Je ne pouvais pas prendre beaucoup d'élan, mais sa tête s'en trouva rejetée en arrière. Je visai aussitôt sa gorge, mais il se tourna brusquement et mon poing ne fit que l'effleurer. Il m'assena alors sous l'oreille un marron qui me laissa tout abruti.

J'arrivai pourtant à lui passer la main sous le menton et à le repousser. Il m'expédia alors un coup à la tête. Je parai du bras droit, lui ruai dans l'estomac et l'envoyai s'écrouler contre le canapé qui glissa à travers la pièce en fauchant une petite table et un lampadaire.

Je me retrouvai sur pieds à temps pour repousser son attaque. Nous nous sommes alors rentrés dedans comme des taureaux de combat. Une de mes droites l'atteignit en force sur la mâchoire et moi je pris un coup dans les côtes qui faillit me faire vomir. Il recula, le visage crispé par une grimace rageuse. Je me ramassai sur moi-même et attendis. Au moment où il me tombait dessus, je lui expédiai une gauche à la face, qui lui envoya la tête rebondir en arrière. Il riposta par un coup qui me frôla la mâchoire.

Il s'avança, du sang plein le menton. Dès qu'il fut à ma portée, j'envoyai ma gauche. Mon poing lui atterrit sur le nez, mais Carlo ne s'arrêta pas pour autant. Il m'assena de toutes ses forces un crochet qui m'atterrit en pleine oreille. Je sentis mes genoux se dérober. Je levai les mains pour parer un coup au visage et j'en pris un autre au foie. Je tombai.

Je m'attendais à le voir se jeter sur moi pour m'achever, mais il avait trop hâte d'attraper Gina. Il m'abandonna, traversa la pièce et lança d'une volée un grand coup de pied dans la porte de la chambre. La porte se fendit, mais la serrure tint bon.

Du salon, j'entendis un bruit de vitres brisées et Gina qui criait à

tue-tête par la fenêtre. Je parvins à me relever. J'avais les jambes en coton. Pourtant, juste au moment où il s'apprêtait à donner un nouveau coup de pied dans la porte, je réussis à plonger sur lui et à le saisir par le cou pour le tirer en arrière. Je lui fis une prise à la gorge. Mais autant essayer d'attraper un chat sauvage. Il était beaucoup trop fort pour moi. Il se débarrassa de mon étreinte, m'enfonça son coude dans l'estomac, se retourna et me serra le cou entre ses doigts. A mon tour j'appuyai la main sous son menton et poussai de toutes mes forces.

Nous sommes restés ainsi immobiles un bon moment : ses doigts s'enfonçaient dans ma gorge et ma main lui rejetait lentement la tête en arrière. Comme ma prise était plus douloureuse que la sienne, il finit par me lâcher et par reculer ; à force de jouer des pieds et des mains, il réussit à se relever, tout debout, à l'instant où je me trouvais à genoux.

Il prit alors son élan et m'envoya son poing à toute volée. Je vis venir le coup, mais j'étais trop affaibli pour esquiver. Ce fut comme un feu d'artifice. Je m'écroulai.

Je restai ainsi trois ou quatre secondes. Le bruit de la porte de la chambre volant en éclats me réveilla. J'entendis un hurlement sauvage et je compris qu'il avait attrapé Gina.

Je me remis debout en chancelant. A côté de moi, par terre, je vis le tisonnier. Mes doigts se refermèrent dessus. Je traversai la pièce en titubant et pénétrai dans la chambre.

Carlo avait précipité Gina sur le lit ; elle était étendue sur le dos. La grosse patte du truand lui encerclait la gorge. Il se tenait à califourchon sur elle et hurlait :

— Où est-il ? Allez, vas-y, donne-le-moi !

Je balançai le tisonnier. Carlo voulut se retourner ; mais trop tard... Le tisonnier s'abattit sur le sommet de son crâne. Sa main glissa et lâcha le cou de Gina. Il roula sur le côté. Je le frappai de nouveau. Il s'écala par terre. Abandonnant alors le tisonnier, j'enjambai Carlo et m'approchai de Gina.

— Il t'a fait mal ?

Elle leva les yeux, le visage exsangue, et tenta de sourire. Elle souffla :

— Il ne me l'a pas pris, Ed...

Puis elle détourna la tête et se mit à pleurer.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? s'écria une voix sur le seuil.

Je tournai légèrement la tête. Deux agents s'encadraient dans la porte, l'un d'eux tenait un pistolet braqué. Je fis effort pour me redresser.

— Plus grand-chose, fis-je. Ce gars-là est entré sans frapper et nous avons eu une petite séance de catch. Je suis Ed Dawson, du *Western Telegram*. Le lieutenant Carlotti me connaît.

Au nom de Carlotti, le visage de l'agent s'illumina.

— Vous désirez porter plainte ?

— Je vous crois ! Sortez-le d'ici, voulez-vous ? Je vais faire un brin de toilette et je vous rejoins au poste.

Un des flics se pencha sur Carlo. Il l'attrapa par le col et le remit debout.

J'avais déjà eu le temps d'apprendre le danger qu'il y avait à s'approcher de Carlo et j'ouvris la bouche pour les prévenir. Carlo revenait à lui. Son poing droit se détendit et prit contact avec la mâchoire du flic qu'il envoya bouler contre l'autre agent.

Carlo se redressa et m'envoya m'aplatir sur le lit d'un revers de main, puis d'un bond il s'échappa de la chambre. L'agent au revolver retrouva sa présence d'esprit, pivota brusquement, leva son arme et tira.

Je vis Carlo vaciller. Il atteignit la porte d'entrée quand le policier tira de nouveau. Carlo tomba alors à quatre pattes. Il secoua la tête, le visage crispé par la souffrance et la rage. Je ne sais comment il parvint à se remettre debout et fit encore trois pas, en vacillant, sur le palier pour s'arrêter, finalement, en haut de l'escalier.

L'agent s'approcha lentement de lui. Carlo me regarda par-dessus la tête du flic. Sa figure se tordit dans une ultime et effroyable tentative de sourire ; puis ses yeux se révoltèrent, ses genoux cédèrent et il culbuta en arrière dans l'escalier, pour aller s'écraser à l'étage au-dessous, dans un vacarme qui fit trembler les murs.

Quarante minutes plus tard, j'étais rentré chez moi pour y panser mes plaies. J'avais déposé Gina chez elle et j'avais téléphoné à Maxwell de ne rien communiquer tant que je ne l'aurais pas rappelé. La police m'avait appris que Carlo vivait encore, mais il était dans un état désespéré. On l'avait conduit d'urgence à l'hôpital, mais il n'en avait plus que pour une heure ou deux.

Je venais d'achever de fixer un bout d'albuplast sur une écorchure, au-dessus de mon œil, quand la sonnette de l'entrée retentit. C'était Carlotti.

— Manchini vous réclame, dit-il. Il baisse de plus en plus. J'ai une voiture en bas. Vous venez ?

Je le suivis jusqu'à la voiture de police. En roulant vers l'hôpital, Carlotti me dit :

— On dirait que vous venez de passer quelques journées fertiles en émotions. Grandi m'a téléphoné que c'était vous qui lui aviez signalé la planque de Setti.

— Oui, des émotions j'en ai eu ma claque.

Il me regarda d'un air pensif.

— Quand vous aurez parlé à Manchini, je voudrais avoir une petite conversation avec vous.

« Cette fois, ça y est », me dis-je. Je ne lui en répondis pas moins que j'étais à sa disposition. Nous avons achevé le parcours en silence. En arrivant à l'hôpital, Carlotti observa :

— J'espère qu'il n'est pas mort. Il était bien mal en point quand je l'ai quitté.

On nous conduisit immédiatement à la chambre particulière où gisait Carlo, gardé par deux policiers. Il était toujours en vie et, à notre entrée dans la chambre, il ouvrit les yeux et m'adressa un sourire crispé.

— Salut, mon petit pote, souffla-t-il dans un murmure rauque. Je t'attendais.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Fais sortir ces flics. Je veux te causer tout seul.

— Vous parlez devant moi ou pas du tout, intervint Carlotti.

Carlo le dévisagea.

— Fais pas le con, flicard. Si tu veux savoir comment Helen Chalmers est crevée, fous le camp et emmène ces deux vaches-là. Je veux d'abord causer à mon pote. Après, j'aurai quelque chose pour toi.

Carlotti hésita, et haussa les épaules.

— Je te donne cinq minutes, dit-il en faisant signe aux deux agents.

Ils sortirent tous les trois et refermèrent la porte. Carlo me regarda.

— T'as pas les foies, mon petit père. J'aime bien te voir te bagarrer. Je vais te tirer d'affaire. Je vais raconter que c'est moi qui ai tué Helen. Ils ne peuvent plus rien me faire à présent. Je n'en ai plus pour longtemps. Si je leur dis que c'est moi, tu feras quelque chose pour me faire plaisir ?

— Si je le peux.

— Débarrasse-toi de ce film, mon petit père. (Une douleur le transperça et il ferma les yeux. Puis il les rouvrit et eut un sourire atroce.) Je deviens ramolli, on dirait... Tu vas me donner ta parole d'honneur que tu ne montreras le film à personne, hein ? Je tiens beaucoup à ça, mon vieux.

— Je ne sais pas si je peux faire ça. Il faudra que la police le voie

si ça a un rapport quelconque avec la mort d'Helen.

— Je vais leur dire que c'est moi qui l'ai tuée. L'affaire sera close, dit Carlo. (Tout en parlant, il transpirait de plus en plus.) Regarde le film toi-même. Tu comprendras. C'est pas une pièce à conviction. Quand tu l'auras vu, détruis-le. Tu me le promets ?

— D'accord. Si je vois que ce n'est pas une pièce à conviction, je le brûlerai.

— Tu me le jures ?

— Oui, mais à condition que ce ne soit pas une pièce à conviction.

Il réussit à sourire.

— Bon. Fais-les entrer. Je vais leur passer des aveux... Le travail complet, quoi !

— Adieu, mon petit père, dis-je en lui serrant la main.

— Adieu, mon petit père. J'étais un con de te fourrer là-dedans. Je croyais pas que t'en avais tant que ça. Fais-les entrer en vitesse.

Je sortis et prévins Carlotti que Manchini voulait le voir. Il entra, suivi des deux policiers, et ferma la porte. Je filai, par le couloir, vers la sortie et allai attendre Carlotti dans le hall. Il me rejoignit vingt minutes plus tard.

— Il est mort, dit-il simplement. Si nous allions chez vous ? J'ai à vous parler.

Enfin, il n'était tout de même pas question de me conduire au poste ! Il m'accompagna en silence jusque chez moi. Dès que nous fûmes installés dans mon salon, je lui demandai :

— Vous prendrez quelque chose ?

— Oui, un Campari, si vous voulez.

Je savais qu'il ne buvait jamais pendant les heures de service. Je me sentis aussitôt plus à l'aise. Je lui servis donc un Campari et me préparai un whisky à l'eau de Seltz avant de m'asseoir.

— Voilà, dit-il. Manchini a signé des aveux complets par lesquels il reconnaît avoir tué la signorina Chalmers. J'ai des raisons de croire que vous vous trouviez également à la villa à l'heure de sa mort. Deux témoins vous ont reconnu. J'aimerais bien savoir comment vous expliquez ça.

Je n'hésitai pas une seconde. Je lui racontai toute l'histoire, en m'abstenant toutefois de lui dire que June Chalmers avait embauché Sarti pour surveiller Helen. Je lui laissai entendre que le client de Sarti devait être, selon moi, Chalmers en personne.

Carlotti écouta sans m'interrompre. Quand j'eus enfin terminé mon récit, il me regarda un long moment avant d'observer :

— Je crois que vous vous êtes conduit bien étourdiment, signor.

La formule était tellement bénigne que je faillis éclater de rire.

— J'en conviens, mais si vous aviez été à ma place, je crois que vous auriez agi de même. En tout cas, d'ores et déjà, j'ai perdu ma place, car toutes ces histoires vont fatalement ressortir au cours de l'enquête judiciaire.

Carlotti se gratta le nez.

— Pas forcément, dit-il. Manchini a prétendu que c'était avec lui que la signorina comptait passer un mois à la villa. Je ne vois pas pourquoi nous n'accepterions pas ses déclarations. Après tout, c'est vous qui nous avez donné Setti, et vous nous avez toujours aidé, par le passé. Je crois ce que vous m'avez dit. Je ne vois pas pourquoi vous devriez laisser des plumes dans cette affaire-là. Manchini nous a raconté qu'il avait surpris la signorina en train de filmer la villa de Setti. Il semblerait que Setti se trouvait sur la terrasse. Manchini se rendit compte que ce film pouvait servir à un chantage contre Setti. Il prit la caméra des mains de la signorina et arracha le film. « Pour lui apprendre à vivre », dit-il, il la gifla. Elle fit un pas en arrière et tomba de la falaise. Cette explication pourra satisfaire le juge d'instruction si je lui dis que nous nous en contentons aussi. Je ne crois pas que vous deviez subir le moindre préjudice, par la faute d'une femme de cet acabit. Je vous conseille de ne rien dire au signor Chalmers qui soit susceptible de vous incriminer.

— Ce n'est pas si simple que ça. Maintenant que Manchini est mort, rien n'empêche Sarti de tenter de nouveau de me faire chanter. Il pourrait en toucher un mot à Chalmers.

Carlotti eut un sourire mélancolique.

— Ne vous inquiétez pas pour Sarti. Manchini m'a donné assez de motifs d'inculpation contre Sarti pour pouvoir le mettre à l'ombre pendant des années. On l'a déjà arrêté.

Je m'aperçus brusquement que je me trouvais complètement disculpé. J'étais tiré du pétrin que j'avais cru inextricable.

— Je vous remercie, lieutenant. C'est bien. Je ne dirai rien à Chalmers. Je ne vous ennuierez plus longtemps. Avec un peu de veine, je vais pouvoir partir pour New York.

Il se leva.

— Vous ne m'ennuyez nullement, signor. Il y a des moments où l'on est heureux d'aider ses amis.

Après son départ, je sortis de ma poche la boîte de films et la retournai entre mes doigts. Que contenait-elle ? Je me le demandais. Pourquoi Carlo avait-il tellement tenu à conclure ce marché avec moi ? Je réfléchis un bon moment. Puis je me rappelai que Giuseppe avait un appareil de projection de 16 mm. Je lui téléphonai pour lui

demander de me le prêter pour une heure.

— Il est tout monté, chez moi, Ed, dit-il. Vas-y et sers-t'en. Le concierge te fera entrer. J'ai un boulot fou, en ce moment, et je ne serai pas libre avant ce soir tard, sinon je serais venu te montrer comment ça marche.

— Je me débrouillerai. Merci, Giuseppe.

Une demi-heure plus tard, j'étais dans l'appartement de Frenzi. J'introduisis le film d'Helen dans l'appareil de projection. J'éteignis la lumière et mis le mécanisme en marche.

C'était vraiment un as pour les prises de vues. Les images de Sorrente qui défilaient sur l'écran étaient merveilleuses. Ce fut d'abord la piazza, si animée, puis la villa et enfin le paysage qu'on découvrait du haut de la falaise. J'étais assis, grillant d'impatience, le cœur battant, les yeux collés sur l'écran. Soudain, il y eut une longue séquence représentant la villa de Setti. J'apercevais deux hommes sur la terrasse. Puis grâce au téléobjectif puissant, apparut un gros plan : on voyait Setti, facilement reconnaissable, bavardant avec Carlo ; Myra survint sur ces entrefaites pour se joindre à leur conversation. Donc Carlo avait bien dit la vérité à Carlotti. Il avait dû apercevoir Helen sur la falaise pendant qu'elle prenait cette vue ; il l'avait rattrapée rapidement, lui avait arraché la caméra des mains, et l'avait giflée en l'envoyant rouler au bas de la falaise. Alors, pourquoi tenait-il tellement à ce que je ne montre ce film à personne, puisqu'il avait déjà raconté à Carlotti ce qui s'était passé ?

Je ne tardai pas à l'apprendre en regardant les images qui apparurent alors. De la terrasse l'objectif revint au sommet de la falaise. Carlo se tenait debout, tournant le dos à l'appareil et regardant la mer. Il se retourna soudain, et ses traits brutaux s'illuminèrent. L'objectif s'écarta lentement de lui et suivit la direction de son regard.

Une femme remontait le sentier. Elle fit signe à Carlo. Il alla à sa rencontre, l'enlaça tendrement pour la serrer contre lui et l'embrassa.

La scène dura vingt secondes. Je m'étais brusquement relevé, les yeux rivés sur l'écran, stupéfait.

La femme que Carlo serrait dans ses bras était June Chalmers.

Sherwin Chalmers et sa femme arrivèrent au Vesuvius dans l'après-midi du vendredi, juste avant la conclusion de l'enquête.

Je passai deux heures avec lui. Je lui racontai le passé d'Helen, et sa vie à Rome. Je lui donnai à lire les rapports de Sarti, après avoir eu soin d'ôter celui qui me concernait. Je lui dis que Carlo Manchini était, en fait, l'individu qui se faisait passer pour Douglas Sherrard.

Chalmers m'écouta et lut les rapports, un cigare entre les dents, le visage impassible. Quand il eut fini, il jeta le dossier de Sarti sur la table, se leva et alla à la fenêtre.

— Vous avez fait du bon travail, Dawson, dit-il. Comme vous devez vous en douter, toute cette affaire a été un rude coup pour moi. Je ne me serais jamais douté que ma fille pouvait se conduire de la sorte. Elle n'a eu que ce qu'elle méritait. Mais maintenant, il s'agit d'empêcher cette histoire-là de filtrer dans la presse.

Je savais bien que c'était à peu près impossible mais je me gardai bien de le lui dire. Il poursuivit :

— Je m'en vais en toucher un mot à ce sacré juge d'instruction. Il peut mettre une sourdine. Je vais voir aussi le chef de la police. Brûlez-moi tous ces rapports. Votre mission ici est terminée. Est-ce que vous êtes prêt à venir à New York après l'enquête ?

— J'aurais encore quelques petites choses à régler, monsieur Chalmers. Je pourrais être à New York lundi en huit, par exemple.

— Parfait. (Il abandonna la fenêtre et revint vers moi.) Je suis content de vous, Dawson. Ce salaud-là a eu de la chance de mourir. Je vais voir ce sacré juge tout de suite.

Je ne lui proposai pas de l'accompagner. Je descendis avec lui jusqu'à la Rolls et lui fis mes adieux. Puis je me rendis à la réception et demandai à voir M<sup>me</sup> Chalmers. L'employé téléphona à l'appartement et me dit que je pouvais monter.

June Chalmers était assise près de la fenêtre et contemplait le port. Elle tourna la tête à mon arrivée et ses yeux se fixèrent sur moi, intensément.

— M. Chalmers vient de me dire qu'il était content de moi, dis-je en fermant la porte et en m'approchant d'elle. Il veut que je rentre à New York le plus vite possible pour assurer la rubrique de politique étrangère.

— Toutes mes félicitations, monsieur Dawson. Mais pourquoi m'en faire part ?

— Parce que j'ai besoin de votre approbation.

Elle haussa les sourcils.

— Et pourquoi devrais-je donner mon approbation ?

— Pour la raison toute simple que si cela ne vous plaisait pas, vous pourriez m'empêcher d'obtenir ce poste.

Elle détourna les yeux, ouvrit son sac, prit une cigarette et l'alluma avant que j'aie eu le temps de sortir mon briquet.

— Je ne comprends pas, monsieur Dawson. Je n'ai rien à voir avec les affaires de mon mari.

— Puisque vous savez que je suis l'individu baptisé Douglas



Sherrard, je serais heureux de savoir si vous comptez en aviser votre mari.

Elle serra les poings.

— Je ne me mêle que de mes affaires, monsieur Dawson. Je me fichais pas mal d'Helen. Ses amants ne m'intéressaient pas.

— Je n'étais pas son amant. Dois-je en conclure que vous ne direz rien ?

— Oui.

Je pris la boîte de films dans ma poche.

— Vous désirerez sans doute détruire ceci.

Elle se retourna brusquement, le visage blême.

— Que voulez-vous dire ? Pourquoi le détruirais-je ?

— Si vous ne le faites pas, je m'en chargerai. Carlo m'a demandé de m'en débarrasser, mais j'ai pensé que vous aimeriez mieux le faire vous-même.

Elle poussa un long soupir.

— Ainsi, cette petite garce avait bien pris un autre film ! (Elle se leva et se mit à faire les cent pas.) L'avez-vous vu ?

— Oui. Carlo m'avait demandé d'y jeter un coup d'œil.

Elle me regarda, le visage couleur de vieil ivoire, mais elle réussit à sourire.

— Ainsi, nous connaissons chacun le secret de l'autre, monsieur Dawson. Moi, je ne vais pas vous dénoncer. Et vous, qu'allez-vous faire à mon sujet ?

Je lui tendis de nouveau le film.

— Vous allez avoir du mal à le détruire. Ça ne brûle pas facilement. A votre place, je le couperais en petits morceaux et je le jetterais dans l'égout.

Elle prit la boîte.

— Merci. Je vous suis très reconnaissante. Mon mari me dit que Carlo a avoué avoir tué Helen, dit-elle en se rasseyant.

— C'est exact.

— En fait, personne ne l'a tuée. Il n'a avoué que pour empêcher la police d'approfondir la chose. Je pense que vous avez deviné qu'il était mon amant ? Je veux que vous sachiez ceci : je crois que je suis la seule personne au monde avec qui il ait été gentil. Nous nous étions connus à New York quand je chantais au Palm Grove. Je l'avais rencontré bien avant de faire la connaissance de mon mari. Je savais qu'il était grossier, brutal et dangereux, mais il avait de bons côtés. Je l'aimais beaucoup. Je l'adorais, j'en étais folle. Je lui écrivais des lettres idiotes, qu'il gardait. Vous vous souvenez que Menotti s'était

débarrassé de Setti ? Carlo me dit qu'il allait être obligé de partir pour Rome avec Setti. Je ne croyais pas le revoir jamais. Sherwin Chalmers est tombé amoureux de moi. Je l'ai épousé parce que j'en avais ma claque de chanter dans les beuglants et de toujours être sans le sou. Je l'ai bien regretté, par la suite, mais ça c'est mon affaire et ça n'a rien à voir là-dedans. (Elle eut un sourire amer.) Comme on dit : « C'est un sale boulot, mais c'est bien payé. » Je suis une de ces lamentables créatures qui ne peuvent pas être heureuses sans des masses de fric ; c'est pourquoi, pour l'instant, je tiens beaucoup à Chalmers...

Elle s'interrompit un instant, et demanda :

— J'espère que ça ne vous écœure pas trop ? Moi, ça m'écœure souvent.

Je ne répondis pas.

— Vous savez, reprit-elle, qu'Helen était la maîtresse de Menotti. Carlo découvrit qu'elle se camait. Il a prévenu Setti qu'il pourrait atteindre Menotti par Helen. Setti a renvoyé Carlo à New York. Comme une imbécile, je n'ai pas pu m'empêcher de le revoir. Helen nous a vus ensemble. Quand Carlo est allé la trouver pour qu'elle lui livre Menotti, elle a dit d'accord. Pendant les pourparlers, elle est allée chez Carlo. Je ne sais pas comment elle s'y est prise, mais elle a mis la main sur quatre de mes lettres. Nous n'avons découvert ça que bien plus tard. Pour deux mille dollars, elle a donc introduit Carlo chez Menotti. Il faut me croire si je vous dis que j'ignorais totalement ce détail avant de revoir Carlo, bien des semaines après, sur le sommet de la falaise où Helen est morte. C'est elle qui me l'a dit.

— Vous n'avez pas besoin de me raconter tout ça, madame Chalmers. Tout ce que je veux savoir, c'est comment Helen est morte.

— Sans les détails sordides, ça ne rimerait à rien. Helen voulut me faire chanter. Elle m'a révélé qu'elle avait quatre lettres de moi à Carlo. Si je ne lui versais pas cent dollars par semaine, elle les remettrait à son père. Je pouvais facilement lui donner cent dollars par semaine ; je me suis donc exécutée. Je savais qu'Helen menait une vie impossible. Je me suis dit que si je pouvais avoir prise sur elle d'une façon ou d'une autre, je pourrais l'obliger à me rendre les lettres.

Quand elle est allée à Rome, j'ai embauché un détective pour surveiller ses faits et gestes et me les rapporter. Quand j'ai su qu'elle avait loué cette villa au nom de M<sup>me</sup> Douglas Sherrard, et qu'elle allait y vivre avec un amant quelconque, je me suis dit que c'était le moment ou jamais. J'avais l'intention d'aller la trouver à la villa, pour la prendre sur le fait et lui dire que j'allais prévenir son père si elle ne me rendait pas mes lettres. J'ai donc annoncé à mon mari que je voulais faire des achats à Paris. Il a horreur de courir les magasins, et

puis il avait du travail. Il a dit qu'il me rejoindrait plus tard. Je suis allée à Paris ; puis à Sorrente. Je me suis rendue à la villa, mais Helen n'y était pas. Pendant que je l'attendais, je me suis promenée sur la falaise, et je suis tombée sur Carlo. Helen devait être là aussi, avec son appareil, dissimulée dans les buissons voisins. Elle a dû prendre un film de notre rencontre. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Oui, il y a une séquence de vingt secondes sur votre rencontre. Comme ce sont les dernières images du film, je suppose qu'elle est retournée à la villa, pour recharger son appareil ; puis elle a mis la pellicule qu'elle venait d'impressionner dans la boîte aux lettres qui se trouve juste devant la villa pour l'envoyer à développer. Et aussitôt après, elle est remontée sur la falaise dans l'espoir de vous surprendre encore.

— Oui. Ce doit être ça. Carlo a entendu fonctionner le moteur de la caméra. Il a surpris Helen. Il y a eu alors une scène épouvantable. C'est à ce moment-là qu'elle m'a révélé que Carlo avait tué Menotti. Elle a menacé d'aller prévenir la police. Elle nous a dit aussi qu'elle avait pris des photos de Setti sur la terrasse et que s'il ne voulait pas qu'elle les remette à la police, il n'avait qu'à payer. Elle hurlait, elle tempêtait tellement qu'on aurait dit une folle. Carlo l'a giflée pour l'empêcher de crier. Lâchant son appareil, elle a soudain fait demi-tour et s'est mise à courir. Ce fut affreux. Elle courait si vite qu'emportée par son élan elle s'est précipitée du haut de la falaise. Elle ne s'est pas suicidée. Non. Tout simplement elle ne voyait plus où elle mettait les pieds. Elle était à moitié folle. Carlo ne l'a pas tuée, je vous l'assure.

Je me passai la main dans les cheveux.

— Oui. Je vous crois. Carlo a bien arraché le film qui se trouvait dans la caméra, mais il n'est pas allé regarder dans la boîte aux lettres ?

— Nous n'y avons pas pensé. Une fois rentrée à Naples, j'ai continué à être hantée par la crainte qu'elle ait eu d'autres films où nous figurions. Quand Carlo m'a téléphoné plus tard dans la soirée, je lui ai dit d'aller à la villa et de détruire tous les films qu'il pourrait trouver, au cas où elle en aurait pris d'autres. Je crois que c'est à ce moment-là que vous êtes arrivé. Il est allé chez elle aussi. Il a trouvé les quatre lettres en question et les a brûlées. Il faut me croire lorsque je vous assure que j'ignorais totalement qu'il cherchait à vous incriminer, monsieur Dawson. Il le faut. Il a toujours été bon pour moi, mais je savais bien qu'il avait un côté effroyable. Je n'y pouvais rien. Je l'ai aimé... pour mon malheur, hélas !

Elle se tut et regarda par la fenêtre. Il y eut un long silence.

— Je vous remercie de m'avoir raconté tout cela, dis-je. Je comprends vos ennuis. Je me doute bien de tout ce que vous avez dû

éprouver. Elle m'avait mis dans un sale pétrin, moi aussi. (Je me levai.) Détruisez ce film. Je ne sais pas ce qui sortira de l'enquête. Votre mari est en train de s'en occuper. Tel que je le connais, il va sûrement réussir à étouffer l'affaire. En tout cas, pour ce qui me concerne, vous n'avez rien à craindre.

Chalmers réussit en effet. Le juge conclut à un meurtre commis sur la personne d'Helen Chalmers par un nommé Toni Amando, dit Carlo Manchini, sans mobile apparent. On conseilla aux journalistes de ne pas insister. Carlotti demeura impassible et muet et toute l'affaire se dissipa en fumée.

Pendant son séjour à Naples, je ne revis pas June Chalmers. Elle partit avec son mari, dès la conclusion de l'enquête ; moi, je retournai à Rome.

J'allai tout droit au bureau. Gina était là, toute seule.

— Tout est fini ; je suis complètement tiré d'affaire, lui annonçai-je. Je pars pour New York dimanche.

Un sourire contraint apparut sur ses lèvres.

— C'était ce que tu voulais, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est bien ce que je voulais, à condition que je ne parte pas tout seul. Je tiens à emporter un souvenir de Rome avec moi.

Ses yeux se mirent à briller.

— Quel genre de souvenir ?

— Quelque chose de jeune, de ravissant et de très intelligent. Tu veux venir avec moi ?

Elle bondit.

— Oh ! oui, mon amour ! Oui... Oui... Oui !

J'étais en train de l'embrasser quand Maxwell fit son entrée.

— Tiens, tiens ! Je me demande pourquoi je n'ai jamais pensé à en faire autant ! observa-t-il aigrement.

D'un geste, je l'expédiai dans son bureau.

— Tu ne vois donc pas que nous sommes occupés ? ripostai-je. en serrant Gina encore plus fort dans mes bras.

**Achevé d'imprimer  
le 28 novembre 1975  
Firmin-Didot S.A.  
Paris – Mesnil.  
Imprimé en France.  
N° d'édition : 20554.  
Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 1975. – 8050**